

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.

carton 90



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

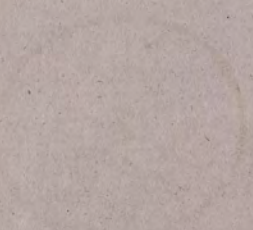
FRATERNITÉ

ou



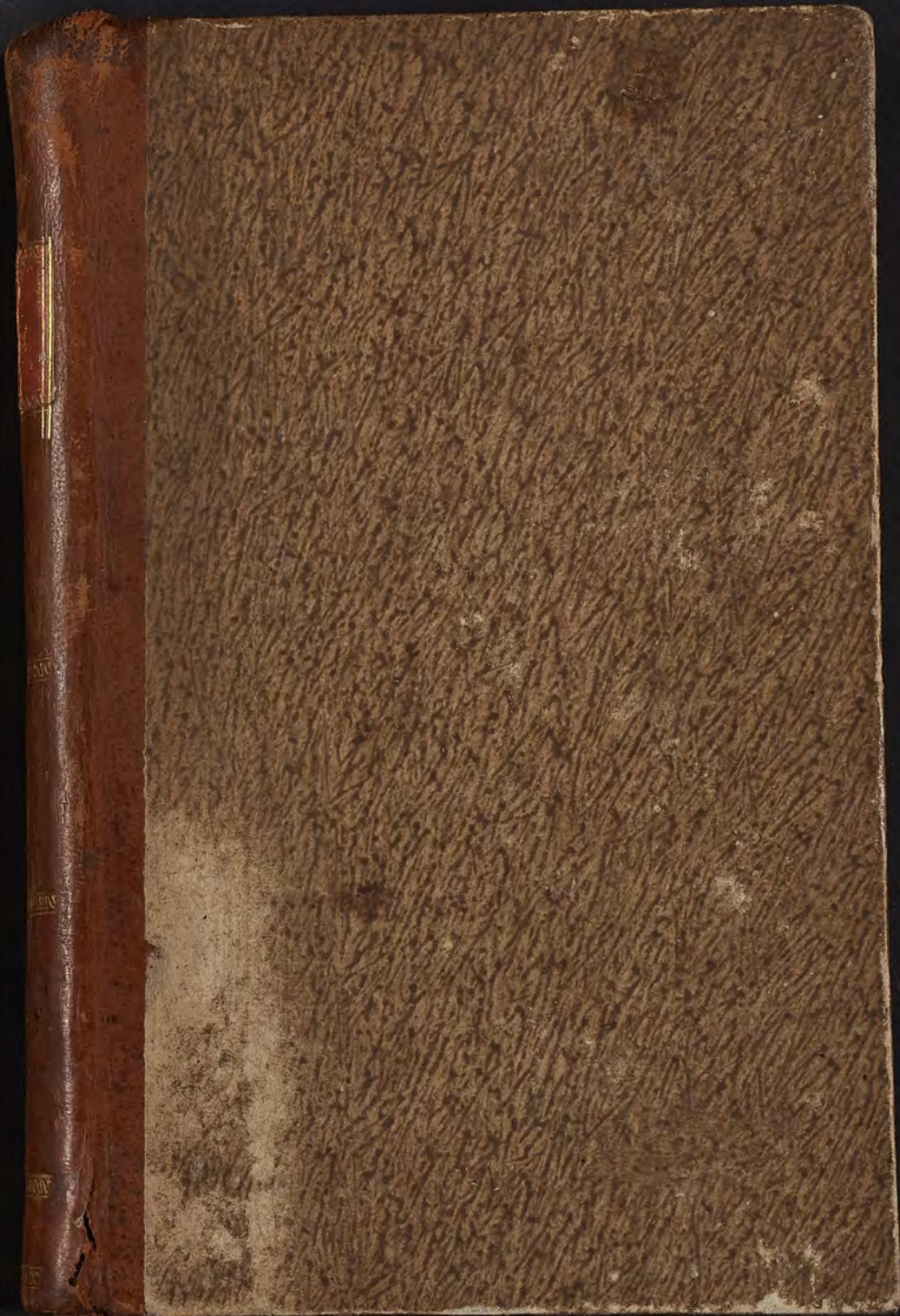
RECEIVED

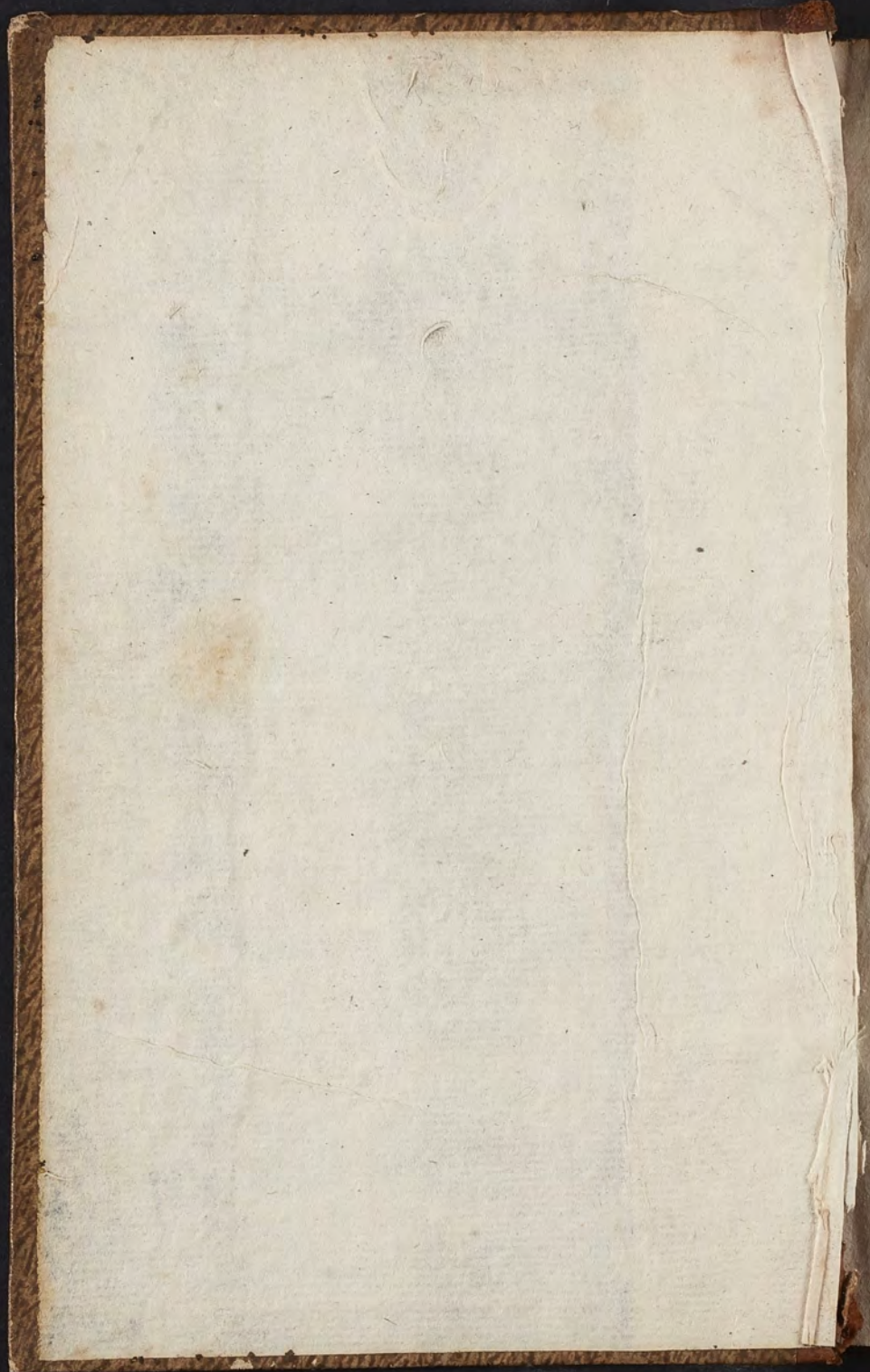
AT THE OFFICE OF THE

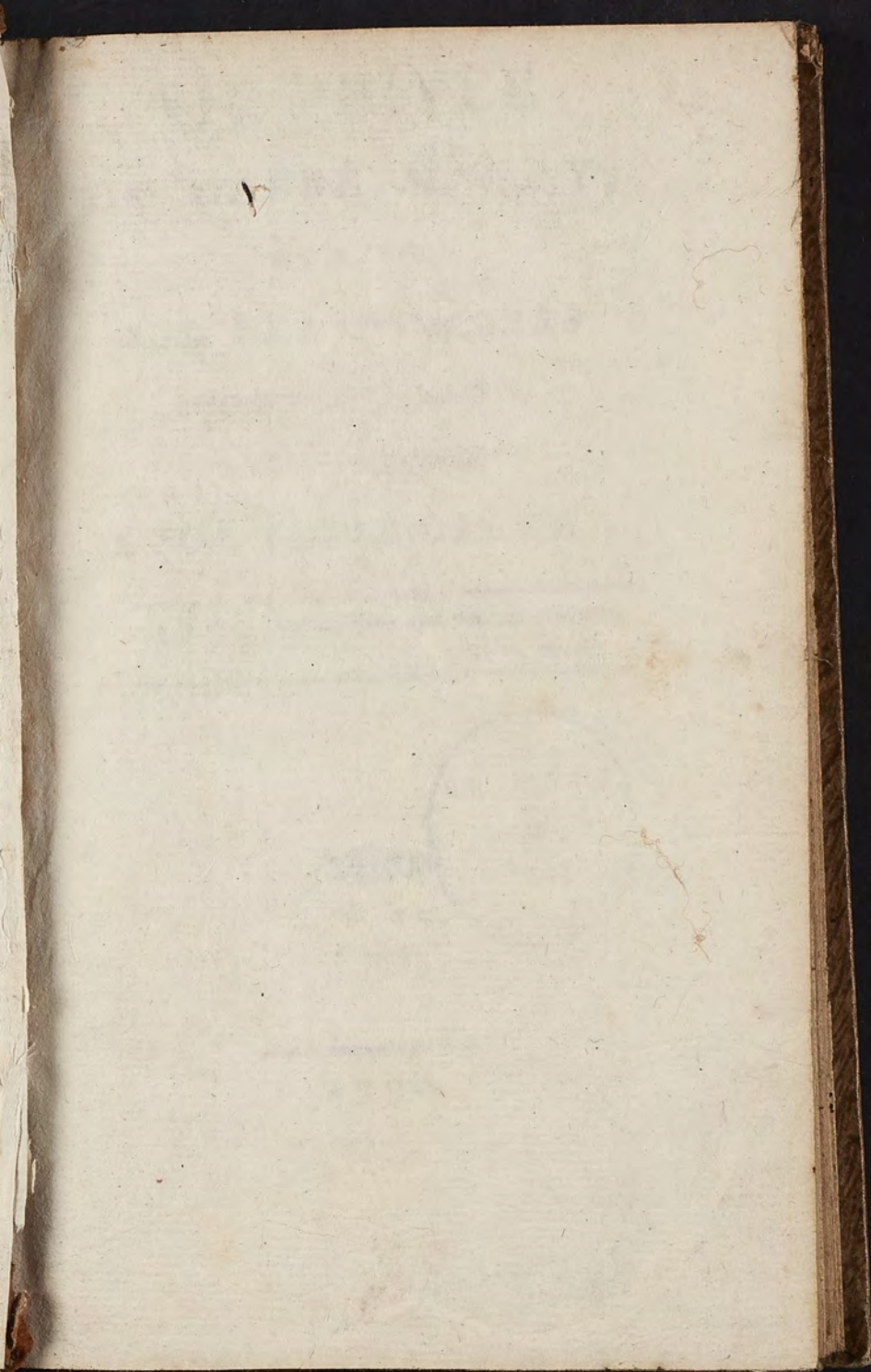


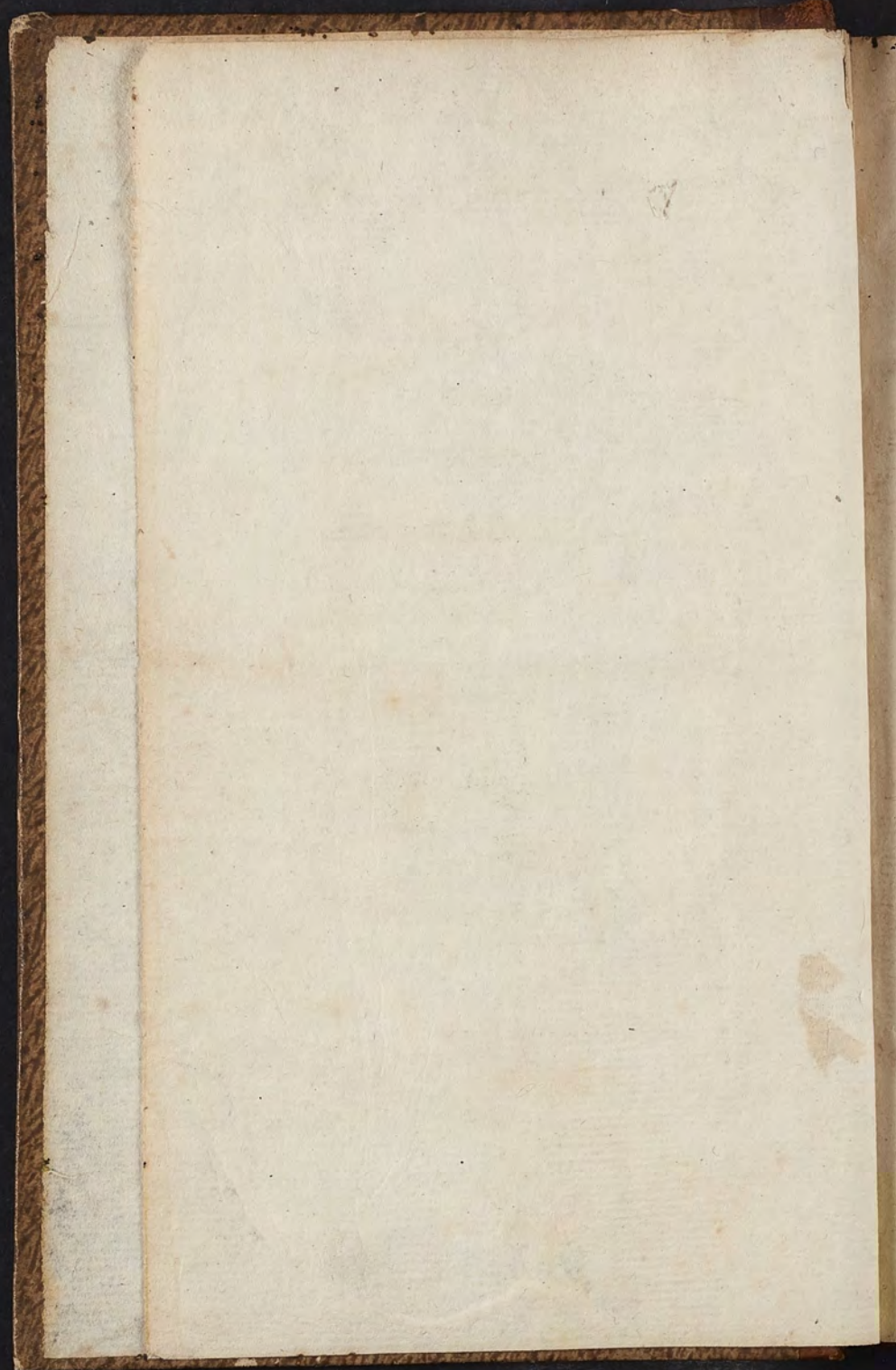
OF THE

LIBRARY









VIE PRIVÉE
DE L'ABBÉ MAURY,
ÉCRITE
SUR DES MÉMOIRES
FOURNIS PAR LUI-MÊME,
POUR JOINDRE
A SON PETIT CARÊME.

Astutam vapidò servas sub pectore vulpem;
Perse, Sat. V.



1790.

ÉCRITE
SUR DES MÉMOIRES
FOURNIS PAR LUI-MÊME.

Grégoire-Crespin Maury, honnête sava-
 zier (1) d'un village de Picardie, et Jacque-

(1) Si quelque mauvais plaisant s'avisait de s'amuser sur l'extraction de M. l'abbé Maury, qu'il se souvienne de ce que fut d'abord Sixte-Quint, qui fut pape, et aussi honnête homme que notre héros.

line la Pie étoient unis depuis quinze ans. Ils désiroient encore un fruit de leurs chastes amours. Ce n'est pas que Crespin Maury imitât les maris du siècle, et que sa femme eût à se plaindre de son indifférence; ce n'étoit pas non plus qu'on pût révoquer en doute la fécondité de Jacqueline la Pie; mais le ciel, en leur destinant un fils qui devoit être la colonne de l'église, le flambeau de sa patrie, et l'admiration de son siècle, vouloit leur faire attendre long-temps cet insigne bienfait. Au bout de quatorze ans de mariage, impatiente de jouir des douceurs de la maternité, Jacqueline instruisit son époux du vœu secret qu'elle avoit fait, deux ans auparavant, d'aller en pèlerinage à *Saint Guignolin*.

Un historien ne doit point se refuser à donner, en passant, une instruction honnête à son lecteur. Je dirai donc, sur-tout en faveur des dames, ce que je sais de *Saint Guignolin*.

Saint Guignolin, l'un des principaux ornemens de la légende, est célèbre par les miracles sans nombre qu'il opère encore de nos jours. C'est en Flandre qu'il est principalement honoré. Les femmes infertiles, les jeunes filles qui veulent cesser

de l'être, obtiennent également par son intercession, les unes des enfans, les autres des maris. Sa chapelle, où les pèlerines accourent en foule, est située dans un bois épais et solitaire; elle est desservie par un robuste Cordelier, dont le mérite personnel n'est point étranger au culte du saint. Desservir cette chapelle est une faveur insigne, qu'on n'accorde qu'à un père destiné au rang de gardien ou de provincial; cette desserte est, en un mot, aux Cordeliers de Flandre, ce que l'agence générale du clergé est à nos jeunes abbés.

Crespin-Maury s'opposoit d'abord au pèlerinage de son épouse. Il objectoit l'éloignement des lieux, les inquiétudes d'une longue séparation, la fatigue du chemin, et l'incertitude du succès. Sa foi n'étoit pas aussi vive, aussi fervente, que celle de Jacqueline. Comment, disoit-il, un saint de bois (1), par les patenôtres d'un gros

(1) Le saint est représenté nu dans la chapelle. Les pèlerines raclent avec un petit couteau attaché aux reins du saint, une certaine partie, je ne dirai pas laquelle :

Ma plume est chaste, et le sèxe est habile.
Elles avalent ensuite cette poussière.

Cordelier, et les supplications d'une femme ; fera-t-il en un moment ce que je n'ai pu faire en quatorze ans de travail assidu ? Jacqueline répondoit à ces difficultés , en rappelant à Crespin la nécessité de donner des citoyens à l'état , coûte qui coûte (1) ; elle représentoit qu'une absence d'environ un mois ne pouvoit être regardée comme un obstacle raisonnable à ses desseins , et que toutes les fois qu'elle s'étoit fait dire son horoscope , on lui avoit prédit qu'elle auroit un fils qui joueroit un grand rôle dans le monde. Jacqueline mit d'ailleurs adroitement dans ses intérêts M. Prudhomme , maître d'école du lieu , dont la gravité s'égayoit souvent avec le vin du brave Crespin-Maury , qui payoit ainsi son amitié et ses conseils. Le pèlerinage de Jacqueline la Pie fut décidé. Elle partit le 14 juillet 1749 , époque remarquable pour les rapprochemens de l'histoire.

Crespin et Prudhomme la conduisirent jnsqu'à quatre lieues , et l'abandonnèrent à la grace de Dieu et à la protection de Saint Guignolin , en la chargeant de toutes les bénédictions possibles.

(1) De bons citoyens, comme l'abbé Maury.

Tandis que Jacqueline la Pie cheminoit
solitairement vers la Flandre , en chan-
tant fervemment le cantique de Saint Gui-
gnolin (1) , Crespin regagnoit sa boutique

(1) CANTIQUE DE S. GUIGNOLIN.

AIR *du cantique de Sainte Gèneviève.*

Saint Guignolin, écoutez ma prière :
Le sort m'annonce un prodige pour fils ;
Mais un guignon m'empêche d'être mère ;
Vous seul pouvez adoucir mes ennuis.

Faites miracle ,
Rompez l'obstacle ;
J'attends de vous
Un bienfait aussi doux.

Fi des plaisirs qu'en ce bas monde on goûte !
Il n'en est qu'un, c'est de faire un enfant ;
Mais faire un saint vaut mieux encor sans doute ,
Et ce bonheur m'est réservé pourtant ;

Bonté divine !
De Jacqueline ,
Quand sera né
Ce fils prédestiné ?

Oui, le bon Dieu bénira son ouvrage ,
Et ce cher fils, si long-temps attendu ,
Doit être un jour un fameux personnage ,
Modèle en tout d'honneur et de vertu :

A la manique
Faisant la nique ,
Il deviendra
Docteur, et cætera.

avec M. Prudhomme, qui employoit, pour le consoler; toutes les ressources de son éloquence et de l'amitié.

Qu'on ne s'attende point à trouver ici le journal du voyage de Jacqueline la Pie,

Si par bonheur il vit dans l'opulence,
Des pauvres gens il sera le soutien :
Quand d'un seigneur il aura l'importance,
Il sera franc et loyal citoyen.

Ah ! qu'elle gloire,
Mon cher Grégoire,
Qu'un si beau fruit
Sorte de notre lit !

Il n'est honneur où ne puisse prétendre
Un phénomène égal à celui-là :
Et m'est avis que pour avoir sa cendre,
Un beau matin on vous le brûlera.

Le pape, à Rome,
De ce grand homme
S'ébahira,

Le canonisera :

En implorant son heureuse assistance,
Les possédés du malfaisant esprit,
Les enragés et les gens en démence
En obtiendront un remède subit,

Dans la misère,
La France entière
N'aura qu'un cri,
Ce sera Saint Maury.

ni le récit des propos impertinens auxquels son absence donna lieu. Nous écrivons sérieusement l'histoire d'un grand homme, et nous nous hâtons d'arriver à l'instant de sa naissance.

Jacqueline, après avoir rempli son vœu, quitta la chapelle de Saint Guignolin, le matin du 28 Juillet. Le père Giroflée, desservant de la chapelle, l'accompagna jusqu'à la lisière du bois. L'air étoit pur et frais, la mousse offroit un siège commode et doux, le lieu étoit solitaire, le feuillage épais; le père Giroflée donna à madame Maury sa bénédiction, et, par une instruction vraiment féconde, mit le sceau aux opérations cachées de la foi et de la grace.

Crespin, brûlant de revoir son épouse, venoit tous les jours au devant d'elle : il interrogeoit les passans. On eût cru, à l'entendre, que tous les voyageurs devoient venir de Flandre exprès pour lui donner des nouvelles de sa femme. Dans son impatience extrême (il étoit naturellement très-vif), il envoyoit à tous les diables Saint Guignolin et les pèlerinages; enfin il étoit sur le point d'aller lui-même en Flandre, quand Jacqueline la Pie arriva.

Embrasser son mari , appeler de la boutique M. Prudhomme et toutes les comères du quartier , répondre à toutes les questions , raconter avec volubilité tout ce qu'elle avoit vu , offrir à une de ses amies un peu de cette poussière efficace qu'elle rapportoit ; tout cela , malgré la fatigue , se fit en même temps. Crespin avoit tout oublié , humeur , inquiétude , chagrin : Jacqueline étoit de retour. Il se hâta , dès le soir même , de suivre l'avis que lui faisoit donner , par sa femme , le père Giroflée : *Aide-toi , le ciel t'aidera.*

Depuis près de quinze jours , Jacqueline faisoit attendre à son incrédule époux les effets de la grace ; mais comme il se tuoit à force de s'aider , elle crut devoir lui annoncer que le miracle étoit consommé , et qu'elle étoit enfin grosse. Le village retentit bientôt de cette nouvelle. Crespin reçut les complimens d'usage ; et comme il étoit plaisant , il répondoit : Je crois , pardié , qu'il y a beaucoup de Saint Guignolin là-dedans. Jacqueline , par piété ne le démentoit pas.

Une dévotion bien entendue avoit fait entreprendre à la mère Maury le voyage de Flandre ; sa crédulité l'engagea à ap-

peler, sur la fin de sa grossesse, la femme d'un vieux soldat, qui passoit pour deviner l'avenir et tirer parfaitement les cartes. Elle vouloit savoir si elle accoucherait d'un garçon, et quel seroit le sort de ce fils désiré. La prétendue sorcière confirme à Jacqueline toutes les prédictions qu'on lui avoit déjà faites sur les destinées brillantes de notre héros. Crespin, témoin de tout cela, commence à croire à des événemens si souvent annoncés. Dans les transports de leur joie, M. et madame Maury s'évertuent pour trouver un parrain digne de nommer un tel enfant. Crespin, homme loyal et bon ami, prétend que Prudhomme doit être choisi : Jacqueline, plus élevée dans ses sentimens, parle beaucoup, s'agite, s'empporte, et exige que son mari aille tourner son chapeau à M. Auguste, valet de chambre de M. de D..., seigneur du lieu. Plusieurs jours s'écoulent en débats ; les douleurs se font sentir (1), et l'ins-

(1). On sera peut-être surpris de trouver ici tant de détails ; mais qu'on y réfléchisse, et l'on verra qu'il étoit de notre devoir de faire sentir ainsi combien il coûte d'inquiétudes, de soins, de peines, pour attendre, concevoir et produire un homme tel que l'abbé Maury. Un historien doit peindre.

tant de la couche est à la fois un moment d'âlégresse, de douleur et d'étonnement, oui, d'étonnement, lecteur ; patientez.

Pendant que Jacqueline étoit aux prises avec la sage-femme, et qu'elle se consolait de ses souffrances par l'espoir de donner un nouveau Messie au monde, Crespin, dans sa boutique, consultoit, en mari sage, son Matthieu Lansberg, et calculoit scrupuleusement les llnes ; mais il eut beau compter, et compter encore par ses doigts, il ne trouva point le temps prescrit : une erreur de quinze jours confondit son incrédulité, en lui attestant le miracle de Saint Guignolin. La chose est claire, dit-il, mon fils doit être un grand homme, puisque la nature intervertit ses loix pour hâter sa naissance.

M. Auguste, valet de chambre du seigneur du lieu, et une tante maternelle, présentent le nouveau né à l'église : la mère le nourrit elle-même ; Crespin Maury s'admire dans cet enfant précieux ; M. Prudhomme déclare dès-lors qu'il se chargera de son éducation.

La mère Maury avoit fort bien choisi en prenant Auguste pour parrain de son fils. Le seigneur aimoit son valet de chambre, et déféroit même à ses avis presque autant qu'un

évêque défère à ceux d'un grand-vicaire qui lui fait ses mandemens. Auguste vanta son filleul, et dès qu'il eut quatre ou cinq ans, il le présenta à son maître, qui ne dédaigna pas de le recommander à l'honnête M. Prudhomme. Cette recommandation ajouta à l'extrême intérêt que le maître d'école prenoit déjà au jeune Maury. Il n'eut pas à regretter ses soins. Son élève crut rapidement en esprit, en grace et en savoir; et si le temps de sa première jeunesse n'occupe pas une place considérable dans notre histoire, c'est que les actions éclatantes dont sa vie est remplie sont en si grand nombre, que nous sommes malheureusement restreints à choisir parmi elles. Nous n'omettrons pas, par exemple, l'aventure qui lui arriva à l'âge de quatorze ans; elle fut le germe de sa grandeur et de sa réputation.

Auguste ne perdoit jamais de vue l'intérêt et l'avancement de son filleul; il l'avoit présenté à la sœur de son maître, veuve, coquette, âgée de cinquante-cinq ans. Elle demeuroit ordinairement à Paris, et étoit venue passer la belle saison chez son frère. Soyons brefs, et sautons d'ennuyeux détails, pour faire promptement jouir notre

héros de la première victoire que l'amour , d'accord avec la fortune , lui avoit préparée.

Son esprit très-précoce , très-délié , sa taille déjà robuste , une figure aimable et ouverte , cette fleur de jeunesse que rien ne remplace , lui soumirent sa nouvelle protectrice. Elle ne vit plus qu'un amant dans son protégé. Elle déclara hautement qu'elle l'emmèneroit à Paris : les talens transcendans qu'il annonçoit , ne devoient pas , disoit-elle , rester enfouis dans un village ; il falloit qu'il terminât ses études dans la capitale ; et , par considération pour Auguste , ajoutoit la douairière , elle se chargeoit de le placer dans un collège et de fournir à ses dépenses.

A cette nouvelle , M. et Mde. Maury nagent dans la joie ; Prudhomme , l'honnête Prudhomme regrette sincèrement de se séparer d'un élève qui lui faisoit autant d'honneur ; Auguste se confond en remerciemens ; tous pleurent à l'instant fatal et désiré de la séparation. Le jeune Maury seul les console en leur représentant que ce voyage est le premier degré de sa grandeur future. Il déploie ses projets ; il rend compte de ses moyens ; il tait cependant les plus efficaces (ceux qui plairont le plus à sa protectrice ,

et qu'une noble ambition découvre à notre héros par un instinct inoui pour son âge); il peint avec tant de force ses espérances et ses succès à venir, que ses parens, Auguste et le maître d'école admirent et rougissent d'avoir pu s'affliger un instant.

Depuis environ cinq ans, le jeune Maury jouissoit à Paris d'un sort digne d'envie. Il avoit perdu, dans cet intervalle, sa mère et son parrain; mais sa protectrice, par ses immenses bontés, avoit effacé le souvenir de ces pertes: d'ailleurs sa raison, ses talens, son esprit s'étoient perfectionnés. La reconnoissance et le besoin de réussir lui faisoient amplement acquitter des dettes que l'amour seul auroit dû payer. Rapproché, par ses études, de plusieurs jeunes gens de qualité, il s'étoit attaché particulièrement à ceux qui portoient un grand nom et qui devoient un jour posséder une grande fortune. Adroit, complaisant, souple et vraiment aimable, il étoit parvenu à leur plaire et à les captiver. Il avoit arboré le petit collet. Ses dispositions extraordinaires, tant morales que physiques, justifioient son choix; enfin on peut dire qu'il s'étoit déjà frayé le chemin de la fortune: mais le sort, qui toujours change, ne nous donne

jamais un bonheur sans mélange. Une mort imprévue lui enlève sa protectrice. Ses jeunes amis l'accueillent encore quelque temps. Il dissimuloit sa situation. Il est bientôt tellement assiégé par la nécessité, qu'il ose parler de ses malheurs. Alors on s'éloigne en le plaignant, on l'abandonne entièrement.

C'est quand ils sont froissés par l'ambition et la fortune, qu'on peut juger des hommes ; et c'est aussi dans ce moment que notre héros justifie tout le bien que nous avons dit de lui. Quoi, se dit-il, j'aurai, pendant cinq ans entiers de ma jeunesse, brûlé avec profusion un encens précieux sur l'autel d'une vieille idole que le temps a déjà renversé ; j'aurai flagorné des fats que je méprise, pour réussir à me tirer de la fange ; j'aurai porté un pied hardi dans le sanctuaire, pour partager les richesses de ses ministres ; j'aurai flatté ma famille, mon pays et moi-même, de l'espérance de ma brillante fortune, et le premiers revers m'accableroit ! l'esprit, l'éloquence, l'audace ne me donneroient qu'un vain ascendant sur les hommes ! Non, non ; la fatalité qui me poursuit aujourd'hui, m'a laissé, pour la vaincre sans doute, mon courage et mon ambition.

Le père Maury, instruit par hasard (car

son fils ne lui avoit point écrit) de la triste situation de notre héros , lui écrivit alors :
 « Mon fils , feu Jacqueline ma femme et
 » vot' mère (devant Dieu soit son ame) ,
 » m'a toujours contrarié quand je parlois de
 » vous faire apprendre un bon métier , com-
 » me qui diroit le mien ; M. Prudhomme et
 » elle m'en ont toujours détourné , et j'vois
 » ben , par la misère où vous v'là , que j'n'a-
 » vois pas tort. Y faut donc vous décider à
 » laisser là vot' latin et vot' thérologie , pour
 » vous en r'venir tout droit à ma boutique.
 » L'ornière est faite , c'est-à-dire qu'elle est
 » achalandée. Vous n'allez que sur vot'
 » vingtième année , il est encore temps ; je
 » vous apprendrai l'état du métier , et vous
 » soutiendrez la vieillesse de celui quise dit
 » pour la vie vot' père

» GRÉGOIRE-CRESPIN MAURY ».

Il ne nous est pas donné de peindre la noble fureur qui transporta notre héros à la réception de cette lettre. On l'imagine facilement , lorsqu'on connoît les sentimens élevés dont il fut doué dès le berceau. Il contraignit l'indignation dont il étoit pénétré ; il supposa , dans sa réponse , qu'on avoit trompé son père , et ne s'occupa que des moyens de vivre , tandis qu'il épieroit le retour de la fortune.

Le collège, où il avoit fini ses études avec beaucoup d'éclat , lui offrit aisément cette foible ressource. Il y fut employé comme tant d'autres , non à instruire , mais à garder les élèves ; et , quelque abject que fût ce métier , il ne le dédaigna pas , parce qu'il le mettoit à même de faire des connoissances nouvelles et utiles. Il y courtoisa une foule de jeunes abbés ; mais il distingua particulièrement l'abbé de V** , qui faisoit sa licence. C'étoit un jeune homme aimable et spirituel , et qui auroit pu mériter l'archevêché dont il jouit aujourd'hui , s'il avoit profité de ses dispositions naturelles , et si le monde ne lui avoit pas gangrené le cœur. Le jeune Maury flatta sa paresse , et lui mâcha ses cahiers de licence. L'abbé de V** , recommandé puissamment à M. de Jar** , qui tenoit alors la feuille des bénéfices , étoit bien sûr , par son nom et par la protection de M. l'évêque d'Or** , de parvenir aux premières dignités de l'église ; mais il affectionnoit notre héros , et vouloit , dans le moment même , le servir efficacement. Ils en cherchoient ensemble les moyens. Le jeune Maury sentoit tout le prix de cette bonne volonté active , et il n'oublioit aucune des

ressources

ressources connues pour l'entretenir et pour l'augmenter. Un jour , il insinue à l'abbé de V** le désir qu'il avoit d'être présenté à M. de Jar**, et lui fit sentir qu'il pouvoit lui-même lui rendre ce service. M. de V** lui dit qu'il s'y prêteroit volontiers , mais que la protection directe dont l'honoroit M. de Jar** avoit engagé ce prélat à s'informer de sa situation personnelle; qu'il s'étonneroit par conséquent de le voir s'occuper des autres , tandis qu'il ne devoit songer qu'à lui-même. Notre héros , frappé de la justesse de ces observations , changea adroitement de matière.

Le lendemain , l'abbé de V** , lorsqu'il arriva chez lui comme à l'ordinaire , lui dit gaiement : « J'ai réfléchi à notre conversation d'hier ; puisque je ne puis , par un intérêt juste et personnel , vous présenter moi-même à l'évêque d'Or** , et que je sens de quelle utilité ce prélat vous seroit , si vous en étiez connu , voici cent louis : M. de Jar** a des alentours ; vous avez de l'esprit , de l'adresse , du savoir-faire , et cette modique somme peut vous faire parvenir aisément jusqu'à lui ». L'abbé de V** , sans attendre les remerciemens de son protégé , sembla ne plus s'occuper de cette affaire ;

mais il amena la conversation sur les intrigues de cour et sur la chronique scandaleuse des courtisans. Il toucha légèrement quelque chose de la liaison de M. de J*** lui-même avec Mlle. Gui*, célèbre danseuse de l'Opéra. Il apprit à notre héros que depuis quelques semaines il y avoit un prieuré vacant en Picardie, et lui fit entendre qu'avec des soins et de la souplesse il réussiroit peut-être à l'obtenir.

Cette conversation et les cent louis furent pour le jeune Maury un trait de lumière. Les amours de M. de J*** et de Gui* ne lui avoient point échappé; mais la souplesse et les soins étoient pour lui des moyens trop vulgaires : il osa concevoir un projet digne de son audace et de son ambition.

Il s'affuble de tout l'attirail de nos abbés de cour, et s'achemine vers le temple (1) de la Terpsicore moderne. Ses cheveux artistement arrondis en forme d'auréole, son teint vermeil et frais, ses yeux étincelans d'esprit et d'espoir, son nez au vent, sa démarche altière, tout annonce à Gui* plutôt un rival audacieux de l'évêque d'Or** ,

(1) Ce n'est point une métaphore; tout le monde a admiré, envié la superbe demeure de Mlle. Gui*.

qu'un protégé timide qui vient implorer ses bontés, et, pour la première fois, puiser à la source du pactole de l'église. — Puis-je savoir, Monsieur, ce qui me procure l'honneur de vous voir ? — Pouvez-vous le demander, Madame ? Les hommages des mortels et des dieux ne vous sont-ils pas réservés ? — Mais encore, M. l'Abbé, à qui ai-je l'honneur de parler ? — Vous connoissez trop le monde, pour ne pas deviner, à l'inspection d'un homme, de quelle trempe il peut être. Qu'il me suffise de vous dire que M. de J *** est mon ami, et qu'il me joue un tour perfide. — Comment donc, Monsieur ? (Et ils s'asseyent.) Gui * continue : Je serai vraiment enchantée d'en empêcher l'effet. — L'évêque d'Or ** m'avoit promis, pour un de mes protégés, un petit prieuré de 7000 livres, vacant en Picardie, et voilà qu'il me déclare aujourd'hui que vous en avez disposé. — Il est vrai que j'ai parlé pour un jeune abbé bien intéressant, bien malheureux, qui m'a été puissamment recommandé. — Votre protégé, Madame, l'emporte dès cet instant sur le mien même, et je vous supplie d'agréer pour lui ces deux rouleaux : c'est la seule vengeance que je prétends tirer de l'avantage que vous deviez

bien justement emporter sur moi. Gui * ne fut pas dupe de la générosité de l'abbé , et sentit qu'il marchandoit adroitement le prieuré. — L'amitié qui vous unit à M. de J *** , sa promesse , sont des motifs trop puissans , pour que je mette aucun obstacle à vos désirs. (L'abbé plaçoit les rouleaux sur la cheminée.) — Comment, Madame, vous auriez la bonté . . . ? — Je respecte trop M. de J *** , pour lui faire manquer à sa parole. — Il seroit plaisant, mais très-plaisant, que l'évêque d'Or ** crût ne servir que vous en n'obligeant que moi, et qu'il ne fût instruit de notre intelligence qu'après le travail. — Cela seroit délicieux (après une légère réflexion), mais cela n'est pas difficile ; le porte-feuille est ici, le travail se fait aujourd'hui : tenez, voilà, je crois, la feuille ; inscrivez votre protégé, et venez ce soir souper et rire avec moi de la surprise de M. de J ***.

A peine le nom de Maury étoit-il sur la feuille, que le bruit d'une voiture pique la curiosité de Gui * ; elle vole à la fenêtre, et reconnoît celle de son amant. Quoi, dit l'imperturbable abbé, au lieu de surprendre, nous serions nous-mêmes surpris ! Vous ne le souffrirez pas, Madame ? Je ne

puis sortir sans rencontrer M. de J***; et tout en disant cela, il se précipite dans le cabinet de toilette de la danseuse, sans attendre sa réponse.

Le prélat entre. Jolis propos, doux complimens, tendres caresses, pendant près d'une demi-heure, font sentir au nouveau prieur ce qu'il en coûte pour acquérir les biens de l'église. Enfin M. de J*** prend le porte-feuille, part pour Versailles, et délivre notre prisonnier. Gui* rioit encore du tour malin qu'elle venoit de jouer à l'ami supposé de l'évêque, et feignoit de ne rire que de la surprise que le jeune Maury ménageoit à M. de Jar** après le travail. Mais notre héros méditoit sa vengeance. — Après les bontés, madame, que vous avez eues pour moi, j'ose encore vous demander une grace (les rouleaux étoient sur la cheminée, et l'abbé les reprenoit). — Quelle est-elle, dit G* tremblante et furieuse de l'action hardie de l'abbé? — C'est de permettre que je remette moi-même à votre protégé ce léger dédommagement. Je veux absolument le connoître, le servir. — Mais, monsieur! — Vous m'accorderez cette dernière faveur; et puisque

vous paroissez me la refuser, M. de J*** se joindra ce soir à moi pour vous la demander. Il se coule dans l'antichambre, et s'esquive. G* veut en vain le rappeler, son bonheur et son adresse lui donnoient des ailes.

Notre héros avoit judicieusement compris qu'il pouvoit tout oser, et que ni la maîtresse de l'évêque, ni l'évêque lui-même, ne se permettroient de se plaindre de lui après le joli spectacle qu'ils lui avoient donné. Effectivement M. de J***, instruit, dès le soir même, de l'aventure, en rit beaucoup, et pronostiqua que le prieur ne pouvoit manquer d'aller loin avec de si heureuses dispositions. Il ne se trompoit pas; le chemin rapide et brillant que M. l'abbé Maury a fait, emporteroit un nombre infini de détails, que les curieux trouveront dans l'édition de ses mémoires, qu'on prépare en trois volumes *in-folio*. Nous nous contenterons de donner ici le tableau exact des travaux de M. l'abbé Maury, et de ses biens immenses.

**TABEAU des travaux de M. l'abbé Maury,
et de leur produit.**

	<u>Produit.</u>
Pour l'espièglerie ci-dessus, un prieuré de 7,000 l., ci.	7,000 l.
Pour sermons, oraisons funèbres, prononcés par l'évêque de G** (1), un brevet de prédicateur du roi, et 3,000 l. d'appointemens, ci.	3,000
Pour des ouvrages attribués à plusieurs grands seigneurs, et les éloges de plusieurs philosophes, une prébende de 2,000 l., ci.	2,000
Pour plusieurs discours de réception à l'académie, le fauteuil, ci.	(0)
Ecrits contre les philosophes, réquisitoires contre Voltaire, Rousseau, et Raynal, le gain d'un procès qui lui a assuré un second prieuré de 3,000 l., ci.	3,000
Préambules d'édits, d'arrêts du Conseil, lettres patentes, etc., un abbaye de 15,000 l.	15,000
Rédaction des mémoires de M. de Calonne et des discours, une abbaye de 36,000 l.	36,000
Comme limier et mouche d'un autre ministre, une autre abbaye de 15,000 l., ci. ...	15,000
Pour tous les discours des lits de justice et des séances royales, une pension de 12,000 l. sur les économats, ci.	12,000
TOTAL.	<u>93,000 l.</u>

(1) Cet évêque avoit reçu un coup de pied de Vénus. Louis XV dit plaisamment alors : Que ne restoit-il dans son diocèse !

Une fortune comme celle-là eût sans doute borné les vœux d'un homme moins supérieur que M. l'abbé Maury ; mais il étoit trop philosophe , pour négliger d'en justifier la possession par un rang éminent. Il vouloit être évêque. Ceux qui le connoissent bien , s'accordent à dire qu'il ne briguoit cette dignité que pour l'édification des peuples , comme il n'a accepté depuis , que pour leur défense , l'honneur de représenter à l'assemblée nationale. N'anticipons point sur les événemens. Avant d'être évêque , il falloit être noble , afin que personne n'eût rien à dire. Cela n'étoit pas difficile : quand le chemin est court , on arrive promptement. Chérin est appelé. Le généalogiste imagine aussi-tôt la mission dont on va le charger ; en homme habile , il se prépare. Notre héros lui fait connoître ses desirs , mais avec finesse , et de manière d'abord à ne lui laisser entrevoir qu'une partie de ses desseins. Chérin , qui croyoit que le plus beau fleuron de la couronne d'un homme de lettres , étoit de descendre de quelque homme fameux dans la littérature , n'hésite point de lui prouver qu'il descend en droite ligne de Moréry , et que la corruption du langage a entraîné

dans les titres la suppression de la syllabe médiane. Oui , dit l'abbé , si Moréry descend de Thomas Morus , chancelier d'Angleterre , à la bonne heure. Chérin comprit que l'abbé prétendoit s'enter sur cette souche angloise ; et afin de ne point se démentir lui-même , il établit l'arbre généalogique de manière que de Thomas Morus il fit descendre Moréry , et qu'il fit toujours descendre notre héros de Moréry. Les choses s'arrangèrent ainsi. Voici l'écusson qu'il lui composa. « De gueule au lampas d'or , écartelé de trois frélons , au fond de sable , et pour supports , un renard et un singe , avec ce cri d'armes : *Et fide et moribus* ».

Richesses , faveur , naissance , tout assuroit l'élévation prochaine de M. l'abbé Maury.

La grandeur de certains hommes feroit presque croire que la fortune a des yeux. La faveur qu'elle leur accorde pendant une longue suite d'années , semble prouver qu'un grand mérite et des talens réels ont droit de la fixer ; mais l'infidèle compte pour rien les applaudissemens ou l'improbation des hommes , et change en riant leur espoir en regret. Elle ne put cepen-

dant , pour la seconde fois , frapper sans honte l'abbé Maury : afin de diminuer en quelque manière la force de ses coups , elle en partagea l'horreur sur la France entière. Il ne falloit pas moins que les ruines de toutes les corporations , que les débris du gouvernement , pour couvrir la chute de ce colosse imposant. Sans nous attacher à le suivre pied à pied dans la belle défense qu'il a constamment faite jusqu'à ce jour , terminons cette histoire par le récit rapide de ce grand événement.

Les ministres avoient été proscrits. M. l'abbé Maury avoit perdu en eux ses principaux appuis. Il ne les suivit point dans leur disgrâce ; et il ne lui appartenoit pas en effet d'imiter ces esclaves qui s'ensevelissent avec leurs mattres. Déjà la convocation des états généraux étoit annoncée. Quand une noble ambition ne lui auroit pas inspiré le dessein d'y représenter , il eût été porté à cet honneur par le vœu du haut clergé , qui plaçoit en lui toutes ses espérances. Il vole à Péronne sa patrie , et l'unanimité des voix le met bientôt au rang de nos législateurs. On sait avec quel ardeur , quelle énergie il a défendu les droits

du peuple. Il n'est pas une seule discussion où il n'ait employé toute son éloquence ; pas un décret qui ne lui ait fourni occasion de prouver son patriotisme. Brocards, pamphlets, caricatures pleuvent de tous côtés contre lui ; il n'en est point ému. Inaccessible aux traits du ridicule, il brave avec le même front qui devoit un jour honorer la mitre et peut-être la tiare, le mépris et l'indignation de la multitude. Nul danger n'étonne son audace, pas même le redoutable tribunal de la lanterne. Si cet esprit de terreur, qui mit en fuite les *Mounier*, les *Tolendal*, le fit disparaître quelques instans, il revint bientôt plus fier et plus hardi. C'est alors qu'il devint l'admiration de son parti, et quelquefois l'étonnement de ses ennemis. Son génie échauffa tous les esprits de sa secte, exalta les têtes des Broglies, des Favras, des Maillebois. Si leurs entreprises ont échoué, ses espérances ne sont pas détruites.

*Si fractus illabitur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.*

Il intrigue plus que jamais : son dernier vœu, dit-il, est de s'ensevelir, comme l'aveugle Samson, sous les ruines du temple,

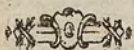
et d'écraser avec lui les Philistins. C'est du moins une imprécation qui lui est échappée dans un moment de désespoir ; mais rendu à lui-même, il a conçu un projet plus grand et plus digne de lui. A l'exemple du célèbre Pierre l'Hermite, il se propose d'aller prêcher une croisade contre la France. Il doit incessamment franchir les Pyrénées pour cette fameuse mission. La Castille, l'Andalousie, l'Estremadoure, tous les pays illustrés par les voyages de Figaro, Naples, Cicile, Rome, Venise, la Sardaigne même et la Suède, la Prusse, peut-être l'Angleterre, si l'on en croit M. Burche, tous ces peuples se réuniront contre la France à la voix de notre héros.

F I N.

De l'imprimerie de J. GRAND, rue du Foin-Saint-Jacques, n°. 6.

S U I T E
DE LA VIE PRIVÉE
DE M. L'ABBÉ MAURY.

Ecce iterum Crispinus
JUVÉNAL, Sat. IV,



A P A R I S,
Chez les Marchands de Nouveautés,

1799.

THE LITTLE PRINCE

BY ANTOINETTE DE SAINT-EXUPÉRY

PARIS

❖══════════❖
S U I T E
DE LA VIE PRIVÉE
DE M. L'ABBÉ MAURY.

Ecce iterum Crispinus. (1)
JUVÉNAL, *Sat. IV.*

M. l'abbé Maury est un de ces hommes rares, qu'on doit suivre pied-à-pied ; il est bien vrai qu'on l'a déjà pris par tous les bouts , si l'on peut s'exprimer ainsi. J'observerai, en passant, qu'il falloit au moins classer les matières, et écrire avec ordre

(1) Il existe des mauvais esprits, qui s'imagineront que cette épigraphe est faite à plaisir, et par allusion à l'état du père de M. l'abbé Maury ; nous citons, pour ces incrédules, quelques vers de la Satire de Juvénal.

*Ecce iterum Crispinus, et est mihi sæpè vocandus
Ad partes, monstrum nullâ virtute redemptum
A vitiis, æger, solâque libidine fortis, etc.*

Cela rappelle les vers de Despréaux :

Avant lui, Juvénal avoit dit en latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

sur l'homme *le plus ami de l'ordre*, que notre France ait jamais produit. Malgré la foule d'écrits où ce héros a figuré, son nom captivera long - temps encore l'attention : nous ne craignons donc point d'ennuyer le public, en lui donnant la suite de la Vie privée du fameux député de Péronne. Nous croyons, de plus, nous acquitter d'un devoir envers lui-même. Nous avons écrit la première partie de sa Vie avec une véracité que nous aurions été obligés d'adoucir, si nous n'eussions pas été certains que sa haine pour le mensonge est aussi forte, que son amour pour la patrie est généralement avoué.

Nous avons laissé M. l'abbé Maury formant le projet d'une croisade contre la France, et méditant une vengeance à laquelle il vouloit intéresser toutes les puissances de l'Europe. Nous ne doutons point que cette guerre ne fût déjà achevée et célébrée par cent *Homère* modernes, si des contre-temps fâcheux n'eussent arrêté l'exécution de cette entreprise. Il ne sera pas inutile de rendre compte de ces obstacles, toujours existans, et peut-être insurmontables, qui privent notre héros de la gloire immortelle dont il se fût couvert, et nous-

mêmes, d'un poëme épique, qui, s'il n'eût pas été tout-à-fait dans le genre d'Homère, auroit pu être, à en juger du moins par l'importance du personnage principal, conçu et écrit dans l'esprit du Lutrin, justement fameux, de Boileau. Cependant certains amateurs, que nous avons consultés sur cet article intéressant, prétendent que les poètes, en célébrant M. l'abbé Maury, n'auroient pas manqué de prendre pour modèle le *Vert-Vert* de Gresset.

Le 8 avril étoit le jour choisi pour le départ de M. l'abbé Maury; mais, en homme sage, il vouloit mettre l'assemblée nationale dans son tort: et se trouver, en quelque manière, forcé de s'absenter par la résistance marquée, opiniâtre, de l'assemblée, qui s'oppose sans cesse à *ses bons desseins*, et par les violences du peuple qui ne sent pas *tout le bien* que M. l'Abbé Maury lui veut. Le 8 avril donc, notre héros se présente à l'assemblée. La grande question des assignats devoit y être décrétée, et la nation entière avoit les regards fixés sur ses représentans. Ce jour devoit assurer le destin de la France. Déjà la discussion alloit finir, et le décret qui devoit libérer l'état par des délégations sur le prix de la

vente des biens du clergé, alloit être prononcé, quand M. l'abbé Maury monte à la tribune, et prouve, clair comme le jour, que la nation n'a pas le droit de vendre les huit cents fermes qu'il possède, et de se libérer ainsi. La honte devoit être réservée pour le désintéressement imbécille, pour le patriotisme aveugle qui se dépouille afin de sauver la nation d'une banqueroute odieuse. Elle fut dans ce moment, ce qui prouve bien l'oubli des principes et le renversement de la morale, l'apanage de celui qui distinguoit son sort de la prospérité de son pays, qui vouloit attribuer la propriété incommutable et usuelle des domaines des pauvres aux prieurs, aux abbés, aux prélats; et par suite à toutes les belles *damnées* du royaume. Des huées multipliées furent le seul fruit que recueillit l'orateur intrépide. Il parle encore, sa voix est étouffée par mille voix qui s'élèvent contre lui. Semblable à l'homme qui se noie et qui s'accroche à la moindre branche, M. l'abbé Maury veut du moins tenter de ramener l'attention, et d'intéresser par un nouveau moyen. Il feint de regarder, comme l'auteur du tumulte qu'il excitoit lui-même, M. Perraut, avocat,

qui se trouvoit dans une tribune de l'assemblée nationale. Il prétend que M. Perraut l'a injurié ; il crie à la violence , à la profanation. Le vicomte de Mirabeau , digne ami de l'abbé Maury (et c'est faire son éloge en peu de mots) , se saisit d'une échelle , la dresse contre la tribune , et alloit en arracher la victime , quand un garde arrête M. Perraut (1). Ce moyen n'eut pas le plein succès qu'en attendoit M. l'abbé Maury. Il éprouva effectivement , dans le développement de ses principes sur les assignats , la résistance qu'il espiroit essuyer de la part de l'assemblée nationale ; et le peuple le poursuivit bien réellement , quand il sortit du sénat : mais n'ayant pas trouvé la circonstance de tirer son coup de pistolet , il jugea que son départ devoit

(1) Ceux qui ne connoissent pas cette gentillesse de l'abbé Maury , peuvent consulter la plainte de M. Perraut , rendue le 10 avril , par-devant M. Duchesne , commissaire ; contre MM. l'abbé Maury , Desprémenil , et le vicomte de Mirabeau. On y verra comme M. Perraut fut calomnié , comme il manqua d'être victime de la fureur de ces Messieurs , *qui demandoient ses entrailles* , comment il fut réclamé par toutes les personnes de la tribune , comment enfin il fut justifié et relâché.

être encore retardé. Quoi qu'il en soit , forcé par la garde qui l'escortoit de se soustraire aux clameurs du peuple , il s'étoit réfugié dans une maison , rue Sainte-Anne. Nous ne parlerions point de cette petite circonstance , si elle n'eût donné lieu à une rencontre qui ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

L'abbé Maury étoit , depuis quelque temps , dans son asyle. S'il désiroit ardemment de le quitter , on peut dire que les personnes qui l'avoient recueilli (1), ne le souhaitoient pas moins. Il fut donc décidé qu'il prendroit un habit de garde national, et qu'à la faveur de ce travestissement , il sortiroit de l'espèce de captivité où il étoit réduit. Ainsi vêtu , il partoît : il fut arrêté , sur l'escalier , par deux femmes qui se trouvoient par hasard dans la maison ; l'une étoit mad***, ci-devant duch ** de Ch** ; l'autre étoit une religieuse , qui , ayant profité du décret de l'assemblée , a repris dans le monde le rang qu'une retraite forcée lui avoit fait perdre. « Quoi ! c'est vous ,

(1) On se souviendra que c'est un Juif qui le traita si humainement , et qui lui prêta , ou lui fit prêter , l'habit national qui couvrit sa retraite.

s'écrient les deux femmes à la fois? c'est vous?... La mascarade est bonne, ajoute la première! Mais voyez donc comme cet habit lui sied, continue la seconde! Le beau soldat! Dites encore le brave, le vigoureux soldat, reprend la duch^{**}. Je le sais, répond la religieuse en baissant involontairement les yeux». Les dames lui font des questions, et apprennent bientôt la raison du déguisement. Elles savoient bien qu'un abbé, entré dans la maison, avoit causé l'émeute; mais elles n'imaginoient pas que cet abbé fût leur amant. A toutes deux? A toutes deux : lecteurs, vous allez tout savoir.

Notre héros, parmi mille et une liaisons qu'il a eues, et dont nous n'avons point voulu rendre compte, parce qu'il ne faut pas toujours dire tout, a eu long-temps des intrigues avec madame la duch^{**} de Ch^{**}, qu'il avoit connue dans la maison de N^{**}. La bourse et le cœur de cette dame lui étoient également ouverts. L'abbé, dans ce temps-là, ne dédaignoit ni l'un ni l'autre; mais la fortune, qui depuis l'a comblé de ses dons, et le tems, qui éteint toutes les passions, l'ont mis dans le cas de ne plus se souvenir, presque, de tous les deux. Il s'en

suit que madame de Ch** a été négligée , et que depuis très-long-temps elle n'avoit parlé à notre héros.

Quant à la religieuse, il l'avoit souvent visitée avec madame de Ch** elle-même , dont elle est parente. Une figure aimable , de la fraîcheur , des graces , de l'esprit , tout s'étoit réuni pour attirer , captiver furtivement les regards de l'amant de la duch** , et l'on peut dire que ses regards avoient vivifié le cœur de la belle recluse, puisqu'elle l'aima , et qu'elle n'avoit jamais aimé avant de le connoître : de manière que la duch** et la nonnette se partageoient l'abbé , sans qu'aucune d'elles s'en doutât. L'amour avoit laissé des traces profondes dans le cœur de madame de Saint-Arm* (la parente de la duch** se nomme ainsi); c'est le propre de la retraite, de nourrir les passions, de les éterniser, si l'on peut s'exprimer ainsi , par ces privations que Ninon de l'Enclos , qui peut donner des leçons en pareille matière , appeloit l'épicuréisme du plaisir. Aussi l'abbé avoit eu beau oublier madame de Saint - Arm* , celle - ci n' point cessé de l'aimer , comme on le verra bientôt. Madame de Ch** ne tient encore à lui que par une vieille coquetterie.

Nous sommes obligés de suivre M. l'abbé Maury, et de quitter, comme lui, ces dames, pour ne revenir à elles que lorsque la chaîne de l'histoire nous y ramènera; nous dirons seulement que, forcé de fuir seul, il les laissa dans une inquiétude proportionnée aux sentimens que l'une et l'autre lui conservoient, et aux dangers qu'il couroit.

Le moment favorisoit la fuite de notre héros, et il arriva sans encombre chez un ami, où il devoit souper. Cependant, en débouchant de la rue Sainte-Anne au marché des Quinze-Vingts, il fut agréablement accosté par les dames du marché, qui se groupèrent autour de lui, en lui disant: « Est-ce-t-il vrai, mon officier, qu'on va lan-
 terner cet enragé d'abbé Maury? Vous savez ça, vous qui v'nez de la rue Sainte-Anne? » L'abbé leur répondit que le pauvre diable étoit toujours dans l'embarras. « Pas vrai, reprirent-elles, que c'est un mauvais garnement, qui voudroit manger à lui tout seul ed'quoi nourrir toute une province? Y n'a pourtant pas tant d'raisons d'faire son queuque-z-un; y a gros qu'je l'valons ben. » L'abbé assura modestement qu'elles avoient

raison. — (1) C'est ben heureux toujours pour lui qu'l'estric se soit trouvé là comme un à propos ! — J'vous y aurois campé le p'us beau coup de mouchoir (ces dames se mouchent avec leurs doigts) ! J'te vous l'aurois fleuri d'une giroflée à cinq branches ! — J'te l'aurois si bien r'levé à coups de serviette (une serviette est un bâton) ! pas vrai , mon capitaine , que c'seroit pain béni ? ... Eh ! dites donc , vous êtes encore farce , qu'vous n'répondez pas ? Est-ce que vous seriez un aristocrate , avec vot'habit de nation ! L'abbé sentit que son embarras le trahissoit ; il rappela bientôt cette heureuse audace qui l'a si souvent servi , et parvint tellement à en imposer à ces dames par son esprit et sa gaieté apparente , qu'il ne les quitta point sans avoir , bien malgré lui à la vérité , humé , dans leurs embrassemens , les hoquets du rogame et l'odeur de l'ail qui avoient assaisonné leur goûter.

Après cette petite conversation , qui ne lui permit pas de douter de toute la tendresse que le peuple a pour lui , M. l'abbé

(1) On remarquera que le trait indique le changement de personnes qui parlent.

Maury arriva chez son ami, où il oublia quelques momens, dans une aimable orgie, et le danger qu'il avoit couru, et les discours des dames du marché des Quinze-Vingts, et les sollicitudes des grandes affaires.

De retour chez lui, il s'occupa involontairement de la rencontre imprévue qu'il avoit faite de madame de Ch** et de la religieuse, dans la maison de l'honnête Israélite qui l'avoit recueilli rue Sainte-Anne. Il connoissoit les passions vives et l'emportement de la vieille duch** ; il n'avoit pas oublié tout-à-fait les grands sentimens de madame de Saint-Arm* : les reproches que ces deux dames avoient à lui faire, se présentèrent à son esprit ; peut-être même se fût-il repenti de les avoir mérités, si, dans l'agitation des grands intérêts qui le captivent sans cesse, la noble ambition pouvoit laisser la moindre place à l'amour. Il ne put cependant s'empêcher de remarquer, avec une certaine jouissance, le contraste des événemens qui corrigent l'amertume des peines les plus réelles, en les liant à des souvenirs doux et agréables. Livré à ses réflexions, il se mit au lit, bien inutilement pour son repos, car il ne dormit pas de la nuit. Il reçut le billet

suiuant de la belle de Saint-Arm^{*}, le lendemain, à son lever.

Lettre de madame de St.-Arm^{} à M.
l'abbé Maury.*

« Je me flatte, mon cher abbé, que je ne vous aurai pas rencontré inutilement. Il ne tiendra qu'à vous d'obtenir le pardon des torts que vous avez depuis si longtemps avec moi. Quelqu'un a dit : *On pardonne (1) tant que l'on aime*. D'après ce principe, vous n'avez pas encore perdu toute espérance. Je ne demeure point chez ma parente, comme vous pourriez le croire, et peut-être le craindre, puisque vous ne la voyez plus ; mais bien dans un appartement que j'ai loué dans la même rue, n^o. 74. Ne manquez pas de me donner des nouvelles de votre santé ; quant à votre fuite, je sais déjà qu'elle a été fort heureuse. Je vous en complimente, et je vous souhaite le bonjour ».

P. S. Je ne vous assigne aucun instant, parce que vous ne disposez pas à votre gré de votre temps. Mais quand vous viendrez, vous serez bien sûr d'être tendrement ac-

(1) C'est la Roche-Foucault qui l'a dit.

cueilli. Que ce soit, mon ami, le plus tôt possible.

Notre héros ne fit pas grande attention à ce billet. Il y répondit vaguement et d'une manière purement honnête.

Tandis que madame de St.-Arm* négocioit auprès de son amant, la vieille de Chau** ne perdoit pas non plus l'espérance de ramener le sien. Elle comptoit plus sur les circonstances, que sur ses charmes ; et, en cela, jamais femme ne calcula plus juste. « Il perd, disoit-elle, dans cette révolution, cette fortune brillante qui l'a éloigné de moi, qui l'a depuis long-temps soustrait à ma dépendance. Il est jeune encore, et mérite par conséquent quelques sacrifices ; eh bien, on lui en fera ». L'amour-propre conserve toujours son empire. Une femme convient secrètement avec elle-même qu'elle est snr le retour, elle ne se dissimule point que sa glace est fidèle ; mais quand elle n'est que coquette et qu'elle n'a point d'amour, quelque grand que soit son penchant au plaisir, rien ne la détermine à avoir l'air de faire les premières avances. Madame de Chau** étoit une de ces femmes-là. Tous ses soins se bornèrent donc à chercher les occasions de rencontrer,

comme par hasard, l'abbé Maury. Dès le lendemain, après avoir fait la toilette qui lui parut la plus favorable et la plus propre à rallumer les désirs de son ancien amant, elle alla se placer à l'assemblée nationale, dans la galerie qui est au dessus du siège du président, persuadée que M. l'abbé Maury ne manqueroit pas de l'appercevoir quand il monteroit à la tribune pour y moissonner les lauriers de l'éloquence, et surtout du civisme pur qu'on admire en lui. Madame de Chau** ne se trompoit pas. L'abbé la vit, l'abbé l'enivra par un sourire; mais c'est tout ce qu'elle en eut. Vraiment l'abbé est un *cruel*; car la toilette de madame de Chau** méritoit plus assurément.

Plus de quinze jours s'écoulèrent sans que madame de Saint-Arm* reçût la visite de notre héros, sans que madame de Ch** obtint de lui un second sourire, malgré l'assiduité qu'elle mettoit à aller à l'assemblée, et dans tous les endroits où elle pouvoit en être apperçue. L'abbé cependant n'étoit pas entièrement insensible aux recherches de l'une et de l'autre. Madame de St.-Arm*, nous l'avons déjà dit, a de la beauté, elle aime; elle avoit écrit plusieurs fois, et l'on est bien éloquent quand on aime. L'abbé ne lisoit pas ses lettres sans quelque émo-

tion ; il promettoit toujours de la voir ; il le désiroit peut-être. Quant à la duch^{**}, il avoit réfléchi, à bâtons rompus (car l'espoir d'une contre-révolution nuit à sa prudence) sur les avantages qu'il pourroit tirer d'un renouvellement de liaison avec elle. Dépouillé si injustement de ses huit cents fermes, madame de Chau^{**} ne seroit pas une ressource à dédaigner. Mais toutes ces considérations n'avoient point encore fait des traces assez profondes dans le cœur du député de Péronne, pour le déterminer à couronner les espérances de ces dames, et à réaliser les siennes.

Les choses en étoient là, quand, un matin, notre héros fut brusquement éveillé par son valet-de-chambre. — Qui vive (c'est un mot familier à M. l'abbé Maury, qui est toujours sur la défensive)? — Monsieur, une dame.... — Une dame? que diable.... à cette heure-ci! — Monsieur, elle veut absolument vous voir. — Écoute : comment est-elle? — Elle est jeune, jolie : vraiment, Monsieur, on ne peut refuser la porte à une femme comme celle-là. — Son nom? — Elle ne me l'a pas dit. — Fais entrer dans le salon. C'est madame de Saint-Arm^{*}, continue-t-il en passant une lévite de piqué. Ma foi je ne m'en défendrai pas.

C'étoit elle en effet. Reproches, excuses, regards tendres, jolis propos se succèdent rapidement. Une conversation animée, d'un côté, par la tendresse, de l'autre, par la galanterie, paye à la sensible Saint-Arm^{*} une partie du prix qu'elle avoit droit d'attendre d'une démarche dont l'irrégularité prouvoit assez le motif. L'agréable tête-à-tête duroit depuis plus d'un quart-d'heure. Madame de Saint-Arm^{*}, par une espèce d'instinct, examinoit les meubles du salon, et trouvoit qu'il en manquoit un ; du reste elle louoit la couleur et le goût. L'abbé, qui s'apercevoit autant qu'elle du meuble utile qui lui manquoit, sentit bien davantage l'ameublement de la chambre à coucher. Soit curiosité, soit obstination, soit un autre motif que nous ne nous permettrons point d'expliquer, madame de Saint-Arm^{*} prétendoit qu'il étoit impossible que les meubles de la chambre à coucher l'emportassent, pour le goût, sur les meubles du salon. Notre héros voulut prouver son dire ; et, malgré qu'il eût vraiment tort, il auroit fini par avoir raison, si madame de Chau^{**}, que l'envie de gronder amenoit, ne fût pas arrivée dans l'instant même, ne sachant, disoit-elle, que faire de sa matinée.

C'est une chose bien palaisante que la surprise de deux femmes qui se rencontrent chez un homme où elles sont conduites par les mêmes raisons, et qui ont, sans le savoir, les mêmes intérêts à défendre. Celle des deux parentes fut extrême. L'abbé seul garda son sang-froid. Tandis que la jalousie germoit dans le cœur de madame de Saint-Arm*, la colère étinceloit dans les yeux de la bruyante duch**. L'abbé se moquoit en lui-même de toutes les deux. Il se comporta si adroitement, il joua si bien son rôle pendant plus d'une heure qu'elles restèrent chez lui, qu'il leur persuada que chacune d'elles étoit la seule aimée. Il parvint même à les réconcilier.

Il assura à madame de Ch**, qu'ayant rencontré la veille madame de Saint-Arm**, il l'avoit invitée, ne pouvant sortir lui-même, à venir déjeuner, pour lui tracer la marche qu'elle devoit suivre dans une affaire importante. Il fit entendre à madame de Saint-Arm*, que madame de Chau** travailloit avec lui à faire réussir un projet essentiel; enfin il les ménagea tellement toutes les deux, que depuis ce moment elles se quittent moins que jamais, s'aiment à la folie, et qu'il continue, par ses soins

assidus, à les entretenir dans cette douce union.

Les grands travaux de M. l'abbé Maury n'étoient pas la seule cause qui l'empêchoit de se livrer à ces liaisons agréables ; une raison secrète s'y joignoit encore : c'étoit une mélancolie noire, nous dirions des remords, s'ils pouvoient entrer dans une ame aussi pure que la sienne. Cette tristesse l'accompagnait le jour, l'obsédoit la nuit ; ou elle le tenoit éveillé dans son lit, ou elle troublait le peu de repos qu'il goûtoit. Ce n'est point pour les incrédules que nous écrivons, mais pour ceux qui ne cherchent, dans l'histoire, que des exemples d'édification. Tous les bons esprits qui liront la nôtre, rendront justice à notre respect pour la vérité. Que ces philosophes du siècle, qui traitent de superstitieux et d'imbécilles ceux qui ajoutent foi aux inspirations de la grace, apprennent à en respecter les effets.

On se rappelle que Jacqueline la Pie, mère de notre héros, étoit un modèle de piété, et idolâtroit son fils. Il semble qu'elle conserve pour lui ses sentimens de tendresse, même au delà du tombeau. C'est ce qu'on ne pourra révoquer en doute, quand on connaîtra son apparition à ce fils bien aimé.

L'abbé avoit soupé chez madame de Chau** ; madame de Saint-Arm* s'y étoit trouvée. Pendant le repas, les dames avoient été très gaies, et notre héros charmant. La soirée qu'il avoit passée presque entière en tête-à-tête avec madame de Saint-Arm*, lui avoit, on ne peut mieux, disposé l'esprit. L'homme public étoit entièrement disparu ; les agaceries de ces belles, la mousse pétillante du champagne, une fatigue voluptueuse, tout lui promettoit un sommeil paisible et doux, et de ces songes rians, plus délicieux que les plaisirs mêmes. En effet, à peine fut-il au lit, qu'il s'endormit profondément ; mais un songe... nous frémissons de le raconter !... un songe affreux l'assiégea toute la nuit. Des accens plaintifs, qui paroissent sortir d'un abîme, frappent tout-à-coup son oreille ; il reconnoît bientôt la voix de sa mère ; il l'aperçoit elle-même au milieu d'un nuage épais, et environnée de ses vêtemens funèbres. Elle étend vers lui ses bras, en s'écriant : Ah malheureux fils ! Ces paroles terribles, trois fois répétées, portent l'horreur dans son ame. Il fait des efforts pour la surmonter ; le fantôme s'avance vers lui, et pousse de nouveaux soupirs : il veut fuir, il est poursuivi. Que voulez-vous, s'écrie-

t-il?.... A ces mots ,le fantôme disparoit : un bruit affreux se fait entendre ; la terre s'entr'ouve , et des flammes livides sortent de son sein ; elle vomit , avec des flots de soufre , des monstres horribles. De tous ces objets le plus effroyable , c'est l'image de ce prélat , que la mort vient d'enlever à la patrie , le vertueux abbé de Beauvais , qui avoit tant de traits de ressemblance avec notre héros , et qui s'étoit élevé par les mêmes moyens.

L'ange de la mort paroît ensuite , et lui montre , avec son glaive étincelant , le redoutable réverbère. Tout disparoit bientôt avec la rapidité de l'éclair. L'abbé se réveille ; il ouvre les rideaux de son alcove ; il sonne , il crie ; on accourt. Après s'être fait habiller , toujours rempli du même effroi , il sort , incertain du lieu où il portera ses alarmes et son trouble. Le jour commençoit à peine à poindre. Ses pas mal assurés d'abord se tournent enfin vers la demeure d'un ami fidèle , dans le sein duquel il va verser la frayeur qui l'agite. Cet ami , ce consolateur , c'est le vertueux , le pieux Desprémenil. L'abbé , les cheveux encore hérissés , le teint livide , les yeux égarés , parut au magistrat presque aussi horrible que les spectres dont il lui retrace , d'une voix hale-

tante, le hideux tableau. M. Desprémenil revient à peine de l'étonnement où le jette l'état de son ami : il le raisonne, il le console. « Quoi ! mon cher abbé, lui dit-il en l'embrassant, est-ce bien vous qu'un songe puérile effraie ainsi ? Qu'est devenu ce courage, si souvent éprouvé, cette fermeté qui vous rendoit l'objet de l'admiration et l'espérance de notre parti ? Quoi ! vous semblez accessible aux remords ? Mais, mon ami, auriez-vous la foiblesse de vous croire criminel ? C'est la magistrature, c'est la noblesse, c'est l'église, c'est le roi, c'est la monarchie, en un mot, que vous défendez ; et la justice, la religion, l'état disparaîtroient devant un vain songe » ! L'abbé reprenoit peu à peu ses sens. La voix de son ami sembloit être un beaume bien-faisant qui tomboit sur son cœur, et qui cicatrisoit ses blessures. Il commençoit à rougir de son enfantillage. M. Desprémenil s'aperçoit de ce succès, il profite de cette heureuse disposition ; il lui démontre que quand bien même les efforts des honnêtes gens réunis ne triompheroient pas en France de la canaille révoltée, il étoit un coin sur la terre où l'ancien régime se conserveroit dans toute sa pureté. Apprenez, ajouta-t-il avec feu, apprenez un dessein

que nous différions de vous communiquer, parce que l'espérance ne nous avoit pas encore abandonnés. Apprenez que MM. Cazalès, Foucaut, Malouet, et moi, nous sommes décidés à aller donner des loix à la Cioto. Nous y appellerons tous les sauvages voisins; et voici les loix déjà rédigées que nous nous proposons de leur faire suivre: elles sont parfaitement calquées sur celles qui gouvernoient notre ingrate France. Soyez tranquille, nous ne vous avons point oublié, et vous occuperez, dans cette isle, le siège patriarcal.

Ce discours, et plusieurs autres qu'il seroit trop long de rapporter ici, firent, sur notre héros, un si grand effet, qu'il embrassa son ami avec emportement. Il lui jura de ne plus se laisser abbattre par des illusions mensongères, de combattre pour la patrie avec une nouvelle ardeur, et l'on sait qu'il tint parole. Nous avons rapporté tout ceci, pour montrer à nos lecteurs que les plus grands hommes tiennent toujours par quelque bout à l'humanité.

F I N.

De l'Imprimerie de J. GRAND, rue du Foin-
Saint-Jacques, n° 6.

PETIT CARÊME

POUR L'ÉDIFICATION

DES BONNES AMES ARISTOCRATES,

*Prêché par M. l'abbé CRÉPIN , prédicateur
très-ordinaire du roi , et extraordinaire de
l'assemblée nationale , en 1790.*

PETIT CARÊME,

Pour l'édification des bonnes ames aristocrates, prêché par M. l'abbé CRÉPIN, Prédicateur très-ordinaire du roi, et extraordinaire de l'assemblée nationale, en 1790.

SERMON POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Memento homo, quid pulvis es, et in pulverem reverteris.

O homme ! souviens-toi que tu es cendre, et que tu retourneras en cendre.

Telles sont les paroles que le ministre de l'autel prononce aujourd'hui, en couvrant de cendres vos têtes orgueilleuses. Hommes infatués d'une fausse philosophie, vous avez reçu la leçon humiliante que le seigneur vous donne. Puisse-t-elle se graver profondément dans vos esprits, et vous faire enfin rentrer en vous-même !

Pour aider la grace à opérer plus efficacement , je vais vous développer la sainte maxime répétée en ce jour de deuil. *Memento homo , quia pulvis es* , premier point de mon discours ; *et in pulverem reverteris* , second point de mon discours. Daignez m'accorder toute votre attention.

Mais , avant de commencer , invoquons le bon sens , réunissez vos prières aux miennes pour l'inviter à nous éclairer. *Veni , sana mens* , . . . etc.

PREMIERE PARTIE.

Souvenez-vous que vous êtes cendre ; mes chers auditeurs , parce que , nés dans l'obscurité , vous êtes arrivés à une assemblée où vous étiez indignes d'entrer.

Vous êtes la cendre qui a été jettée aux yeux de la multitude , pour la conduire à votre guise.

Et d'abord ignorez-vous que , sans l'influence pernicieuse du principal ministre , vous seriez restés oubliés dans les cabinets de la chicane ? Un vertigo philosophiques vous a arrachés au néant ; la France a

retenti du mot tiers-état , et le tiers-état ,
accourant en foule , a corrompu l'as-
semblée qui devoit nous régénérer. Tel le mé-
decin ignorant qui combine mal ses dro-
gues , et met une trop forte dose d'émé-
tique , fait tomber son malade dans des
convulsions qui le traînent au tombeau.

Il ne falloit rien moins qu'un ministre
étranger pour nous plonger dans un abîme
de maux. Un Irlandois insensé , un Ita-
lien avare , auroient dû nous préserver
d'un Genevois sentimental. Pauvre France,
quel crime as-tu donc commis pour que
le dieu des vengeance suscite contre toi
les nations qui t'entourent. Le requin
de Jonas est sorti du lac pour venir s'en-
graisser des habitans de la Seine. L'ours,
appelé par Élisée du fond des Alpes, est
venu dévorer des enfans goguenards.

O dieu d'Israël , délivres-nous du Phy-
listin , réveille au milieu de nous un vi-
goureux Samson, et toi, Liancourt, prête-
lui ta mâchoire pour chasser l'ennemi de
notre sein.

C'est en vain que nous feuilletons les
annales de notre empire ; jamais on ne vit

les hommes de la dernière classe , les vrais lépreux de l'évangile , décider du sort de la France. Admis en petit nombre , ils écoutoient plutôt qu'ils ne proposoient : des hommes qui ne possédoient rien sembloient incapables de statuer sur le sort des propriétaires. Mais , grâces aux idées neuves de la philosophie , tout a changé : elle a appelé des personnages qui pouvoient tout prendre et n'avoient rien à perdre ; elle a choisi des gens accoutumés à ruser ; elle s'est servie des renards dont parle l'ancien testament , et , attachant à leur queue les droits de l'homme embrasés , elle les a lâchés dans les bleds des aristocrates.

Tels sont cependant les législateurs de la France ; voilà son choix : et les déteste-t-elle maintenant ? Ah ! je l'ignore ; car le premier soin des ravisseurs a été de lui fasciner les yeux. Oui , *pulvis es* , vous êtes poussière , et cette poussière a été jetée dans les yeux de la multitude pour couvrir la scélératesse de vos opérations.

En effet , à quels expédiens n'avez-vous pas eu recours , pour rappeler l'enthous-

siasme prêt à s'éteindre. D'abord vous avez crié que tous les ordres étoient détruits, et vous avez persuadé à l'actif-savetier, possesseur d'une échoppe, que sa voix valoit celle du seigneur de trente villages : vous avez rejoui la populace par des spectacles sanguinaires ; vous avez fait pendre des malheureux, qui n'avoient commis d'autre faute que d'avoir servi dans l'ancienne constitution, principe qui eût condamné à la potence deux douzaines de députés ; les victimes ont été désignées, annoncées, comme on désigne un taureau pour être mis à mort, et, changeant la Grève en un Cirque, vous avez été à la fois dogues et excitateurs. N'est-ce pas aussi pour éblouir le peuple que vous avez tenu cette fameuse séance dans la nuit du 4 août, et que, généreux desbiens d'autrui, vous avez fait des largesses aux dépens des propriétaires ? Ne vouliez-vous pas donner une grande idée de votre puissance, lorsque vous avez permis que votre roi fut traîné à Paris, et que vous avez ensuite été le complimenter de ce qu'il étoit prisonnier ; et dernièrement

n'en imposiez-vous point aux provinces ; quand Bourbon a été transféré des Tuileries au Manege pour bénir ses fers et se déclarer chef d'une constitution qui le détrône ? Et enfin n'est-ce pas pour nous étourdir que vous avez ordonné un *Te deum* qui a si mal rempli vos intentions.

O divine sagesse , jusques à quand permettras-tu que les fourbes profitent de la crédulité des simples ! Nous sommes sans doute bien coupables , puisque tu as répandu sur nous un esprit d'aveuglement , avant-coureur certain de la chute des empires. Daignes encore , ô mon dieu , suspendre ta colere. Ah ! j'espere en ta bonté infinie ; elle m'assure que les projets des méchans seront renversés. Tu prendras pitié de ton peuple ; pour cette fois tu te contenteras de l'effrayer , et lorsqu'il abjurera les principes erronés dont il étoit imbu , alors tu confondras la perversité , et feras triompher la bonne cause ; c'est ce qui va faire le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Vous retournerez en cendre , parce que vos opérations vicieuses tomberont d'elles-mêmes ; vous retournerez en cendre , parce que la justice divine et humaine appesantiront sur vous un glaive vengeur.

Oui vos opérations sont vicieuses et marquées au coin de l'ignorance , parce qu'appelés pour chasser les abus , vous n'avez fait que les multiplier , parce qu'envoyés pour bâtir , vous vous êtes entourés de ruines. La superbe s'est emparée de vos cœurs , et , semblables à la statue dont parle Daniel , vous avez la tête d'airain et les pieds d'argile.

Je ne crains donc point de vous le dire ; c'est le saint évangile qui parle : vous serez condamnés , parce qu'au lieu de travailler à la vigne , vous l'avez coupée par le pied. Vous étiez invités au banquet du seigneur , et vous avez dépouillé la robe nuptiale pour vous présenter en gilet et en catogan. Vous vous êtes prostitués dans les débauches les plus honteuses ; et , au sortir de ces orgies , chancellans

de corps et d'esprit , vous avez osé discuter les intérêts de l'état , et renverser insolemment ce qui s'opposoit à vos vues dangereuses. Et que n'avez-vous point fait alors , qui ne doive attirer la colere céleste ? Vous avez sacrifié votre patrie à vos intérêts particuliers : vous avez détruit les droits féodaux , parce que , vassaux de ces seigneurs dont la puissance faisoit votre envie , vous avez voulu vous délivrer de ces redevances qui vous forçoient à plier sous eux. Vous aviez besoin du peuple pour soutenir ces usurpations , et vous avez cru le mettre dans votre parti , en abolissant des dixmes qu'il faudra recréer sous un nouveau nom ; car vous savez bien que dans tous les siècles la dixme a été due aux ministres du seigneur.

La France avoit un roi bon , juste , bien faisant ; il auroit pu découvrir vos complots , en punir les auteurs ; vous avez commencé par le rendre odieux et lui arracher sa puissance : mais ce n'est pas là le plus grand de vos crimes. Enhardis par l'impunité , vous avez accumulé vos per-

fidies. Les biens du clergé ont été mis à votre disposition, et vous n'avez pas craint alors que dieu ne punit des mains téméraires qui touchoient à son arche sainte, et que la terre ne vous engloutit comme Choré, Dathan et Abiron. Vous avez chassé enfin de leurs retraites ces ames religieuses qui s'étoient vouées pour tous jours au service du seigneur. Que vont-elles devenir? Errantes, fugitives, inconnues au monde qu'elles ignorent, elles se répandront par tout le royaume, et par-tout porteront la haine que vous leur avez si justement inspirée. Mais prenez-y garde au moins, c'étoient leurs prières qui tenoient suspendue la foudre vengeresse; elle va bientôt éclater, et vous serez réduits en poudre, *et in pulverem reverteris.*

Il approche ce jour terrible, ce jour de colere, où vous serez obligés de rendre un compte exact de toutes vos actions à vos commettans, à vos maitres. Tremblez: ils vous demanderont pourquoi vous n'avez pas suivi leurs mandats, qui vous avoit donné le droit de changer la mar-

che de constitution qu'ils vous avoient prescrite. Ils vous demanderont pourquoi, loin d'opérer la tranquillité, vous avez semé la discorde, aigri le pauvre contre le riche, le roturier contre le noble, le foible contre le fort. Ils vous demanderont raison de ces châteaux pillés, de ces victimes égorgées : alors vous crierez à la terre de s'ouvrir sous vos pas, et elle restera fermée pour dévoiler votre honte et votre confusion.

Envain alors voudrez-vous vous étayer de votre ancienne puissance, devant vos juges vous ne serez que poussière ; vous gémirez de n'avoir pas été circonspects, de n'avoir pas *envoyé la paix, la concorde, suivies du calme et de la tranquillité.* Mais il ne sera plus temps, vous serez confondus ; vous ne trouverez plus de ressources dans cette éloquence dont vous prodiguez aujourd'hui les mouvemens, dans ces raisonnemens spécieux dont vous enveloppez la raison. Vous vous présenterez les droits de l'homme à la main, et l'on vous dira qu'il n'y a plus de droits pour ceux qui n'ont rien respecté, que vous n'avez

jamais connu que le droit de la force , et que l'on va se servir de vos armes pour vous punir.

Alors les malheureux immolés à votre prétendu patriotisme , se représenteront à vos yeux ; l'idée de leur supplice vous suivra jusqu'au moment où l'on vous fera expier vos crimes , *et in pulverem reverteris*. On dressera par-tout des bûchers pour vous brûler ; le feu du ciel les embrasera. Vous implorerez vainement le *paraton-*
ner de la grace et le *conducteur* du repentir ; vous serez consumés dans les flammes , et vos cendres seront dispersées par les vents.

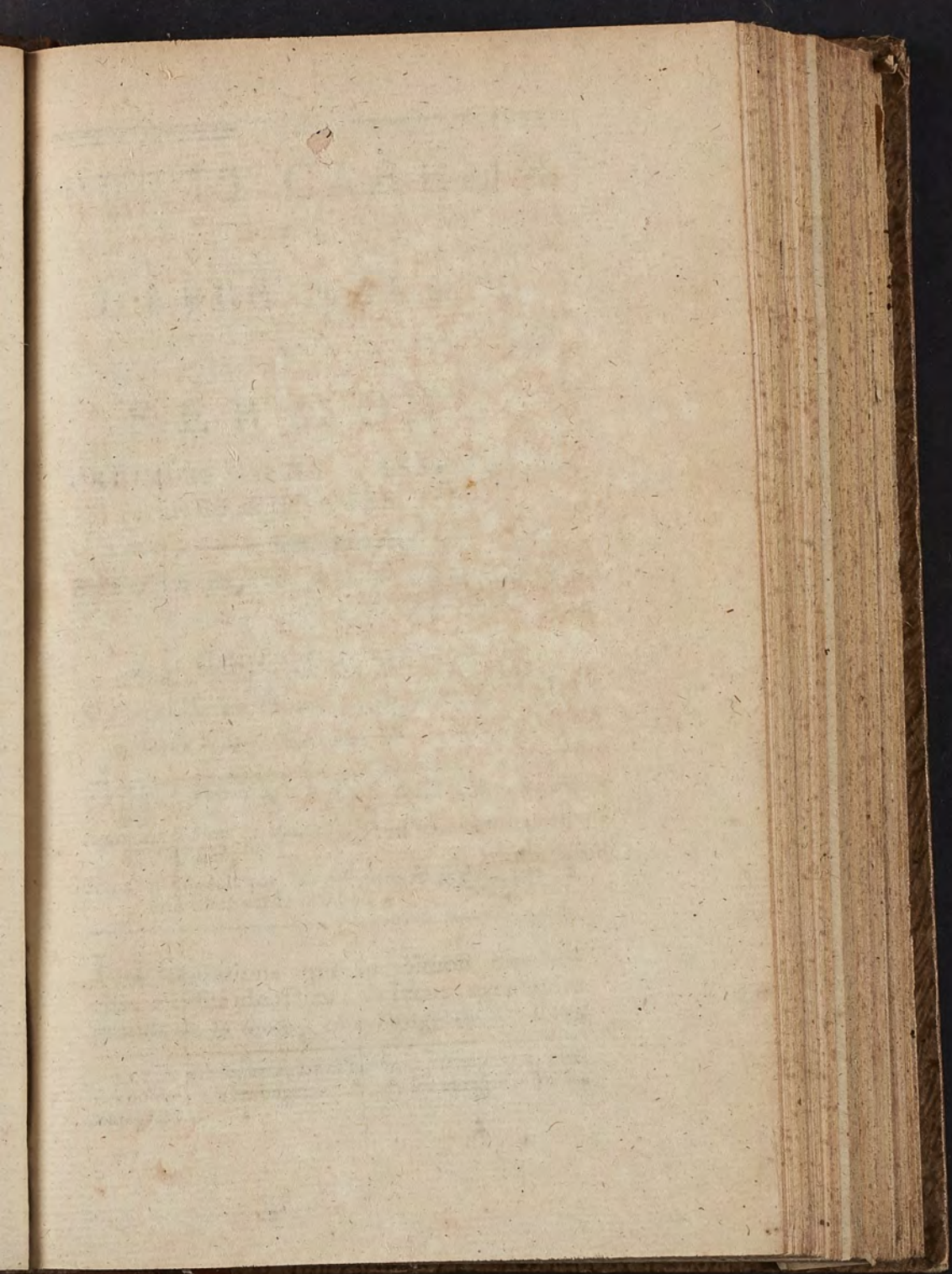
O mon dieu , je sens que votre esprit saint m'inspire ; ma bouche a prophétisé. Déjà la fournaise patriotique est préparée ; les enragés y sont précipités ; la flamme pétille ; j'entends les cris , les grincemens de dens ; et déjà les anges maudits aiguissent leurs fourches et dressent des chaudieres vengeresses , *quiâ descendunt designe in ignem* , parce qu'ils tomberont de brasiers en brasiers.

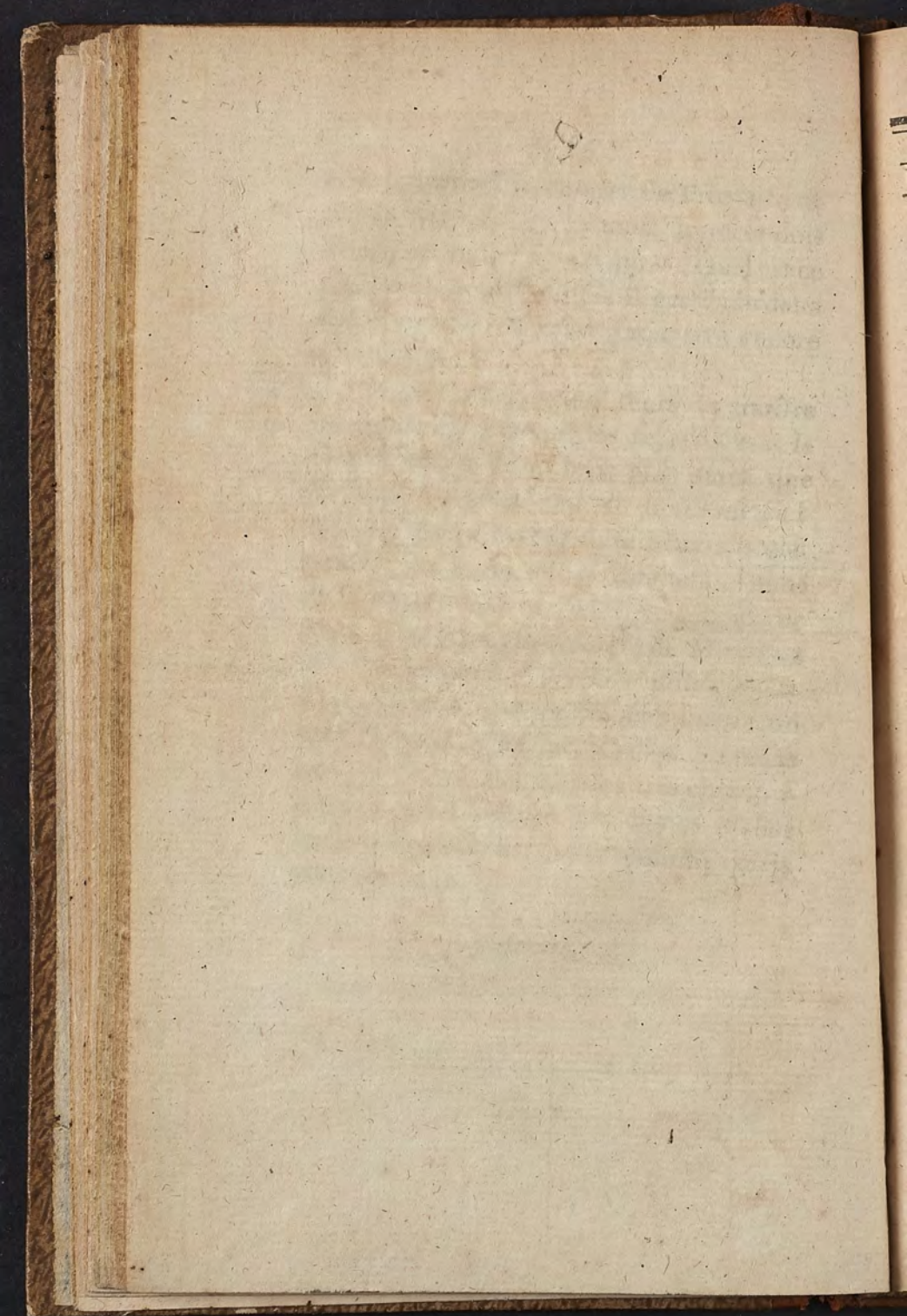
Mais quel est celui qui fait cette hor-

rible grimace? le courier de Provence allume le feu qui le consume. Je reconnois Mirabeau le chef des conjurés ! Quel est ce petit protestant? comme il gesticule dans son chaudron ! Barnave croit être encore à la tribune.

Sortons mes chers auditeurs du gouffre infernal , et portons nos regards vers le séjour céleste. Je grimpe plus haut que S. Paul. Me voici dans le huitième ciel. L'abbé Maury avec son fameux pistolet se vautre dans le sein d'Abraham , l'abbé de Montesquieu est sur les genoux de Marie à la coque , le vicomte de Mirabeau court rendre visite aux onze mille vierges. Tous les nouveaux saints entonnent un autre *Te deum* à la gloire de dieu. Joignons nos prières aux leurs , mes très chers auditeurs , et rendons-nous dignes d'aller les joindre dans le benoist paradis que je vous souhaite.

Amen.





PETIT CARÊME

DE

L'ABBÉ MAURY;

OU

SERMONS

PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS. (1)

SERMON pour le premier dimanche de
Carême de l'année 1790.

COURS COMPLET

*De morale aristocratique, à l'usage des
jeunes gentilshommes de ce siècle.*

CAUSES DE LA CHUTE DES GRANDS.

*Jesus ductus est in desertum à spiritu, ut tentaretur
à diabolo.*

Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y
être tenté par le diable. *Matth. 4. 1.*

LES tentations que le démon osa sus-
citer au fils de Dieu, doivent avertir les
grands de la terre, que l'ange de ténèbres

(1) On distingue aujourd'hui trois partis dans le parti
des nobles, 1^o. les impartiaux, 2^o. les enragés, 3^o. les
enrageans.

ne s'occupe qu'à les environner d'illusions, & à les égarer dans la voie du salut, c'est-à-dire, du pouvoir. *Circuit quaerens quem devoret.*

Tantôt il les séduit par les prestiges du plaisir, & il leur dit comme à J. C. *changez ces pierres en pain* ; tantôt il les environne de flatteurs qui s'insinuent dans leur esprit, & leur font goûter une morale d'autant plus dangereuse qu'elle est plus douce & plus charmante ; *puisque vous êtes le fils de Dieu, il enverra ses anges pour vous garder* : tantôt enfin, leur faisant oublier ce qu'ils sont, ce qu'ils peuvent, il leur promet une gloire trompeuse & des biens chimériques. *Je vous donnerai les royaumes du monde & toute leur gloire.*

Ainsi il les corrompt par le plaisir, il les égare par la flatterie, il les perd par une fausse ambition. Trois grandes vérités qui seront le sujet de ce discours. Invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

III^e. PART. Si j'avais à distribuer, mes freres, le pain de l'évangile à des hommes grossiers, à des hommes faits pour ramper & pour saisir la superficie des choses telle qu'on la leur présente, je leur dirais que le plaisir est le premier écueil de l'innocence ; que l'innocence est le présent le plus précieux que le maître du monde ait fait aux mortels ; mais c'est à vous que je parle, mes freres, à vous dont la naissance supplée aux mœurs, dont le pouvoir autorise l'étendue de la volonté & des desirs, & qui n'avez pas besoin de morale, pour vous élever au-dessus du

vulgaire, comme le cédre s'élève au-dessus de l'humble arbrisseau. J'avoue donc avec vous que votre corruption personnelle n'est point un mal, & que la perte de l'innocence est nulle pour ceux qui sont faits pour en imposer par leur rang au reste de la terre.

Vous êtes nés dans le sein des grandeurs & de la fortune; que d'autres par conséquent supportent le poids du jour : que d'autres gémissent des douleurs & des calamités humaines, qu'ils succombent sous un travail pénible & continu, qu'ils mangent un pain noir acheté à la sueur de leur front & pétri de larmes; les plaisirs doivent entourer votre enfance & votre jeunesse, la volupté doit accompagner votre vie, la sensualité doit vous préparer une vieillesse délicate. Je suis loin de condamner l'usage que vous faites des bienfaits dont la providence se plut à vous environner; n'en pas jouir serait de votre part une ingratitude; vous reprocher d'en user ainsi, serait de la mienne une injustice indigne d'un apôtre éclairé de l'esprit dont nous sommes tous animés. Je cherche donc la seule corruption que les grands doivent redouter, & je crois la trouver dans ces plaisirs mêmes qui vous sont si légitimement permis; O funeste corruption! qui a préparé les malheurs peut-être éternels qui nous accablent aujourd'hui!

Rapprochés de vos esclaves par vos plaisirs, vous avez permis à ces hommes de boner de vous regarder en face; vous les avez admis dans vos cercles, vous avez

souri en les voyant se glisser dans vos divines orgies; & ces êtres indignes de dénouer les cordons de vos souliers, sont devenus les compagnons de vos plaisirs & de vos débauches aimables : ils ont enfin partagé avec vous la coupe de la volupté. Ces ingrats, ô mes freres ! arrachent aujourd'hui de vos débiles mains le sceptre de la supériorité.

Que sont devenus ces tems heureux, où, maîtres de la fortune publique, vous voyiez à vos pieds ces vils mortels enchaînés ? Ils gémissaient, & leurs gémissemens ne troublaient point vos chants d'allégresse : ils s'agitaient sous leurs fers, & le froissement de leurs chaînes n'était point entendu de vous ; vous viviez & demandiez à vivre ; ils naissaient pour desirer de cesser d'être ! Pourquoi, aveugles que vous fûtes ! avez-vous substitué une pitié pusillanime à la noble dureté de vos illustres aïeux ? Pourquoi avez-vous remplacé leur ignorance par un vain savoir ? Pourquoi enfin vous êtes-vous dégradés, en avouant aux autres hommes que vous étiez des hommes comme eux, & avez-vous mêlé l'or pur au vil plomb ? C'est que vos plaisirs vous ont égarés : c'est que vous avez voulu *changer les pierres en pain* : c'est que vous avez écouté vos esclaves, & que leur adulation vous a bientôt asservis.

2^{me}. PARTIE. L'adulation que vos ennemis ont employée avec vous, mes freres, était d'autant plus dangereuse, qu'elle vous était inconnue : jusques-là vous n'aviez respiré que le parfum de la louange, parfum déli-

dieux que le peuple grossier nomme sottement flatterie ; comme si les hymnes & l'encens n'étaient pas faits pour les dieux ! comme si les riches , les puissans & les princes n'étaient pas les vrais dieux de la terre ! Mais vos tentateurs se sont ouverts jusqu'à vos cœurs une route nouvelle ; ils les ont amollis par une morale indigne de vous. Ils vous ont fait connaître la raison , respecter la nature , & chérir l'humanité.

On a vu d'abord tomber ces crénaux redoutables qui menaçaient les paisibles habitans des campagnes , & leur rappelaient sans cesse qu'ils étaient nés pour la servitude & l'effroi. Le seigneur a souillé le château de ses peres , en faisant asseoir à sa table ses vassaux , & en secourant les pauvres de ses vastes domaines. Il a apporté à l'artiste des villes l'or qu'il aurait dû enfouir plutôt que d'en faire un usage aussi méprisable : non content des jouissances réelles qui naissent d'une propriété immense , il a écouté le philosophe imposteur qui lui disoit de la partager pour en mieux sentir le prix.

Qu'est-il résulté, mes freres , du changement que cette morale a préparé dans vos goûts ? La noblesse du sang a perdu une grande partie de sa considération : on vous a fait croire que l'élévation des sentimens & le mérite personnel pouvaient la remplacer. Quoi ! ce fer, cette épée, marque honorable de l'illustration de votre race, n'a pas immolé le vil roturier qui osa le premier louer devant vous les prétendues vertus que vous avez si chèrement achetées ? Quoi ! vous n'avez pas senti que la louange accordée à

vosre vie nouvelle était la satire de la vie de vos aïeux , de cette vie dont vous ne deviez point vous éloigner , puisqu'elle était le rempart inexpugnable de vos droits & de votre puissance ! *Puisque vous êtes le Fils de Dieu* , dit aujourd'hui le démon à Jésus-Christ , *ses anges vous garderont*. O , mes freres , que n'avez-vous imité la réserve de descendans des rois de Juda ? Vous vous êtes fiés à la sagesse des hommes , & elle vous a dépouillés.

Esprits faibles ! je découvre à peine des traces de cette présomption précieuse , de cette fierté originelle , qui coulait en vous avec le sang de vos ancêtres. La morale de l'homme s'est emparée de votre ame : elle en occupe toutes les avenues ; vous avez oublié que vous êtes nés pour gouverner , & vous touchez à l'esclavage.

III^{me}. PARTIE. Je vous ai prouvé , mes freres , qu'en permettant à vos anciens esclaves d'approcher de vos personnes augustes , & de s'immiscer à des jeux , à des plaisirs qui devaient vous être exclusivement réservés , vous avez porté la premiere atteinte à votre puissance. Je vous ai prouvé que , rapprochés de ces mortels qui ont besoin de vertus pour être heureux , vous avez cru à leurs suggestions , & que vous avez abandonné les vices précieux qui étaient la sauve-garde de vos privilèges. Il me reste à vous démontrer maintenant à quel point ces infâmes suborneurs vous ont trompés en vous disant , comme le diable dit aujourd'hui à J. C. : *je vous donnerai les royaumes du monde & toute leur gloire*.

Mon œil parcourt rapidement ces terres immenses dont vous étiez possesseurs , ces titres fastueux dont vous étiez distingués , ces privilèges honorables dont vous fûtes les héritiers infidèles , & je me demande comment vous avez pu perdre tous ces biens réels pour des biens chimériques. Ces terres immenses , vous en sacrifiez les nobles revenus pour payer l'impôt destiné jadis au peuple ; ces titres imposans vous vous en dépouillez pour devenir les égaux de ceux qui sont nés pour vous servir ; ces privilèges honorables , vous les abandonnez lâchement , & vous ne craignez pas que ceux qui naîtront de vous ne maudissent la mémoire de leurs pères ? N'en doutez point , mes frères , vous leur devez compte de tout ce que vous avez reçu des vôtres. Vous aurez été inutilement pour vos descendans les bienfaiteurs du genre humain , les législateurs de la patrie , les modèles de vos concitoyens. Ce n'est point un héritage de vertus factices & de réputation de probité inutile qu'ils attendent de vous. O folle ambition qui vous a trompés ! ô gloire insensée qui vous a séduit & vous vous a fait quitter l'ombre pour la réalité !

L'ambition , mes frères , était une vertu chez vos ayeux , parce qu'elle était dirigée vers de grands objets qui l'annoblissaient. C'était elle qui les armait pour défendre leurs droits contre les princes eux-mêmes. Ils ne respiraient que pour s'élever au-dessus & sur les ruines mêmes des autres. Qu'est devenue en vous cette vertu sublime , l'ambition enfin ? Rien , mes frères , qu'un vice

qui vous fait sacrifier à de vaines espérances tous les dons que la providence avait fait à ses enfans chéris , à ces hommes que la nature se complaisait à marquer d'un sceau de supériorité.

Divine aristocratie dont je vois les étendards bassément désertés , n'abandonne point le petit nombre d'élus qui te restent fideles. Que ton esprit se conserve en eux pour régénérer ton parti ! Le tems des humiliations est venu pour lui ; mais le tems sera passager , & tu sortiras des ténèbres plus brillante & plus belle. Nos poignards s'aiguiseront dans le silence , & quand il en sera tems , nous renouvellerons les vêpres Siciliennes & les nocturnes horreurs de la S. Barthelemy ; mânes de nos héros , mânes des Richelieu , des Médicis , des Charles IX , des Louvois , des Dubois , des Terrai , des Saint-Florentin , des Lamignon , embrâsez nos ames d'un feu d'autant plus terrible qu'il sera plus long-tems concentré ; afin qu'après avoir souffert quelques momens , nous puissions bientôt obtenir la contre-révolution qui doit assurer notre salut. C'est ce que je vous souhaite.

Le second Sermon paroîtra Dim. prochain.

A PARIS , rue gît-le-Cœur , hôtel S. Louis , n°. 4.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

PETIT CARÊME

DE

L'ABBÉ MAURY,

OU

SERMONS

PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS.

SERMON *pour le second dimanche de
carême, de l'année 1790.*

COURS COMPLET

*De morale aristocratique, à l'usage des
jeunes gentilshommes de ce siècle.*

LES GRANDS CONSIDÉRÉS SOUS LES RAPPORTS
D'AUTORITÉ ET DE RELIGION.

Et apparuerunt illis moyses & Elias cum Jesu loquentes.
En même tems ils virent paraître Moyse & Elie qui
s'entretenaient avec Jesus. *math 17. 3.*

LES deux plus grands hommes qui ayent
existé viennent aujourd'hui, mes freres, ren-
dre hommage au fils de Dieu ; Moyse, ce
législateur des peuples, cet oracle de Pha-
raon ; Elie, ce prophète étonnant qui

propagea le zèle ardent dont il fut dévoré , par des miracles sans nombre :

Voilà les deux modeles que les grands de la terre doivent se proposer sans cesse : comme le premier , ils doivent asservir le peuple par les loix qu'ils lui imposent ; comme le second , ils doivent perpétuer son esclavage par les prestiges les plus séduisans.

Les loix doivent être l'ouvrage de la puissance & de la force ; l'observance de ces loix doit être favorisée par tous les moyens possibles : un des moyens les plus précieux , est la religion employée par les grands comme un instrument politique. L'autorité des grands est la seule légitime, la religion des grands doit tendre au maintien de leur puissance. Développons ces deux vérités importantes , & invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

I^{re} PART. Gardez-vous d'imaginer, mes freres, que le hazard vous ait fait naître grands & puissans. Dès le commencement des siècles , vous avez été destinés à la gloire, vous avez été marqués du sceau de la grandeur, & séparés de la foule par l'éclat des titres & des distinctions ; cette dis-

tance énorme qui existe entre le reste des mortels & vous , doit être l'objet de vos continuelles réflexions pour l'augmenter , s'il est possible , loin de la faire disparaître ; vous vous êtes trouvés , en naissant , en possession de tous ces avantages ; & sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines , vous devez croire qu'ils vous sont dus , puisque vous en avez toujours joui.

Loin de vous ces insensés qui vous crient : tous les hommes formés d'un même limon , naissent égaux & sont freres : la supériorité ne peut être un présent de la naissance , & le rang n'appartient véritablement qu'au mérite personnel & aux vertus. Loin de vous , mes freres , ces forcenés qui ne reconnoissent que l'empire qu'on acquiert sur les cœurs , & qui font couler dans les vôtres le poison de la tolérance & de l'humanité. Qu'on vous respecte , qu'on vous craigne ; mais qu'on ne vous aime point. Ce dernier sentiment est d'autant plus redoutable pour vous , qu'il n'existe jamais sans retour de la part de ceux qui l'inspirent. D'ailleurs il ne peut & ne doit point servir de base à ces loix que le vul-

gaire courbé devant vous doit attendre de votre autorité.

Imitez donc Moïse , le législateur des peuples. Elevé sur le mont-Sinaï, il s'enveloppe de la grandeur du fils de Dieu qu'il représente, qu'il annonce; & les loix qu'il grave sur les tables de pierre deviennent les regles éternelles des nations: de même établissez, mes freres, votre autorité par vos loix. C'est un devoir de reconnoissance que vous imposa la providence, en vous environnant de ses bienfaits. Le pouvoir qu'elle remit en vos mains, est un dépôt sacré, dont vous lui rendrez compte. Que ces loix n'adoucissent point le sort de l'homme qu'elle a destiné à des jours de larmes & à des nuits laborieuses, comme elle se plut à vous faire naître pour les plaisirs & le bonheur. Vouloir alléger pour le peuple le fardeau de la vie, ce seroit annoncer le dessein de changer les œuvres de Dieu. O Cazalès, ô Malouet, ô Montlausier, ô Toustaing, dont les propositions sages & prudentes tendoient à transformer le pouvoir exécutif en pouvoir arbitraire & indépendant de la loi, pourquoi vos sublimes maximes sur la dictature n'ont-

t-elles pas été défendues avec chaleur , admirées , adoptées avec enthousiasme ? Pourquoi faut-il que , comme dans les tems fabuleux des Hercule & des Thésée , un seul homme vous eût dompté & vous eût empêché de désoler la terre ?

L'hommage que Moïse rend au fils de Dieu , est le symbole du tribut de louange & de respect que vous devez , mes freres , offrir sans cesse au prince qui par son rang est , en quelque maniere , le centre de l'autorité ; comme l'ascendant caché que vous devez avoir sur son esprit est figuré par l'empire que le saint prophète exerça sur l'ame de Pharaon. J'avouerai que votre culte & votre ferveur doivent être rallentis à l'égard du prince , puisque ce jeune Roi ne consultant que la sagesse & la justice , croit que c'est par elles qu'il deviendra illustre parmi les nations ; que les vieillards respecteront sa jeunesse ; que les princes baisseront par respect les yeux devant lui : qu'il sera aimé dans la paix , redouté dans la guerre ; *per hanc disponam populum tuum justè , & ero dignus sedium patris mei* ; mais si les loix que vous imposez aux peuples sont des moyens sûrs de mainte-

nir dans tous les tems votre pouvoir , vous devez considérer la religion , comme un instrument politique capable d'asservir à la fois le peuple & le souverain. C'est le sujet de mon second point.

2^{me}. Partie. La religion est , sans contredit , mes freres , le véhicule le plus puissant pour soumettre les peuples à l'observance des loix que lui impose l'autorité , & le moyen le plus sûr qu'on puisse prendre pour s'emparer sans retour de toutes les issues du cœur d'un roi. Ce ressort politique est d'autant plus immanquable dans ses effets , qu'il se meut d'une maniere surnaturelle & cachée. Tantôt c'est Elie qui jette la terreur chez des princes impies ; tantôt c'est le même prophète qui fait descendre le feu du ciel , ou qui s'y élève lui-même sur un char de gloire & de lumiere.

Voulez-vous connoître , mes freres , les causes certaines de l'avilissement où nous sommes réduits aujourd'hui : vous les trouverez dans l'abandon , dans la désuétude où sont tombées la foi & la religion. Les sentimens secrets des puissans , sur cet article , ont été découverts , & les esclaves ont cessé de croire. De-là ce mépris pour les minis-

vertus factices l'éblouiront, & il s'empres-
sera de vous offrir ces distinctions, ces pri-
vilèges, qui faisoient vos délices, dont vous
avez si long-tems joui, & dont vous êtes
privés maintenant : ainsi, mes freres, épiez
les momens avec patience ; car ils sont peut-
être, hélas, encore éloignés ! Acquérez
des droits à la confiance publique par le
bien que la nécessité vous fera faire ; rallu-
mez, s'il en est tems encore, le flambeau
de la foi ; rétablissez la majesté du culte ;
confondez-vous aux pieds des autels avec le
reste des fideles dans les devoirs communs
& extérieurs de la religion, afin que vous
puissiez parvenir à donner des missionnai-
res aux peuples, & un confesseur à *vo-
tre* main au roi. C'est ce que je vous souhaite.

Le 3^{me}. Sermon paroîtra Dim. prochain.

A PARIS, rue Git-le-Cœur, hôtel S. Louis, n^o. 4.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de LAURENS *junior*, Libraire, rue
Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n^o. 37.

PETIT CARÊME

DE

L'ABBÉ MAURY,

OU

SERMONS

PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS.

SERMON *pour le troisième dimanche de
carême, de l'année 1790.*

COURS COMPLET

*De morale aristocratique, à l'usage des
jeunes gentilshommes de ce siècle.*

MALHEURS DES GRANDS.

Respice in me & miserere mei.

• Regardez-moi, & ayez pitié de moi.

QUE ces paroles, mes frères, sont tristes,
sont affreuses à prononcer pour des
mortels destinés par la providence à voir
les autres hommes prosternés sans cesse &

tres du sanctuaire; de-là ce discrédit du culte; de-là la destruction de ces ateliers sacrés, où le fanatisme préparoit dans la retraite & le silence les fers qui devoient éternellement enchaîner les peuples. De-là le relâchement inoui dans toutes les parties de cette heureuse & terrible administration dont les rênes étoient en vos mains. O, mes freres, si vous aviez accordé aux dispensateurs des préjugés du peuple, aux illuminés, aux enthousiastes, aux fanatiques, la même protection qu'aux filles de l'opéra, qu'aux histrions, vous n'eussiez point vu s'opérer une révolution qui vous arrache à la fois vos titres d'honneur, & ces biens immenses qui devoient s'accroître encore.

Quelles que soient vos idées sur la religion, mes freres, je sens & j'avoue qu'elles ne peuvent être celles du peuple; mais si vous voulez vous préparer des moyens de régénération, il est important pour vous que le peuple conserve les siennes, & qu'il vous les suppose. Car alors il vous supposera une justice inébranlable, & il se fiera de nouveau à votre protection; il croira à votre désintéressement, & vous reprendrez ces biens qui vous échappent aujourd'hui: vos

leurs pieds. C'est vous, maintenant qui mandiez un regard ! *Respice in me !* Le moment de l'humiliation est venu ; vous buvez enfin la honte dans vos coupes d'or, et il ne vous reste plus qu'à implorer la pitié de ces mêmes hommes dont vous receviez les adorations ; *respice in me , & miserere mei.*

La manière dont on voit aujourd'hui les grands, prouve l'abîme des malheurs dans lequel ils sont plongés : Les sentimens qu'ils inspirent les rappellent énergiquement ceux qu'ils ont perdus & aux moyens de s'en rendre dignes. Vérités importantes que je vais examiner : invoquons l'esprit de la sainte Aristocratie.

Promenons nos regards sur la France, sur le pays, mes chers frères, où plus que dans les autres contrées de l'univers, l'homme fut jadis distingué de l'homme ; où le peuple mieux trompé, mieux séduit, pendant une longue suite de siècle baisoit les mains des grands qui lui forgeoient des fers ; ce pays enfin où la servitude sembloit être un fruit du sol, où les distinctions, les richesses, les privilèges étoient la récompense des tyrans : quatre changemens se sont opérés ! j'examine ces palais somptueux,

asile de la puissance, du luxe & des plaisirs; ils sont abandonnés: ceux qui les habitoient, proscrits & fugitifs, tremblent au nom de leurs esclaves & cherchent chez les étrangers la sûreté qui n'est plus pour eux au sein de leur patrie. *Vagi sunt gressus ejus, & investigabiles* (Prov. 76.) Leurs démarches sont vagues, incertaines, incompréhensibles; on a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant; ils changent de sentier, semblables à l'esprit immonde qui parcourt les lieux déserts, sans trouver où reposer sa tête. *Ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, & non invenit.*

Cet esprit immonde, mes freres, qui fit si long-tems votre puissance & votre grandeur, cet heureux démon qui posa le premier les fondemens de l'inégalité & de la tyrannie, ne seroit pas devenu l'artisan de vos peines, de vos tourmens, des persécutions que vous essayez aujourd'hui, si fidèles à vos engagemens, vous ne l'aviez pas chassé de vous.

Mais vous avez abandonné les voies qu'il vous avoit ouvertes: vous avez provoqué la honte & le mépris, & votre gloire s'est évanouie. Que vous dirai-je, mes frè-

res ? David , le prophète-roi , animé de l'esprit divin , sembloit se transporter à l'époque de la destruction de votre empire , quand il s'écrioit dans une sainte ivresse : *Deposuit potentes de sede, & exaltavit humiles* ; tout est anéanti pour vous. Toutes vos grandeurs sont passées entre les mains de ces hommes qui devoient dans tous les tems vous servir de marche-pied. O , mes freres , quels doivent être vos remords & votre supplice ! Dans quel abime affreux vous êtes - vous précipités ? Les princes & les grands , qui ont fui le spectacle de douleur , dont vous êtes continuellement témoins , sont encore moins à plaindre que vous. Il leur est néanmoins permis de gémir tout haut de leurs pertes : ils peuvent au moins maudire ces audacieux qui les dépouillent ; mais vous , obligés de feindre sans cesse des sentimens opposés à ceux de vos cœurs , vous caressez à votre tour ces vils esclaves qui vous accablent de reproches & d'opprobres. Vous faites plus : vous les aidez à être libres , comme si leur servitude n'étoit pas votre possession inaltérable ; comme si leur existence politique ne portoit pas le coup de la mort à votre pouvoir (Job. 11. 29) *Et spes illorum , abominatio animae vestrae.*

2^{me} PARTIE. Tant de maux , tant de calamités , mes freres , doivent rallumer en vous le flambeau de haine & de vengeance que votre situation malheureuse sollicite , & qu'elle ne doit suspendre que pour mieux en assurer les effets. Si les hommes , ennemis de la grandeur , pouvoient être heureux , ils le seroient , sans doute , dans l'état d'avilissement où vous êtes tombés ; mais quiconque , dit un sage roi , quiconque a connu le pouvoir , quiconque a gouverné , ne peut être heureux que sur le trône : *potestatem enim & voluptates qui abjecit , infelix est*

Plus vous avez été élevés , plus vous êtes malheureux : comme rien ne vous contraindrait , rien aussi ne vous fixera ; plus vous dépendrez des autres , plus vous sentirez le besoin d'une autorité perdue ; vos passions ne pouvant plus s'exercer au gré de leurs caprices , il ne vous restera qu'à vous dévoter vous-mêmes ; vos bizarreries ne seront plus les loix de ceux qui vous environneront ; vous n'épuiserez plus les plaisirs ; & tel sera bientôt le vuide de votre ame , qu'elle sera contrainte à être bienfaisante. Ce n'est pas ici une de ces vaines images que

le discours embellit , & où l'on supplée par les ornemens à la ressemblance. Non , mes freres , tournez - vous de tous les côtés ; les grands , séparés de l'autorité , ne sont plus que les tristes jouets du peuple , de ses droits fantastiques , des événemens & de toutes les choses humaines , eux seuls sentent le malheur de l'égalité ; eux seuls perdent quand les autres gagnent , & ce n'est que sur les débris de votre grandeur que les petits peuvent s'élever.

Reprenez donc ces sentimens nobles qu'un instant d'aveuglement vous a fait quitter : feignez , j'y consens , puisque la feinte est nécessaire pour vous relever de votre chute : forgez dans le silence les fers nouveaux dont vous chargerez ces infâmes prosélites de la philosophie & du patriotisme , dans l'instant où ils croiront le plus à cette liberté trompeuse qu'ils espèrent en vain. Mais pour réussir plus sûrement dans vos desseins glorieux , ne vous éloignez jamais de la marche que je vais vous tracer. Je l'ai déjà tentée moi-même ; & malgré mon peu de succès , j'ose vous garantir qu'elle est infailible pour ceux dont la constance ne s'effraye pas des obstacles qui s'y rencontrent. Rappelez-vous ,

mes freres , de la motion que je fis sur la suppression des gabelles & des entrées. Ne doutez point , si elle eût été accueillie , comme je l'espérois en la proposant , que la France étoit perdue. Cette suppression necessitoit la banqueroute ; la banqueroute allumoit la guerre civile ; & bientôt , à la faveur des troubles , les grands se seroient faits des partis , & auroient reconquis cette autorité qui leur échappe. La fatalité de votre destinée a fait découvrir ce piège , d'autant plus dangereux , qu'il étoit attrayant pour ces mêmes hommes qui supportent le poids de ces impositions. Paraissez donc toujours , mes freres , animés du desir du bien , si vous tendez à faire votre bien particulier ; que rien ne vous lasse : supportez l'opprobre avec ce front d'airain qui convient à des mortels familiarisés avec les vices. Laissez clabauder les folliculaires ; on doit peu craindre des hommes qui disent ouvertement la vérité , parce qu'ils l'aiment autant que vous devez chérir l'imposture & le mensonge. Ne voyez vous pas que les mortels , dans tous les tems , sont faits pour l'illusion ! Que fait la honte quand elle mène à la grandeur ? Ne trouvez de repos qu'après

être rentrés dans vos palais , & que parmi les hommages qu'on vous y rendra ; dussent-ils naître d'une trahison long-tems méditée. *Intrans in domum meam conquiescam cum illa.* Rassurez nos frayeurs , esprit de pouvoir & de despotisme ! rechauffez nos cœurs ébranlés par les assauts qu'une liberté audacieuse & rapide dans ses effets , leur livre aujourd'hui ; récompensez nos efforts & nos travaux. Qu'il ne soit pas dit que le foible prospère & que l'homme puissant soit éternellement humilié. Vous nous aviez environnés de prospérité , de gloire & d'abondance. Faites , ô divin Esprit , qu'après avoir senti l'amertume de la perte de tant de biens , nous puissions encore sacrifier la félicité des peuples à notre bonheur.

Ainsi soit-il.

Le 4^{me}. Sermon paroîtra Dim. prochain.

A PARIS , rue Cit-le-Cœur , hôtel S. Louis , n^o. 4.
Et , chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de LAURENS junior , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , n^o. 37.

PETIT CARÊME

DE

L'ABBÉ MAURY,

OU

SERMONS

PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS.

SERMON pour le quatrième dimanche de
carême, de l'année 1790.

COURS COMPLET

De morale aristocratique, à l'usage des
jeunes gentilshommes de ce siècle.

HUMANITÉ DES GRANDS
ENVERS LE PEUPLE.

Cum sublerasset oculos Jesus, & vidisset quia multitudo maxima venit ad eum.

Jesus ayant levé les yeux, & voyant une grande
foule de peuple qui venait à lui. (Jean 6. 5.)

MES FRÈRES,

CEUX pour qui tout a été fait, peuvent
tout sans doute, sur des créatures nées

pour les servir ; mais la maniere d'employer leurs pouvoirs , décide de sa durée. Jésus-Christ voit une multitude errante & affamée aux pieds de la montagne , sa pitié s'éveille , & il ne peut refuser son secours à ce peuple malheureux : *Vidit turbam multam , & misertus est eis. (Matth. 14. 14)*.

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie , il réprime leur zèle ; il leur apprend dans quel esprit l'humanité & la douceur doivent tempérer la puissance : & c'est ainsi qu'il nous fait connaître ces vertus apparentes qui enchaînent plus fortement les hommes que le développement formidable des forces du despotisme.

Le pouvoir des grands est incontestable ; le pouvoir n'est pas moins difficile à conserver qu'à établir ; & la force dans certaines circonstances , étant plus dangereuse qu'utile , l'adresse , l'insinuation , la douceur , l'humanité , doivent alors suppléer à la force ; le développement de ces trois principes est l'objet de ce discours. Invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

P R E M I E R E R É F L E X I O N .

Ce n'est pas d'aujourd'hui , mes freres , que la fierté & l'audace ont été la ressource de la roture & de l'obscurité. Ceux qui naissent pour ainsi dire dans la boue , se débattent , se haussent , tâchent de se mettre

par l'enflure de l'orgueil de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus le vulgaire que la distance énorme qui le sépare des grands : il se flatte toujours de cette vaine persuasion , que la nature a été injuste à son égard : plus il se trouve bas , moins il se croit à sa place. Enfin l'insolence & la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; & plus d'une fois les anciens regnes de la monarchie l'ont vue se soulever , vouloir secouer le joug des nobles & des grands , & conjurer leur extinction & leur ruine entiere.

Qu'est-il résulté de ces efforts impuissans, mes freres ? Rien ! que des secousses momentanées , qui , loin d'anéantir le pouvoir des grands , n'ont fait que l'affermir. Epui-sés de fatigues inutiles , les esclaves sont restés sous leurs fers qu'ils n'ont pu briser , les grands & les nobles ont continué de commander , & leur gloire a reçu un nouvel éclat des nuages passagers dont on voulait la couvrir. L'aquilon siffle. La foudre gronde , sillonne l'air , & frappe un chêne ou deux ; mais bientôt après l'horizon s'éclaircit ; la nature reparaît plus belle , & la forêt majestueuse ne s'apperçoit pas de sa perte.

Nous avons payé , mes freres , le tribut que la grandeur & le pouvoir doivent de siècle en siècle à la faiblesse. Quelques têtes sont tombées sous les coups d'un peuple en fureur ; mais nous vivons

pour venger ces victimes de l'audace ; leur sang répandu , loin d'effacer nos droits , en prouve l'existence. L'instant propice viendra où nous reprendrons une autorité suspendue , & des biens que nous arrachent des loix dictées par l'enthousiasme & la majorité. Les débats auxquels ce dépouillement donne lieu , l'oppression d'une liberté chimérique , tout favorisera auprès d'une génération nouvelle nos justes réclamations , & justifiera notre vengeance. Le pouvoir des grands n'est point détruit ; il dort : semblable à la noblesse du sang , dont les privilèges renaissent après avoir été interrompus pendant plusieurs lustres , leur empire renaîtra plus ferme & plus terrible.

SECONDE RÉFLEXION.

S'il était question , mes freres , d'examiner ici comment s'est opérée l'affreuse révolution dont vous êtes les témoins & les victimes , il ne serait peut-être pas difficile de démontrer qu'elle est votre ouvrage ; mais sans entrer dans ces détails pénibles & fastidieux , je puis la citer au moins comme une preuve de principes que le pouvoir est aussi difficile à conserver qu'à établir.

Repasser sur les siècles qui nous ont précédé , comme disait autrefois un prince juif à ses enfans : *Cogitate generationes singulas* , & vous verrez que le tems a soufflé sur les

races antiques , & en a fait sécher la ra-
 cine ; que la prospérité des ayeux illustres
 a passé rarement à leur descendans ; que
 les trônes & les successions royales ont
 manqué sous des princes fainéans & effé-
 minés , & que l'histoire est remplie des
 malheurs & de la décadence des grands.
 Héritiers d'un pouvoir difficilement acquis,
 pourquoi ne se conservent-ils pas , eux , qui
 d'ordinaire naissent avec des inclinations
 si heureuses pour la domination ? J'étais
 encore enfant disait le roi Salomon ; mais
 je me trouvais déjà les lumières d'un âge
 avancé , & je sentais que je devais à ma
 naissance une ame bonne & des sentimens
 plus élevés que ceux des autres hommes :
puer autem eram ingeniosus & sortitus sum
animam bonam. (Sap. 8. 2.). Si l'on ajoute
 aux dispositions naturelles , les soins de
 l'éducation & l'exemple des ancêtres , on
 est plus étonné encore de voir les grands
 dégénérer. Dès qu'on y réfléchit cepen-
 dant , on sent que rien n'est plus simple.
 La puissance est souvent en leurs mains ,
 c'est qu'une fortune immense est dans celles
 d'un dissipateur mal-adroit & scandaleux ,
 qui ne se ménage pas assez de considéra-
 tion pour prolonger son crédit après sa ruine ,
 & qui meurt en regrettant de n'avoir pu faire
 banqueroute. Heureux mes freres , celui qui
 connaît l'étendue de son pouvoir & de son
 autorité , & qui en use avec la prudence
 & la modération qu'un homme prévoyant
 met dans l'emploi de ses revenus. Cette sage

retenue le garantit des revers. Plus heureux sans doute , plus heureux celui qui doué d'un génie vaste & d'une ame élevée , recule les bornes de son pouvoir , en ayant l'air de n'en sortir jamais.

Celui-là étudie les hommes pour mieux les enchaîner : il accommode ses principes moraux à sa noble ambition ; il change de pouvoir , quand le peuple change de préjugés ; il se prête aux fantaisies d'un esclave malade , pour lui rendre une santé robuste , & s'assurer d'un service plus long : il ne tue pas son esclave , parce que s'il le condamnoit à la mort , il cesserait d'être son maître. Ah ! si le clergé , par un dévouement feint eût offert à la nation la moitié de ses biens , il eût conservé l'autre ; il a tout retenu , & on l'a dépouillé : si les grands , si les nobles , si les princes eussent d'abord fraternisé adroitement avec les représentans du tiers , on eût cru à leur patriotisme , & cette chimérique patrie ne serait pas aujourd'hui l'arche sainte à laquelle il est défendu de toucher. Mais on a résisté quand il fallait céder : on s'est montré de front quand il fallait surprendre ; on a appelé des troupes quand il fallait insinuer & persuader : on a égorgé le peuple quand il fallait le caresser : on l'a affamé quand il fallait s'en rendre maître par l'abondance ; & le pouvoir des grands , vieilli par des abus qu'on devait supprimer , si l'on voulait par la suite s'y livrer , est tombé sous les premiers coups qu'on lui a portés.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Il en eût été bien autrement, mes frères, si du moins en apparence vous eussiez imité les bonté du fils de dieu, *vidit turbam multam, & misertus est eis*. L'adresse vous eût maintenus dans le rang élevé dont on vous a précipité, l'insinuation eût calmé les fureurs d'un peuple volage ; votre douceur & votre humanité auroient fait croire à ce peuple que loin qu'il soit fait pour vous, vous n'êtes vous-mêmes tout ce que vous êtes, que pour les peuples ; il ne se serait pas douté qu'une multitude d'hommes n'est placé sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent. Il auroit cru que dieu se déchargeroit sur vous du soin des faibles & des petits, il vous prendrait encore pour leurs protecteurs & leur appui ; mais en vous voyantsans cesse vous parer d'une antiquité douteuse, défendre la grandeur de votre race, par une affectation d'orgueil & de hauteur, les peuples vous ont contesté même ce qu'ils devaient vous rendre.

Dans ces jours de pénitence & d'affliction, mes frères, je suis loin d'ajouter les reproches des fautes passées au sentiment de vos peines présentes ; mais j'aime à vous donner chaque jour des preuves nouvelles de mon zèle, j'essaie de vous préparer un avenir plus doux. Qu'on est digne de mépris, dit Saint Ambroise, quand on peut travailler

au bonheur des autres, & qu'on ne le veut pas ! *infelix cujus in potestate est tantorum animas à morte deffendere & non est voluntas*. Esprit de pouvoir & de domination, soufflez sur cette étincelle précieuse d'espérance & de félicité que jé cherche à entretenir dans l'âme des puissans humiliés, *in mansuetudine opera tua perfice* , afin que l'empire ébranlé se relève avec plus d'éclat.

Ainsi-soit-il.

Nota. L'Editeur annonce pour les numéros suivans des sermons de controverse entre l'abbé Maury & l'abbé Fauchet. On sera sans doute flatté de voir aux prises ces deux athlètes opposés en morale , & on jugera avec quel avantage l'abbé Maury est sorti de cette lutte.

Le 5^{me}. Sermon paroîtra Jeudi prochain.

A PARIS , rue Gît-le-Cœur , hôtel S. Louis , n^o. 4.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de LAURENS *junior* , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , n^o. 37.

PETIT CARÊME

DE

L'ABBÉ MAURY,

OU

SERMONS

PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS.

(*) SERMON de controverse pour le jour de
la mi-carême 1790, entre l'abbé MAURY
& l'abbé FAUCHET.

INSTABILITÉ DES CHOSES HUMAINES.

Esurientes implevit bonis, & divites dimisit in anes.

Le Seigneur a comblé les pauvres de bien, & a dépouillé
les riches. *Pseaume.*

TOUT est changé pour vous, mes freres,
votre puissance est détruite; vos biens sont

(*) La modestie de M. l'abbé Maury s'opposoit à
l'impression de ce discours de controverse; mais ses
amis ont jugé qu'on devoit rendre publique la victoire
complète qu'il a remportée sur M. l'abbé Fauchet, qui

recueillis, non par les pauvres que les changemens qui s'operent n'enrichissent pas, mais par un être idéal & fantastique que des enthousiastes décorent d'un vain nom.

Si le Très-haut lui-même regarde la privation des biens terrestres comme une vengeance qui doit suffire à sa colere, on doit juger que leur possession est inappréciable.

La félicité des hommes est donc incontestablement liée aux dons de la fortune. C'est donc un crime affreux d'en priver ceux qui les possèdent : principe respectable que je vais développer dans ce discours.

La discussion rend la vérité plus active, plus inmanquable dans ses effets ; & s'il est parmi vous un homme (1) opposé à mes principes, qu'il se lève : je suis prêt à le combattre, j'ose m'en flatter, je suis prêt même à le confondre.

L'abbé Fauchet se leva & dit :

Je ne me serois jamais attendu à un abus aussi révoltant du plus auguste ministère : je n'ai pas moins lieu d'être étonné d'un défi qui ne peut s'adresser qu'à moi seul ; mais, quelque assurance que vous sembliez

a appris à ses dépens que sa raison, sa philosophie, son patriotisme sont bien foibles devant un patriote, un philosophe, un philanthrope tel que M. l'abbé Maury.

(1) L'abbé Maury, d'un regard enflammé, sembloit alors porter un défi direct à l'abbé Fauchet, qui ne s'étoit exposé aux dangers de cette assemblée que par un excès de patriotisme.

mettre dans vos moyens, je les combattrai avec cette énergie & ces sueurs qui accompagnent par-tout aujourd'hui l'excellence de la cause que j'entreprends de défendre.

L'abbé Maury répliqua :

Soyez attentifs, ô mes freres! je bénis le ciel qui m'offre une si belle occasion de faire triompher votre cause. Implorons tous les lumieres de l'esprit de la sainte aristocratie.

S'isoler au milieu du monde, renoncer aux douceurs de la société, vivre dans une privation absolue, tel est le sort du pauvre, les desirs qui sont eux mêmes des jouissances se changent en regrets pour lui. La terre n'offre rien qui puisse être à lui : à peine en arrache-t-il un pain noir qui prolonge sa vie & ses maux : ses jours sont ténébreux, ses nuits sont affreuses, la mort est le seul bien qu'il ait droit d'espérer.

L'Abbé Fauchet. Quel tableau infidele venez-vous de tracer, mon frere? est-on isolé dans le monde lorsqu'entouré d'une famille nombreuse, on peut se livrer aux plus doux épanchemens de l'ame? Quel plaisir plus vif, plus vrai, la société peut-elle offrir? non, le pauvre ne vit point dans une privation absolue. Ce n'est pas dans les dons bizarres de la fortune qu'il fait consister son bonheur : Trop sage pour se livrer à de vains desirs, son unique ambition est de vivre sans trouble & sans

remords. Content des modiques ressources que lui procurent ses talens ou son industrie, un travail salulaire entretient ses forces, conserve sa santé, prolonge sa vie & son bonheur. Oui, son bonheur ! car il n'en est que dans cet état obscur. Loin que ses nuits soient affreuses, le calme n'en est jamais troublé, son sommeil est doux & paisible, il ne craint ni ne desire la fin de son existence.

L'Abbé Maury. Vaines subtilités, Monsieur, illusions de la philosophie, ces avantages moraux sont incontestablement communs à tous les hommes ; il ne faut donc considérer les pauvres & les riches que sous les rapports qui les différencient. Or quelle opposition entre l'existence du pauvre & celle du mortel que la providence a comblé de ses dons !

Tout rit autour de lui : ses palais sont vastes & magnifiques, sa table est somptueuse, l'un & l'autre hémisphère s'unissent pour satisfaire à ses besoins & à son luxe ; tout s'humilie devant lui, tout est tributaire des desirs de son cœur ; comme il peut tout payer, il demande, il exige tout, & sa vie est un long plaisir. Qui peut, d'après ce simple exposé, ne pas sentir que priver un riche de sa fortune, c'est attenter à son existence même.

L'Abbé Fauchet. Vous vous hâtez de conclure, mon frere, & vous prétendez que c'est un attentat que de porter atteinte aux privilèges des grands, & d'oser les dépouil-

ler de leurs biens. Et que sont donc ces vains avantages ? que peut-on envier à ce dieu de la terre , à ce *riche* à qui tout semble sourire ? Cette joie , ces plaisirs , ces jeux bruyants annoncent-ils toujours le bonheur ? La nature s'embellit pour ce riche , dites-vous : s'il savait être sensible à ses véritables charmes , il se garderait bien de les défigurer. Mais les prestiges ont environné son berceau , des jouissances prématurées ont énervé ses sens , & l'ennui l'assiege sans cesse. Au sein de l'abondance & du luxe , il n'existe plus de plaisirs pour lui. Son goût éteint n'est point réveillé par la saveur des mets. Envain il met l'univers à contribution pour satisfaire ses besoins factices ; il connaît malgré lui le néant de la richesse , & les fausses jouissances de l'orgueil ne peuvent remplir le vuide de son ame. C'est lui qui est véritablement pauvre , véritablement malheureux.... Est-ce donc un crime de le rappeler à la nature , à l'égalité , au bonheur , de le rendre homme enfin ?

L'Abbé Maury. Je réponds à vos raisons futiles , en ajoutant seulement au tableau que j'ai tracé , une considération capable de vous ramener à une morale plus conforme à l'esprit de votre état.

Quels sont les hommes qui composent cette auguste assemblée (*). Les uns issus des plus illustres héros perdent ces titres

[*] Qu'on se rappelle que c'est l'assemblée des enrégés. Voyez la note du premier numéro.

honorables , ces biens immenses achetés au prix du sang de leurs ancêtres. Les autres , non moins illustres par la naissance , revêtus de la pourpre romaine , successeurs des apôtres & des peres de l'église , se voyent arracher les biens qui les mettaient à même de soutenir avec éclat le ministere sacré dont ils sont les dépositaires.

L'Abbé Fauchet. Le dévouement à la patrie fut la premiere vertu des héros que vous osez citer : Leur exemple est l'héritage le plus précieux qu'ils ayent laissé à leurs neveux. C'est le seul qu'ils ont droit de revendiquer. Que diraient ces hommes illustres & généreux , s'ils entendaient appeller la patrie un être de raison ? s'ils voyaient leurs descendans la sacrifier à de vils intérêts. Et vous , augustes modeles de toutes les vertus , vous qui nous avez transmis une loi d'humilité & de désintéressement , combien vous rougiriez de ces vains & ignorans successeurs qui , entraînés par un esprit de parti , désertent les autels pour s'occuper des intérêts les plus sordides , s'agitent , intriguent , cabalent pour perpétuer la possession des biens qu'ils ont arrachés à la crédulité des peuples ! Nobles altiers , prélats indignes , vous vous consommez en efforts superflus. Le règne de la raison est arrivé , ces préjugés d'ignorance & d'oppression qui pesaient sur l'humanité sont à jamais anéantis. Le flambeau de la philosophie éclaire toutes les nations , & l'hydre du fanatisme est écrasé. Embrassez

donc le seul parti qui soit encore en votre pouvoir , devenez citoyens , soyez français. Je ne veux pas respirer plus longtems l'air infecté de ces lieux. Puisse mon zèle ne pas vous être inutile.

L'abbé Fauchet se retira. *L'abbé Maury continue.*

O mes freres ! voici le premier mouvement de joie que j'aie éprouvé depuis longtems ! l'heureuse indignation que je remarque sur vos visages me montre que vous êtes encore dignes des noms de nobles & de prélats. Telle est pourtant l'audace , l'injustice , & la fureur de vos ennemis. Ils vous demandent compte de vos vertus , comme s'ils étoient les juges suprêmes de vos actions. Ils attaquent vos mœurs , comme si les mœurs du dix-huitieme siècle devoient ressembler en rien à celles des tems de barbarie. Ils révoquent en doute vos lumieres , comme si vous n'étiez pas de l'académie (1). Quel délire , ô mes freres , quel emportement les égare ? ils invoquent les besoins publics pour dépouiller l'église. Ils ignorent donc le but des institutions religieuses ? Saint-Éloi dit à Dagobert : *Mon prince , donnez-moi la terre de Solignac , afin que j'en fasse une échelle par laquelle vous & moi nous montions au ciel* (2). Tel

[1] Membres honoraires.

[2] Saint-Éloi fit une échelle de cent cinquante échelons , c'est-à-dire , qu'il établit cent cinquante moines à Solignac. Mais on a traité toutes ces échelles , comme des échelles de corde.

étoit le but sacré des donations faites aux monastères, & cependant ils les détruisent; ils encourent l'anathème prononcé par le moine Marculfe (1) & par *Injurious* de Tours contre un roi français; *Si vous enlevez ce qui est à Dieu, Dieu vous enlèvera votre royaume.* Esprit de la sainte aristocratie, maintenez dans vos fideles sectateurs les heureuses dispositions que j'y remarque encore, & que le regne de ceux qui se refusent à vos inspirations ne soit que passager. Ainsi soit-il.

[1] Auteur du livre des formules. Il vivoit, ainsi qu'*Injurious*, en 638.

Le 6^{me}. Sermon paroîtra Lundi prochain.

A PARIS, rue Gît-le-Cœur, hôtel S. Louis, n^o. 4.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de LAURENS *junior*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n^o. 37.

PETIT CARÈME^A

DE

L'ABBÉ MAURY,

OU

SERMONS

PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS.

SERMON pour le dimanche de la passion
de l'année 1790.

COURS COMPLET

*De morale aristocratique à l'usage des
jeunes gentilshommes de ce siècle.*

EXEMPLE DES GRANDS.*Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem
multorum in Israël.*Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour
la résurrection de plusieurs en Israël. *Luc. 2. 34.*

ON ne peut se dissimuler, mes frères,
l'influence que les grands et les rois ont
toujours eue sur les événemens de leurs
siècles. Telle est leur destinée : ils sont

établis pour la perte comme pour le salut des peuples ; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtimens publics , que sa miséricorde ou sa colère prépare aux hommes. *Positus est in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur l'alternative inévitable de malheurs ou de prospérités publics ; et c'est cette alternative qui fait le sujet de ce discours.

Inviquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Ire. PARTIE. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls ; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur naissance ; s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insçu du public ; mais le rang qui met les grands en spectacle, les propose pour modèles. On suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation : la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent.

Le peuple français, plus qu'aucun peuple de la terre, offrit dans tous les temps la preuve constante de cette vérité. C'est au

point que , pour connoître le caractère du prince et de ceux dans les mains desquels se trouvoit la puissance à telle ou telle époque , on n'a pas besoin de consulter leurs actions particulières et leur vie privée ; il suffit de parcourir l'histoire des goûts , des plaisirs , des modes , des études , des arts auxquels se livroit alors la nation.

D'après ce principe , démontré infaillible par une longue expérience , je jette un regard sur l'état actuel de la France : j'y cherche l'influence de vos vices ; car , hélas ! je voudrois en vain le taire , vos vertus , les vertus de vos illustres aïeux sont anéanties peut-être pour toujours ! Quel indigne spectacle s'offre à mes yeux , ô mes frères ! quelle licence ! quel esprit de vertige s'est emparé de ce peuple jadis si soumis et si doux ! J'examine d'abord la classe inférieure du peuple : un air de dignité , une énergie de liberté , une assurance que la connoissance des droits qu'on a , peut seule donner : tels sont les sentimens dont l'empreinte brille sur le front de ces anciens esclaves. Si je considère les grands à leur tour , je cherche inutilement , sur leur visage , la suffisance , l'air important et fier

qui les distinguoit autrefois ; c'est la douceur, c'est la modestie de l'égalité reconnue, c'est l'expression de l'humanité qui les remplace aujourd'hui. Mon étonnement et mon effroi augmentent encore, quand je regarde le roi lui-même. Quelle simplicité, quelle candeur, quelle franchise, quelle bonté sur un trône, où furent placés, pendant une longue suite de siècles, la terreur qui doit environner les rois, et le despotisme qui les fait régner dans la plénitude de leur puissance !

Il n'est plus temps, mes frères, de se dissimuler la véritable cause de ces changemens rapides et désastreux : redoublez d'attention, et suivez avec moi la série des événemens ; vous trouverez par-tout la trace des exemples des grands et des princes.

2°. PART. Sans doute, mes frères, semblables aux corps physiques, les corps politiques ont leur naissance, leur jeunesse, leur âge mûr, et leur caducité. Je veux croire que le gouvernement touchoit à cette dernière période, lorsque le ciel enleva le prince sous lequel on vit briller les *la Vrillière*, les *Terrai*, et les *Maupeou*. On se prête d'au-

tant plus volontiers à cette supposition, que le gouvernement a été porté par ces sages ministres à son dernier degré de perfection. Alors il n'y avoit point d'asyle sacré où pût se réfugier l'homme qui osoit penser tout haut, l'artisan riche, dont les biens excitoient l'heureuse cupidité d'un favori ou d'une courtisanne, l'écrivain insolent qui reprochoit aux ministres leurs exactions, l'esclave qui soulevoit ses fers, ou dont la femme ou la fille avoit assez de beauté pour attirer les regards d'un courtisan.

Mais si l'autorité et la puissance sans bornes avoient vieilli en s'exerçant si fortement et si long-temps, on ne peut nier que relâcher tout-à-coup les rênes du pouvoir, qu'alléger les charges du peuple, que gouverner enfin avec une modération mal entendue et une fausse sagesse, c'étoit un crime politique qui ne pouvoit avoir que de funestes suites. Les *Maurepas*, les *Turgot*, les *Malheserbes*, hommes indignes de leur naissance, de leur rang et de toute autorité, essayèrent de remplir les vues de la bienfaisance aveugle du jeune Monarque. Il existoit encore des hommes dévorés d'une noble

ambition, des hommes vraiment grands, en qui le despotisme se complaisoit à conserver les semences de ses desseins ; ils s'opposent avec succès à l'exécution des plans d'administration des ennemis du pouvoir arbitraire, ils intriguent, ils cabalent, ils se pressent autour du jeune prince, ils emploient auprès de lui toutes les séductions, ils le trompent, ils l'égarent quelques instans, et nous croyons alors toucher à la renaissance de notre empire. Vain espoir ! le peuple déjà connoissoit trop le roi, il ne reconnut pas sa bonté, mais que dis-je ? sa foiblesse dans les exactions des nouveaux agens de l'autorité. Ces derniers sont bientôt voués à la haine et au mépris publics ; le monarque est depuis constamment distingué de ses ministres. Ceux-ci lui crient en vain qu'on attente à sa personne, à sa dignité, à sa puissance. La fatale vérité l'éclaire et le guide, il ne prend pas les réclamations de la justice et de l'amour pour les cris impétueux de la révolte. Les princes, qui pouvoient l'empêcher d'ouvrir ses bras paternels à ses enfans, n'y précipitent pas quelque homme adroit et entreprenant, qui détourne son ame de ces sentimens si peu dignes de la royauté. Les prin-

ces, les grands, tous fuient, et le petit nombre qui reste, avili par les principes de la philosophie moderne, encourage le peuple à la liberté. Le prince lui-même, j'en frémis encore, ne rougit pas de s'avouer le premier d'entre les citoyens, et le père de la patrie. Ainsi les maux qui accablent les grands sont nés des exemples des grands.

Ce seroit une illusion grossière, que de regarder la liberté comme un bien pour le peuple. Non, mes frères, le peuple est né pour servir, et les grands et les rois pour exercer un pouvoir absolu : tels sont les desseins de la providence, que vous avez changés, et vous vous êtes perdus avec la nation. *Ecce positus hic est in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël.*

Esprit de domination, esprit saint, dont le zèle me dévore, donne à mes paroles cette onction touchante qui remue les cœurs et les entraîne à la persuasion. Que les défenseurs de la patrie continuent d'être dénoncés, décrétés (1) comme des criminels

(1) Ne seroit-ce point des décrets de prise de corps, lancés contre plusieurs membres du district des Cordeliers, dont l'abbé Maury voudroit parler ?

de lèse-nation , afin que les épées des citoyens se tournent contre eux-mêmes, qu'ils périssent de la main qui devoit les défendre, et qu'à la faveur de ces troubles civils , les grands reprennent une nouvelle vie. Ainsi soit-il.

Le petit Carême, qui se distribuoit ci-devant rue Gît-le-cœur, n°. 4, se distribue maintenant hôtel Chaumont, N°. 9, rue du Foin-Saint-Jacques, demeure de l'Éditeur.

Le n°. VII, en controverse entre l'abbé Maury et l'abbé Fauchet, paroîtra dimanche prochain.

De l'imprimerie de J. GRAND, rue du Foin-S. Jacques, n° 6.

PETIT CAREME^A

DE

L'ABBÉ MAURY,

OU^A

SERMONS

PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS. (1)

(2) SERMON *de controverse pour le jour
des Rameaux de l'année 1790, entre
l'abbé Maury et l'abbé Fauchet.*

Sur la suppression des cours de justice.

Cum satiatus erit, omnis dolor irruet super eum.

Lorsqu'il sera rassasié de nos maux, l'iniquité en retombera sur lui. *Job.*

LES orages qui naissent des fureurs du peuple ne sont que passagers ; sa faiblesse seule est durable. Il se tourmente, il crie en vain ; rien ne peut le soustraire à la

(1) On assure que l'assemblée n'étoit presque composée que de gens de robe. L'abbé Maury, en prédicateur adroit, saisit l'à-propos.

(1) L'abbé Fauchet, toujours patriote ardent, eut encore l'imprudence de se présenter pour essayer de faire oublier sa première défaite.

servitude. Victimes de sa coupable inconstance , illustres magistrats , ne vous étonnez point des malheurs qu'il se plaît à accumuler sur vos têtes : espérez des temps plus heureux. L'esprit saint , par la bouche de *Job* , vous offre ses consolations : *Cùm satiatus erit , arctabitur , aestuabit , omnis dolor irruet super eum.*

L'abbé Fauchet indigné se leva , et dit :

Que viens-je d'entendre, magistrats ! C'est encore sur le peuple qu'on veut rejeter la cause de votre disgrâce ! Réfléchissez sur votre conduite passée , et osez dire si vous avez droit de vous plaindre. C'est à vous , à vous seuls qu'on peut appliquer les paroles de *Job* ; c'est au milieu des calamités où vous plongiez les malheureux , qu'il pouvoit s'écrier : *Cùm satiatus erit , omnis dolor irruet super eum.*

L'abbé Maury.

J'entre en matière, monsieur , sans redouter un combat trop inégal pour qu'il puisse être dangereux.

Le peuple a été et sera , dans tous les temps , victime de sa propre inconstance : telle est la question que je pose sans crainte , et que je discuterai simplement.

Inviquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Ce jour , mes frères , est celui du triomphe de Jésus - Christ dans Jérusalem : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus* , et je n'ai à vous entretenir , hélas ! que de vos infortunes. Que le passé cependant vous rassure pour l'avenir ; que l'espérance ne s'éteigne point dans vos cœurs ! ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que vous avez souffert pour une nation légère et ingrate , dont vous ne pouvez plus désirer la faveur ni craindre l'injustice. Quoi ? ce même peuple qui vous redemandoit à grands cris lorsque vous fûtes exilés , pour avoir osé défendre ses droits prétendus contre une autorité légitime ; ce même peuple qui , à votre retour , se précipitoit sur vos pas , vous couronnoit de fleurs , et qui vous regarda , dans tous les temps , comme les pères et les défenseurs nés de la patrie , applaudit maintenant à votre ruine ! que dis-je ? il la consomme ; elle est son propre ouvrage ! Puisse son ingratitude vous dessiller enfin les yeux , et vous faire connoître combien il étoit indigne de vos soins paternels !

L'abbé Fauchet. Jamais il n'auroit changé, ce peuple que vous accusez d'inconstance : jamais il n'auroit démenti les témoignages de respect et de reconnoissance dont il avoit toujours comblé ses magistrats , si leur zèle pour lui avoit été sincère et constant ; mais lorsqu'ils ont immolé à un vain esprit de corps , la paix et la félicité publique ; quand il les a vus souples et rampans devant les plus odieux ministres , toutes les fois que leurs intérêts personnels n'ont point été compromis ; lorsqu'ils ont aveuglément souscrit les édits les plus révoltans , consenti les emprunts les plus onéreux , reçu des impôts et des surcharges qu'ils ne craignoient pas de partager ; et lorsque ce peuple , accablé sous le fardeau qui pesoit sur lui seul , a appelé à son secours les ordres privilégiés , et s'en est vu indignement abandonné , c'est alors qu'il est revenu de son erreur , qu'il a eu droit de regarder comme ses oppresseurs les plus cruels , ces prétendus pères de la patrie. A-t-il donc eu tort d'être persuadé que ces magistrats n'avoient jamais été mus que par leurs propres passions ? n'a-t-il pas dû être convaincu que les efforts de leur patriotisme affecté ne tendoient qu'à détruire l'autorité du trône ,

que pour élever sur ses débris une aristocratie de magistrature , le plus humiliant et le plus dangereux de tous les despotismes ? Il a donc été juste dans sa proscription , et la raison et l'humanité ont demandé avec lui l'anéantissement d'un corps aussi audacieux. Qu'on cesse donc de calomnier ce peuple ; dans tout ce qu'il fait , il croit , il veut toujours être juste. Malheur à qui le trompe ! malheur à qui l'opprime ! ses maux retomberont sur les têtes de ses tyrans : *Omnis dolor irruet super eum.*

L'abbé Maury. Charger d'imputations fausses un corps respectable , le calomnier , ce n'est point alléguer des raisons convaincantes ; c'est agir comme le peuple qu'on défend , sans savoir pourquoi , ou dans le dessein seulement de marquer dans une révolution qui ne s'achèvera point. La réputation de ses coryphées passera comme elle ; et l'oubli le plus profond succédera aux *bravo* imbécilles , captés si basement , prodigués avec tant de fanatisme et d'aveuglement. Mais qu'attendre d'un prêtre qui n'a point rougi de défendre les Juifs , ce peuple maudit de Dieu ? Doit-on s'étonner s'il se permet d'insulter un corps dont

l'exemple de plusieurs des membres auroit dû ramener ceux même qui sont revêtus de la dignité sacerdotale, à la sainte rigueur de la religion. Ainsi, au temple de Thémis, lors de l'édit du rappel des protestans, on vit ce magistrat éclairé, éloquent et pieux, Desprémenil enfin (1), après un discours sublime, qui devoit sans doute empêcher en France le rétablissement d'un culte pros- crit, on le vit, dis-je, présenter le signe sacré de notre salut, s'agenouiller devant le sauveur du monde, et le prendre à témoin qu'il s'opposoit de tout son pouvoir au rap- pel de ces hérétiques. Voilà les magistrats que vous osez avilir; ce sont leurs privi- lèges qu'on veut sacrifier à l'allègement de la lie du peuple, de cette canaille qui naît pour servir et mourir.

L'abbé Fauchet. Je ne releverai point ces apostrophes indécentes; mais, quoi que vous ayez dit, quoi que vous disiez jamais, le droit de juger les hommes, de décider de

(1) L'abbé Maury profite de tout, même de la pas- quinade très-réelle de M. Desprémenil, ou simple- ment de M. Duval, comme dit toujours et très- bien le comte de Mirabeau. Elle a été imitée depuis par le duc de Saint-Cloud, avant qu'il quittât l'as- semblée nationale pour aller baiser la mule du pape.

leur fortune et de leur vie , ne peut plus être indignement prostitué et vendu à des sots enrichis , à des prévaricateurs avides , à des hommes qui craignoient de voir siéger à leur côté un sage capable d'empêcher l'effet de leur ignorance audacieuse. O toi , dont la mémoire vivra toujours dans les cœurs sensibles ; toi , le modèle des juges ; toi , l'objet de leur persécution et de leur admiration , bienfaisant Dupaty ; et toi , digne émule de ses talens et de ses vertus , qui éteignis le bûcher de la malheureuse Salomon , combien vos ames nobles et sublimes jouiroient de la régénération de la France ! combien vous applaudiriez à l'humanité qui préside à la rédaction de nos loix nouvelles ! Ombres plaintives des Sirvin , des Calas , manes des innocens , nombreuses victimes de la précipitation , de la prévarication des juges , vos neveux n'ont plus à redouter les malheurs que vous avez éprouvés ! Et vous , athlète intrépide , infatigable des grands , des prélats , des privilégiés , telle sera désormais votre destinée , ou vous compterez les hommes pour quelque chose , ou vous fuirez un empire que la philosophie , l'humanité et la liberté fondent aujourd'hui. Je vous laisse à votre déraison et à vos remords.

*L'abbé Fauchet sort après ces paroles ,
et l'abbé Maury continue.*

Surpris également, mes frères, par votre présence (1) et par celle de ce fanatique défenseur de l'égalité, égaré par ses déclamations vaines, j'ai été forcé de consumer en réponses et en répliques un temps précieux. Je remets à un autre instant le développement de la question qui devoit faire le sujet de mon discours, et je me borne à vous assurer que l'espérance du parti pour lequel vous vous déclarez ouvertement enfin, est prête à se réaliser. Puissiez-vous, mes frères, jouir aussitôt que je le prévois, de l'effet de mes promesses ! Ainsi soit-il.

(1) L'assemblée n'étoit composée que de robins.

Le Petit Carême, qui se distribuoit ci-devant rue Gît-le-cœur, n°. 4, se distribue maintenant hôtel Chaumont, N°. 9, rue du Foin-Saint-Jacques, demeure de l'Éditeur.

Le N°. suivant paroîtra mardi prochain.

De l'imprimerie de J. GRAND, rue du Foin-S. Jacques, n° 6.

PETIT CAREME^A
DE
L'ABBÉ MAURY,
OU
SERMONS
PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS.

SERMON pour le mardi de la semaine
sainte de l'année 1790.

COURS COMPLET

*De morale aristocratique à l'usage des
jeunes gentilshommes de ce siècle.*

MOTIFS PRÉSENS DE CONSOLATION
ET D'ESPÉRANCE DES GRANDS.

In die tribulationis clamavi ad te, quia exaudivisti me.

Dans mes tribulations, Seigneur, je me suis adressé
à vous, et vous avez entendu ma voix. *Ps. 38. v. 6.*

L'AMBITION, la jalousie, la témérité, le
hasard, la crainte souvent, et le désespoir,
ont donné les plus grands spectacles et les
événemens les plus brillans à la terre. David
ne devoit peut-être, mes frères, ses vic-

toires et la fidélité de Joab , qu'à sa jalousie contre Cabner. Ce sont souvent les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire ; et presque toujours les voies qui nous y ont conduits , nous en dégradent elles-mêmes. Malgré l'exemple de David que je viens de citer , c'est particulièrement aux évènements causés par les mouvemens populaires , que cette observation s'applique. Leur peu de durée tient à la bassesse des moyens que la foule emploie pour réussir ; l'abus qu'elle fait de ses succès en nécessite le terme. *Cinis est enim cor ejus ; et terra supervacua , spes illius.* Sap. 15. 10.

L'objet des vœux du peuple dans cette révolution bizarre , la marche qu'il a suivie pour parvenir à ses fins , tels sont les deux points importans que j'examinerai d'abord. Ma troisième réflexion vous offrira les effets du délire où ce peuple est plongé.

Inviquons l'esprit de la sainte aristocratie.

Première réflexion.

Il n'y a de bonheur pour les peuples , que dans l'ordre et dans la soumission ; pour peu , mes frères , qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance , le gouvernement n'a

plus de règle ; chacun veut être à lui-même sa loi : la confusion , les troubles , les discussions , les attentats , l'impunité , naissent bientôt de l'indépendance ; les souverains , les ministres , et les peuples eux-mêmes , dès que l'autorité est anéantie , souffrent et perdent également (1).

L'anarchie , cependant , semble avoir été , dans cette révolution , l'objet des vœux de toute la France. En vain la couvre-t-on du nom de liberté. La liberté que les peuples peuvent exiger de leurs princes , c'est la liberté de la loi ; c'est-à-dire que la loi dictée par le prince trace irrévocablement les devoirs des sujets , et que toutes les fois que ceux qui gouvernent laissent attenter à l'autorité des loix qu'ils ont prescrites , ils renoncent à leur propre puissance.

Dans ce siècle de lumière et de philosophie , des ambitieux se sont élevés , et le nombre en est immense ; ils ont crié au peuple crédule : Ne vous laissez plus éblouir par une fausse grandeur : ne vous laissez plus opprimer par une puissance illimitée : les princes qui se prétendent maîtres de la

(1) L'abbé Maury a raison pour le coup ; mais n'est-ce point pour se ménager le droit d'avoir tort ?

vie et de la fortune de leurs sujets , les
 princes qui ne connoissent que Dieu seul
 au dessus d'eux , sont dans une erreur pro-
 fonde ; les loix doivent avoir plus d'autorité
 qu'eux-mêmes : ils doivent se rappeler sans
 cesse qu'ils ne commandent pas à des es-
 claves , mais qu'ils ont été choisis par la
 Providence pour gouverner une nation libre
 et belliqueuse , aussi jalouse de sa liberté
 que de sa fidélité , et dont la soumission
 est d'autant plus sûre , qu'elle est fondée sur
 l'amour qu'elle a pour ses rois. La nou-
 veauté de cette morale , sa hardiesse , de-
 voient séduire une nation toujours portée
 au changement. On a bientôt fait jouer des
 ressorts plus dangereux encore , et l'audace
 du peuple s'est accrue : on lui a fait croire
 que les loix de ses pères n'étoient plus
 dignes de lui , et il a voulu d'autres loix ; on
 lui a persuadé que les ressources pécu-
 niâires du gouvernement étoient épuisées ,
 et il a prétendu rétablir les finances : il a
 chassé les plus sages ministres ; il s'est ar-
 mé ; il a mis le prince et la cour dans une
 espèce d'esclavage ; il s'est emparé du pou-
 voir , et l'horrible anarchie dévaste le plus
 bel empire de l'univers.

Deuxième réflexion.

La marche , mes frères , que le peuple a suivie pour parvenir à ses fins , est également dangereuse et mal-adroite. En cédant aux instigations des ennemis de son repos et de son bonheur véritable , il a tout détruit à la fois , et jusqu'ici il n'a rien substitué de stable et de solide aux suppressions qu'il a faites. C'étoit donc trop peu d'avoir frappé du même coup le clergé et la noblesse , de les avoir dépouillés de leurs prérogatives apparentes , de leurs privilèges avoués pendant une longue suite de siècles , de les avoir confondus dans la foule des citoyens par une égalité idéale ; il a fallu leur enlever jusques à ces pensions , prix de leurs services ignorés du vulgaire , monumens cachés de la bonté directe des princes.

Les grands , les nobles , les ministres des autels ainsi maltraités , voient avec une bien juste horreur l'affreuse révolution dont ils sont les victimes ; mais ils ne sont pas les seuls qui gémissent de cette subversion totale de l'ancien régime. Les gens de finance et de robe , les fermiers généraux (1)

(1) Les fermiers généraux n'en font pas moins

et les magistrats ne sont-ils pas indignement renversés ? Le désordre est par-tout le même, et les plaintes sont communes ; la France entière n'est plus couverte que des débris de son gouvernement , et un peuple frénétique se flatte de se régénérer bientôt. Il ignore donc ce qu'il en a coûté de soins , de génie , et de siècles , pour le porter au degré de perfection où il étoit lorsqu'il osa en détruire l'harmonie. Ah ! s'il veut réussir , mes frères , dans cette chimérique entreprise , conçue dans le délire de l'anarchie , autorisée jusqu'ici par le silence affecté , par la foiblesse feinte de tant d'hommes puissans et riches , qui se sont vu tout arracher en un instant ; s'il croit enfin , ce peuple si aveugle dans ses desseins , et si cruel (1) dans leur exécution , pouvoir réussir à tout faire , il se trompe ! Le ciel a entendu nos cris : *In die tribulationis clamavi ad te , quia exaudisti me.*

continuer ce mur détestable , qui enlève aux promeneurs des boulevards la vue des belles campagnes des environs de Paris.

(1) Lorsque le décret sur la vente des biens du clergé fut rendu , l'abbé Maury se présenta à la tribune ; on étouffa sa voix : s'enveloppant alors de son mouchoir , il sortit de l'assemblée pour cacher ses larmes.

Troisième réflexion.

Un nouvel ordre de choses se prépare, mes frères; ce n'est point celui que médite témérairement la tourbe *des patriotes*, espèce d'Albigéois que nous traiterons de même; c'est le rétablissement de cet ordre d'administration, sous lequel les rois et les grands pouvoient et osoient tout, parce que tels sont leurs droits; de cet ordre heureux qui faisoit fleurir la religion et respecter⁽¹⁾ ses ministres. Des hommes vils et ignorans n'insulteront plus publiquement aux dépositaires de la foi⁽²⁾, aux défenseurs d'une doctrine défendue du ciel. Dans ce royaume, où le titre de chrétien honore nos rois, ils apprendront encore à enrichir et à respecter leurs pasteurs. C'en est fait, la ligue sainte⁽³⁾ est formée : comme on vit à

(1) L'abbé Maury parle vraiment comme Ildebrand, dit Grégoire VII.

(2) Mais, l'abbé, il n'y a point de schisme en France, on veut seulement que vous fassiez schisme avec vos biens, qui sont les nôtres, car vous nous les avez volés.

(3) Les rois de Naples, d'Espagne et de Sardaigne, fournissent chacun quinze millions à la ligue. Le prince de Condé et le comte d'Artois sont les chefs, M. de Maillebois est l'instigateur et le général; mais tout cela, je pense, n'est que dans l'imagination exaltée de l'abbé Maury.

la naissance du Sauveur du monde , trois rois venir à la crèche rendre hommage au Fils de Dieu ; trois rois étrangers se sont réunis aujourd'hui pour rétablir l'empire de la foi. Deux grands princes sont prêts à paroître , pour faire rentrer les rebelles dans leur devoir ; un général illustre les aide de sa valeur et de ses conseils , et la France bientôt sera reconquise par ses anciens maîtres. Graces vous soient rendues , esprit de pouvoir et de domination : *In die tribulationis clamavi ad te, et exaudisti me* ; nous touchons au moment qui verra combler vos promesses et nos espérances.

Puisse votre empire nouveau durer éternellement , comme il éternisera la honte de vos ennemis ! C'est ce que je vous souhaite.

Le Petit Carême , qui se distribuoit ci-devant rue Gît-le-cœur , n°. 4 , se distribue maintenant hôtel Chaumont , N°. 9 , rue du Foin-Saint-Jacques , demeure de l'Éditeur.

Le N°. IX paroîtra vendredi prochain.

De l'imprimerie de J. GRAND , rue du Foin-S. Jacques , n° 6.

L'ABBÉ MAURY

FRAPPANT SA POITRINE,

OU

LA PASSION

DE NOTRE BON ET HUMAIN

C L E R G É.

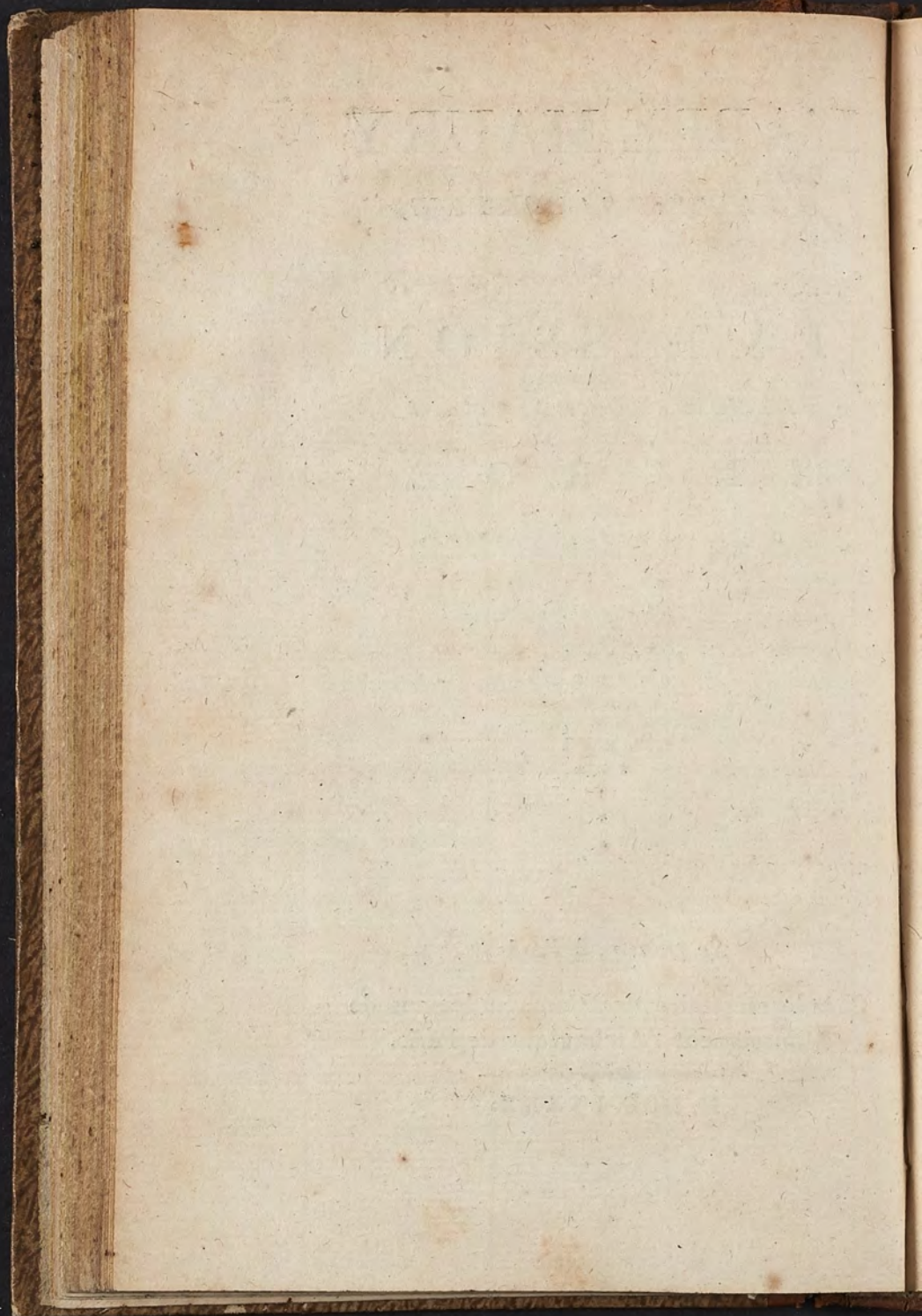
OFFICE DU VENDREDI-SAINT.

* * * * *
* * * * *
* * * * *
* * * * *
* * * *
* * * *
* * *
* *
*

Se trouve , à Paris ,

Chez le secrétaire des Commandemens de
Monseigneur l'Archevêque de Paris,

M. DCC. LXXXX.



L'ABBÉ MAURY

FRAPPANT SA POITRINE.

O U

LA PASSION

DE NOTRE BON ET HUMAIN

C L E R G É.

Office du Vendredi - Saint.

LE jour de l'immolation approchoit , et les scribes et les pharisiens concertoient sur les moyens de surprendre le clergé et de s'en rendre maître ; mais ils craignoient d'être abandonnés par les curés. *Timebant verò plebem.*

Satan entra dans le cœur d'un des prélats , surnommé Iscariote , et il convint avec

les dominateurs de l'assemblée qu'il le leur livreroit , et ils en furent ravis , et ils promirent de lui donner de l'argent. *Et pacti sunt pecuniam illi dare.*

Et il y consentit , et depuis ce moment il cherchoit l'occasion de le livrer. *Et quærebatur opportunitatem tradere* , et il vendit le clergé , non pour des deniers , mais pour de gros écus.

Une grande fête approchoit , et tous les prélats se préparoient à la célébrer. *Venit autem dies azymorum.*

Le clergé sachant le coup qu'on vouloit lui porter , dit : un des miens me trahira. *Unus tradet me.*

Un abbé répondit à ces paroles : pour moi quand il me faudroit mourir , je ne vous renierai pas ; et le clergé répliqua , vous ne me reconnoîtrez plus quand il s'agira de vous montrer : avant que le coq chante , vous m'aurez méconnu. *Et priusquam gallus cantet , me negabis.*

Et le clergé se retira dans un lieu secret où il pria , disant à Dieu , s'il est possible que ce calice d'amertume s'éloigne de moi. *Transeat à me calix iste , si fieri potest.*

Alors le prélat qui s'étoit proposé pour le trahir s'approcha , et les scribes , les pharisiens se saisirent du clergé , lorsqu'il leur dit : je n'ai cessé de prêcher ma doctrine en public. Depuis des siècles je jouis des propriétés que vous me contestez , possessions qui ne m'ont point été données en fraude , mais par le droit qu'en avoient les donateurs , par l'autorisation des rois , par le consentement tacite de la nation , puisqu'elle n'a jamais réclamé , enfin par la loi.

Mais c'est l'heure de votre puissance , et de celle des ténèbres. *Sed hora vestra est , et potestas tenebrarum.*

Ils semparèrent de lui , et le citèrent devant *Caïphe* qui gouvernoit l'assemblée , et qui la menoit à son gré.

Et c'est alors qu'on tâcha de surprendre le clergé dans ses paroles , et qu'à tout ce qu'il dit , on répondit : ce sont des blasphèmes. *Quid adhuc egemus testibus blasphemavit.*

Et *Pilate* qui présidoit alors , et qui auroit voulu le délivrer , lui dit : quelle raison apportez-vous aux accusations qu'on intente contre vous ? est-il vrai que vous vous dites maître et souverain de vos possessions ? et le clergé ne répondit rien. *Et nihil respondit.*

Se tournant ensuite vers les scribes et les pharisiens qui brûloient d'accélérer sa condamnation , il leur dit : je ne trouve aucun sujet de le condamner , et ils redoublèrent leurs cris , en l'accusant d'avoir séduit les peuples par la superstition.

Alors il leur abandonna en se lavant les mains de cette action , et leur disant : prenez-le et le jugez selon votre loi ; car je le répète , je ne trouve aucune raison de le

crucifier. *Accipite eum vos , et judicate.*

Mille voix s'écrièrent qu'il meure , qu'il meure. *Tolle , tolle* , car il s'est rendu semblable à Dieu : *Filium Dei se fecit.*

Plutôt absoudre les déistes que les chrétiens. *Non hunc sed Barabbam.*

Et le comte de *Mirabeau* prophétisa , en disant : il est à propos qu'un soit sacrifié pour tous , et qu'il meure pour le peuple. *Expediit unum mori pro populo.*

Alors on prononça sa sentence , et après qu'on l'eut dépouillé et attaché entre deux larrons , les financiers , les procureurs , et *crucifixerunt cum eo duos latrones* , il baissa la tête , et il expira , *et expiravit.*

On tira sa robe au sort , et chacun en prit une partie ; *Et fecerunt quatuor partes , dicentes ad invicem , scindamus eam , sed sortiamur de cujus illa sit.*

Il y avoit plusieurs femmes qui se tenoient au loin , et qui gémissaient. *Erant autem et mulieres de longè aspicientes.*

Et quelques zélés , à la tête desquels étoit
l'abbé Maury , frappoient leur poitrine.
Percutientes pectora sua , revertebantur ,
 tandis que le bon évêque du Mans disoit :
 on a vraiment sacrifié le juste et l'innocent.
Verè hic justus erat.

Et les scribes et les pharisiens dirent au
 président : nous nous souvenons que ce sé-
 ducteur a toujours dit qu'il ressusciteroit.
Recordati sumus quia seductor ille dixit
resurgam. Ordonnez donc , en conséquence,
 que l'on garde le sépulchre , de peur qu'une
 nouvelle erreur ne fût pire que la première.
Jube ergò custodiri sepulchrum , novissimus
error pejor esset priore.

Et l'on alla y poser des gardes.

De l'Imprimerie de la Semaine-Sainte.

PETIT CARÊME.

DE

L'ABBÉ MAURY,

OU

SERMONS

PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS.

SERMON DE LA PASSION pour le jour
du vendredi saint de l'année 1790.

COURS COMPLET

*De morale aristocratique à l'usage des
jeunes gentilshommes de ce siècle.*

LA PASSION DE L'ARISTOCRATIE.

*Asitterunt reges terræ, et principes convenerunt
in unum, adversus Dominum et adversus Christum
ejus.*

Les rois de la terre se sont présentés, et les princes
se sont assemblés contre le Seigneur et contre son
Christ. *Ps. 2. 2.*

TOUTES les puissances de la terre sem-
blent se réunir aujourd'hui pour condam-

ner Jésus-Christ à la mort , et la mort de Jésus-Christ n'est que l'image de la condamnation des puissans et des grands.

Ce pontif éternel a pu expier les iniquités de son peuple , mais il n'a pas soustrait les pontifs temporels au dépouillement de leurs biens (1). Ce roi des rois a pu prouver sa toute-puissance en souffrant une mort ignominieuse , mais il n'a pas garanti les rois de la chute de leur empire ; de manière que la plus grande instruction qu'on puisse tirer du spectacle de la croix , c'est d'apprendre , comme le Sauveur du monde , à souffrir les humiliations , les injures , et la mort même , plutôt que de renoncer à la puissance que la Providence nous a destinée de toute éternité.

La constance de Jésus-Christ est le modèle de la constance que nous devons montrer dans l'adversité.

Les motifs de la fermeté du Fils de Dieu nous indiquent les grands motifs qui doi-

(1) L'abbé Maury en revient toujours là. Cette morale aristocratique , appliquée à la religion , figure assez bien dans la bouche d'un prêtre.

vent soutenir notre courage. Développons ces vérités importantes, et invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

I^{re}. PART. Si les prodiges de Jésus-Christ avoient moins éclaté dans la Judée, mes frères, les princes des prêtres, moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence; et leur zèle jaloux ne l'auroit pas jugé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges et des acclamations publiques : *Quid facimus quia hic homo multa signa facit.* Joan. 21. 47.

L'envie qui a attaché Jésus-Christ sur la croix, vous a précipités du faite des grandeurs. Un peuple jaloux et furieux s'est acharné à votre ruine; mais il vous seroit encore soumis, si l'éclat dont vous brillez n'eût pas blessé ses yeux, envenimé son cœur; et si, profitant de votre foiblesse, il n'eût pas deviné que vos mains languissantes laisseroient aisément échapper le sceptre de l'autorité et de la puissance. Vous n'êtes plus grands que par vos cœurs; l'esprit de domination y règne encore; vous sentez toute l'étendue de vos pertes, et la nécessité de les réparer.

Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté du Fils de Dieu , ne pouvant ignorer qu'il est fils de David et de la race des rois de Juda , ayant ouï de sa propre bouche , qu'il falloit rendre à Dieu ce qui est à Dieu , et à César ce qui est à César , le font pourtant passer pour un séditieux et un ennemi de César. On vous traite de même , mes frères ; vos droits parmi les hommes sont comptés pour rien. En vain engagez-vous le peuple à les reconnoître , en vain les liez-vous aux destinées de la nation ; une jalousie coupable aux yeux des François irrités , a dénaturé tous les objets ; votre voix n'est plus entendue ; le sang de plusieurs victimes a à peine assouvi leur implacable vengeance. Puisqu'il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher , puisqu'un Dieu même ne s'est point dérobé aux horreurs d'un supplice infame , que sa constance vous serve de modèle , et scellez , s'il le faut , à son exemple , votre morale et vos principes de vos malheurs et de votre sang. La vie de Jésus-Christ , tout admirable qu'elle est , n'auroit été rien pour le monde , si sa mort honteuse n'eût arraché ce monde même

des peines éternelles auxquelles le péché du premier homme et ses suites malheureuses l'avoient fait condamner. Votre grandeur première ne seroit rien, si, par des efforts soutenus, par une constance inébranlable, vous ne parveniez pas à la recouvrer.

II^e. PART. Il y a de grands dangers, mes frères, attachés à la défense de vos droits, je l'avoue; mais aussi il vous reste de grandes ressources. Vous êtes tombés dans un état bien humiliant, ce me semble; mais aussi votre régénération sera plus glorieuse: vos ennemis sont sans cesse en garde contre vous; mais aussi votre courage peut les lasser: en un mot, le peuple est bien coupable, bien audacieux; mais aussi le pouvoir, la domination, les dons de la fortune sont des motifs trop puissans, des droits trop nécessaires à votre existence, pour que vous puissiez jamais les acheter trop cher.

Persécutés par la jalousie du peuple, comme Jésus-Christ le fut par celle des princes des prêtres, dépouillés et livrés aux fureurs d'une nation avide par le vil

intérêt qui engagea Pilate à livrer le Fils de Dieu aux horreurs de la mort , l'indifférence d'un autre Hérode vous expose , comme le Sauveur du monde , aux risées et aux mépris d'une populace effrénée. Résignez-vous donc , comme lui , à boire le calice d'amertume. Mes frères , Jésus-Christ fit ces sacrifices au zèle ardent qui le dévorait pour le salut des hommes : ne pourriez-vous rien pour vous sauver vous-mêmes ? Ne devez-vous pas transmettre à vos enfans cette morale de grandeur qui fit les délices de vos aïeux , et qui fit votre propre félicité ?

Hérode fait à Jésus-Christ des questions vaines et frivoles : *Interrogabat eum multis sermonibus. Luc. 23. 8.* La bassesse et l'ir-réligion (1) ont plus de part aux reproches qu'on ose vous faire , que l'amour de la vérité et de la patrie. Ne faites pas vous-mêmes de votre morale et de votre doctrine un sujet oiseux d'entretien et de

(1) Sans doute : c'est une affreuse impiété que d'empêcher l'abbé Maury de manger à lui seul le revenu de soixante pères de famille.

contestation , au lieu d'en faire l'objet de votre espérance et de votre culte. Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode ; ne communiquez vos principes qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. Que ne puis-je faire passer dans vos cœurs les sentimens de constance , de fermeté et de dévouement qui animeront le mien jusqu'à la mort ! Vous devez l'exemple de cette constance à vos descendans. C'est eux qui vous demanderont compte de vos pertes : c'est eux que vous laissez dépouiller en vous , et qui sentiront un jour plus fortement tous les opprobres d'une égalité humiliante. Vos aïeux et vos fils vous parlent donc par ma voix , l'honneur se joint à eux , et , si c'en est assez , écoutez la vengeance ; qu'elle vous inspire un courage nécessaire et utile.

O mes frères ! c'est aujourd'hui , c'est dans ce moment même , que le Sauveur commence à régner sur toutes les nations ; ses derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de son règne , et c'est par la croix qu'il va conquérir l'univers ! Quela sagesse de vos desseins , médités dans le silence de l'hu-

miliation et de la vengeance , vous prépare un avenir capable de vous faire oublier vos maux présens ! Laissez peser sur ce peuple imbécille l'autorité démocratique ; resserrez étroitement ce métal précieux dont la circulation est le sang des empires ; faites , par votre adresse et tous les moyens qui sont en votre pouvoir , désirer votre grandeur nouvelle , afin que votre triomphe soit prompt et durable. Ainsi soit-il.

Le Petit Carême , qui se distribuoit ci-devant rue Git-le-cœur , n°. 4 , se distribue maintenant hôtel Chaumont , N°. 9 , rue du Foin-Saint-Jacques , demeure de l'Éditeur.

Le N°. X paraîtra dimanche prochain.

De l'imprimerie de J. GRAND , rue du Foin-S. Jacques , n° 6.

PETIT CARÈME^A
DE
L'ABBÉ MAURY,
OU
SERMONS
PRÊCHÉS DANS L'ASSEMBLÉE
DES ENRAGÉS.

SERMON *de la Résurrection de l'aristocratie,*
pour le jour de PAQUES de l'année 1790.

COURS COMPLET

De morale aristocratique à l'usage des
jeunes gentilshommes de ce siècle.

TRIOMPHE DE L'ARISTOCRATIE.

Palàm triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ triomphe de ses ennemis après les avoir
vaincus dans sa propre personne. *Col. 2. 15.*

L'INNOCENCE du Fils de Dieu avoit paru
succomber aux puissances qui l'avoient
opprimé ; mais sa résurrection attache au-
jourd'hui à son char de triomphe ces prin-

ces et ces puissances mêmes. Sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire : la Judée seule l'avoit rejeté ; et l'univers entier l'adore.

L'aristocratie , mes frères , c'est-à-dire , cet heureux esprit de domination , la seule passion qui n'avilisse pas les ames qu'elle possède et qu'elle embrâse ; l'aristocratie , dont le propre est de ne remettre le pouvoir qu'entre les mains d'un petit nombre d'hommes distingués par la naissance , par les vertus et l'éclat dont leurs ancêtres ont brillé ; l'aristocratie , ce mot énergique (1) pour tout homme pénétré de la dignité de son être , ce mot vide de sens pour la foule insensée qui en a fait le mot de ralliement de ses fureurs , semblable (2) au dogme du christianisme , éprouve les mêmes persécutions. Ses défenseurs ont été en butte aux opprobres , à la mort ,

(1) Sans doute , il l'est , puisqu'il fait horreur à tout homme qui veut être libre. Ce n'est pas là cependant ce qu'entend l'apologiste de l'aristocratie.

(2) En quoi donc ? N'y a-t-il pas là une teinte d'impieété ?

comme le fut le Sauveur du monde ; mais ils triomphent aussi avec lui , et le jour de gloire du Fils de Dieu est également pour eux un jour de consolation et de bonheur.

Les grands ont vaincu , dans leurs propres personnes , les ennemis de l'aristocratie.

L'aristocratie existe ; et prouver son existence , c'est faire connoître son triomphe.

Exposons ces vérités si honorables à la morale que nous nous faisons gloire de suivre et de professer , et consacrons à sa défense et à sa victoire ce dernier jour d'instruction.

Invoquons l'esprit de la sainte aristocratie.

I^{re}. PART. Vous jouissiez , mes frères , de cette gloire où le monde aspire , le monde vous la disputée : persécutés sans relâche , dépouillés sans ménagement ; ni la naissance , ni la possession antique , ni les droits , non moins sacrés , des ministres des autels aux privilèges , aux exemptions , aux biens , qui distinguent l'homme de la foule des hommes ; aucune barrière n'a été respectée , et n'a pu arrêter la fougue impé-

neuse d'un peuple aveugle et irrité. Son avidité a tout englouti, et le dernier période de votre grandeur a été le premier degré de votre décadence.

Le nombre et la force peuvent tout; vos ennemis vous ont abattus d'abord, parce qu'ils s'étoient réunis; mais l'intérêt les a déjà divisés: bientôt vous les verrez, sinon à vos pieds, comme ils n'auroient dû jamais cesser d'être, du moins briguer vos suffrages, implorer vos bontés, et peut-être leur pardon (1).

Ces gens de néant qui commandent aujourd'hui, ces coryphées de l'enthousiasme momentané d'une nation aux prises avec les besoins de nécessité, avec les dangers d'un désastre public et général, ont déjà perdu leur considération première. Le peuple pardonne difficilement l'élévation et la grandeur à ceux qui sont nés dans la foule des citoyens; il n'obéit volontiers qu'aux hommes que des préjugés heureux

(1) M. l'abbé, vous avez tort: d'honneur, nous n'avons besoin ni de vous, ni de votre clique d'enragés. Le peuple françois ne changera pas ses des-seins de liberté pour vous donner raison.

et nécessaires ont marqués, dès le berceau, du sceau de l'autorité et de la puissance. C'est vous, mes frères, que le Maître de l'univers avoit ainsi distingués. Ce peuple jaloux, qui voulut, dans sa fureur, effacer les traces de ce caractère imposant que la main de Dieu même imprima sur vos fronts, les recherche maintenant. Il jette un coup d'œil derrière lui, et se repent peut-être dans son cœur d'avoir tant osé; il est attendri des malheurs qu'il a causés, et sa pitié ne sera point stérile (1).

Vous avez donc vaincu, mes frères, par vos souffrances, ceux qui les ont préparées : c'est en vain que ce peuple imagine avoir détruit votre empire et celui de l'aristocratie : qu'il ne s'y trompe pas, ou qu'il ne feigne pas de se faire plus long-temps illusion; ses municipalités, ses mairies, ses corporations de tout genre, enfin ses institutions nouvelles, sont autant de trônes élevés à ces hommes puissans, qui rom-

(1) Cela n'est ni vrai ni probable; mais certaines gens le disent, et l'abbé Maury est de ces gens-là. Par exemple, l'auteur des Actes des Apôtres le dit aussi, ou à peu près.

pent, par l'autorité, la morgue et l'orgueil, l'équilibre d'égalité que les François ont prétendu établir parmi eux. C'est le sujet de ma seconde partie.

II^e. PART. On a voulu, mes frères, éteindre en France l'aristocratie; mais elle existe dans ceux même qui vouloient la détruire. Son existence est un triomphe; un triomphe malheureux sans doute, puisqu'elle a abandonné, si j'ose m'exprimer ainsi, ses antiques et illustres sujets, pour se fonder un nouvel empire parmi des êtres indignes de tout pouvoir. L'aristocratie, mes frères, fut, jusqu'à la révolution présente, l'ame de la félicité publique; elle marquoit la distance qui doit séparer le vil peuple des grands et du trône; elle maintenoit l'harmonie du gouvernement; le ministre des autels lui devoit, plus qu'à la religion même, ce respect qu'il lui soumettoit les hommes, et qui les faisoit, en quelque manière, participer au culte dont il étoit le pontife. Le triomphe de l'aristocratie est malheureux sans doute, puisque son esprit a semé par-tout la discorde et la guerre. C'est un astre malfaisant qui n'annonce plus

que des calamités à la nation ; plus son esprit croîtra en elle ; plus les misères publiques croîtront avec lui. Les entreprises les plus téméraires , les plus sanglantes peut-être , n'offriront qu'une foible digue à l'impétuosité d'un peuple qu'il égarrera de plus en plus : ce peuple croira effacer , par l'éclat de ses succès , sa témérité et son injustice ; la destruction de l'aristocratie sera le seul titre qui justifiera les abus qu'il fera de ses forces ; il ne cessera d'abattre les tyrans , et les tyrans renaîtront sans cesse ; ses protecteurs deviendront ses ennemis , dès qu'ils voudront user de l'autorité qui leur aura été confiée ; la manie de commander armera tous les citoyens les uns contre les autres ; nul ne voudra plus obéir : les François s'épuiseront , renverseront leurs propres états , pour détruire cet esprit de domination qui les animera ; ils mêleront à leurs querelles civiles les peuples et les nations étrangères ; ils troubleront la paix de l'univers ; ils se rendront célèbres par une liberté prétendue , cent fois pire que l'esclavage qu'ils dédaignent , et qui cependant leur convient exclusivement à tout autre état.

Que dirai-je encore , mes frères ? Vous

êtes assez vengés , et votre triomphe est assez grand.

Esprit de pouvoir , nous ne formons plus qu'un seul vœu ; puisque vous avez soufflé sur un peuple volage , ne le dévorez pas tout entier : regardez - nous , voyez , non les dissolutions publiques et secrètes dont vous êtes le prétexte et la cause , mais les malheurs de vos anciens ministres , cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée et qui a été arrosée de leur sang ! *Respice de cœlo , et vide , et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* Que le malheur de vos esclaves infidèles les ramène à notre domination , qu'ils nous laissent reprendre nos privilèges et nos biens. Exaucez des vœux si tendres et si justes , ô divin esprit ! et que les humiliations que nous souffrons aujourd'hui , nous assurent une grandeur éternelle ! Ainsi soit-il.

La Vie privée de M. l'abbé Maury est sous presse. Elle est destinée à précéder les collections de son Petit Carême. Les collections se distribuent hôtel Chaumont, n°. 9, rue du Foin-Saint-Jacques.

Fin du N°. X et dernier.

De l'imprimerie de J. GRAND , rue du Foin-S. Jacques , n° 6.

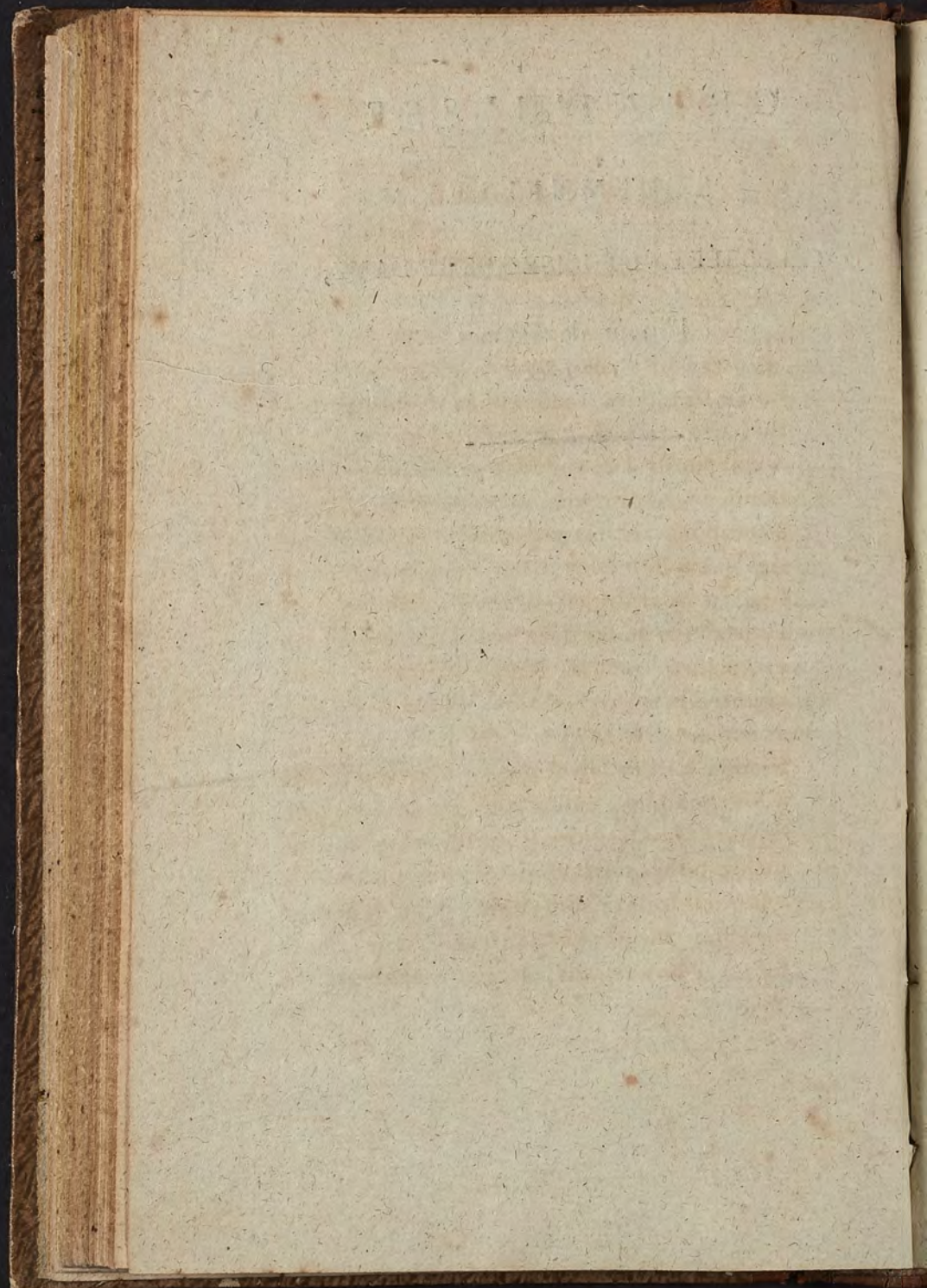
G R A N D' M E S S E

SOLEMNELLE

CÉLÉBRÉE EN L'ÉGLISE NOTRE-DAME,

le jour de Pâques

1 7 9 0.



ASSEMBLÉE NATIONALE

PARTIELLE.

Toujours zélés pour la gloire de la nation , toujours reconnoissans des peines inconcevables que prennent les augustes membres de l'assemblée pour assurer notre bonheur , nous rendrons aujourd'hui compte à nos bons amis les patriotes de la cérémonie qui a eu lieu hier , jour de pâques , dans l'église cathédrale de la ville de Paris. Il s'agit d'une messe décrétée par nosseigneurs et célébrée par M. l'abbé Mauri , grand-chantre du manège national. Comme l'église commande en ces jours de quitter le vieux levain , & de se faire un cœur nouveau , nous allons remplir , autant qu'il est en nous , ce devoir , en traduisant cette messe solennelle , afin que les aristocrates pussent y comprendre quelque chose , et qu'ils gémissent bien sincèrement sur leurs erreurs , leurs fautes , leurs crimes , et s'en repentent , s'il y a lieu.

Pour nous conformer au peu d'intelligence que le ciel leur a départi , il est nécessaire de placer le décret du 1 avril , jour de la sainte-cène , à la tête de cette messe , afin qu'ils sentent mieux ce que la nation doit aux efforts de sès régénérateurs.

L'assemblée des jacobites ayant été convoquée pour le jeudi soir en la salle , et en la maniere accoutumée , on commença , selon l'usage , par proposer d'élire un président : mais comme ce titre est aussi antique que peu révééré maintenant , témoin le manquement journalier de respect qui scandalise si souvent le public en la salle du manège , on jugea à propos d'en créer un qui répondît mieux à cette fonction auguste. Les institutions grecques et romaines furent passées en revue. Il est certain que les loix et coutumes de ces républiques doivent faire la base du code national. Il y a tant de ressemblance entre le peuple françois devenu souverain , (mais souverain à peu près aussi absolu que les rois des *Polaques* , à qui l'on dit : votre majesté *saura qu'on a ordonné telle ou telle chose ; on va l'exécuter* ; à quoi sa majesté ne manque jamais de répondre : *fideles patriotes , soit fait ainsi qu'il est re-*

quis) que mademoiselle la constitution aura pour oreillers la loi des douze tables et celles de Lycurgue. *O Gallia tu felix!*

M. de Cazalès , toujours prêt à coaliser avec notre favori *Mirabile monstrum* , autrement dit: le gros Mirabeau , monta sur la table , à défaut de tribune , et fit entendre ces mots qui se graverent en traits de feu dans le côté de la poitrine où les aristocrates croyent avoir un cœur.

MESSIEURS ,

« Bien informé de la rectitude de vos intentions , et desirant y coopérer , autant que le permettent mes foibles lumieres , j'ai passé deux nuits entieres pour savoir au juste comment les nations révérees de l'antiquité se conduisoient dans les occasions solennelles qui les rassembloient pour le bonheur de la patrie. Après avoir feuilleté tous les auteurs connus , j'ai trouvé qu'à certain jour on pratiquoit une cérémonie très-imposante , digne de remarque dans ses causes , dans ses effets , et même. . . . Je m'arrête , afin de ne pas abuser trop long-temps aujourd'hui de la parole que les honorables

membres veulent bien me laisser. Vous cherchez , messieurs , un titre pour le *primus inter pares*. Eh bien , messieurs , ce titre est celui de *dictateur*. Vous saurez qu'à Rome , ainsi qu'en *Forez* , sur les bords du *Lignon* , (l'illustre Durfé nous a conservé ce point d'histoire) dans des temps de crise , on avoit recours à Diane. Un dictateur , élu pour le temps de la cérémonie , [traversoit la ville pour se rendre au temple de cette déesse ; et là , en présence de la foule du peuple contenu par une garde nombreuse , choisie dans son sein , entouré de licteurs portant haches d'armes et faisceaux ; (vous vous rappelez , messieurs , que les faisceaux , marques augustes du pouvoir exécutif , n'étoient autre chose qu'une botille de foin fortement liée à des bâtons) le dictateur , réunissant pour ce jour les fonctions pontificales à celles de la dictature , suivi du college des prêtres , dont les uns portoient trois clous sacrés bien et duement arrosés d'eau lustrale , les autres de l'encens , du feu , étant parvenu aux portes du temple , chantoit un hymne en l'honneur de la déesse , et le peuple se prosternoit en répétant le dernier vers de chaque couplet. Ensuite , prenant de la main du sous-pontife un mar-

teau... Je vois le rire se placer sur les lèvres des honorables membres , mais. . . . Je continue : oui , messieurs , un marteau de fer solidement emmanché , et frappant trois coups sur chacun des clous , il les enfonçoit dans la porte jusqu'à la tête , et cela en trois coups , remarquez-le bien , parce que la protection de la déesse , et la prospérité de l'état dépendoient absolument de ces trois coups donnés par intervalles fixés dans le rituel du culte de Diane. A cette cérémonie qui finissoit toujours par un coup de tonnerre , venu aussi à propos que le rayon du soleil qui resplendit sur les armes des soldats-citoyens , le dimanche gras , à l'instant du serment civique , se joignoit un autre miracle encore plus étonnant. Le peuple de ces heureux climats amenoit à cete cérémonie tous ceux qui avoient , par accident , perdu la raison. Il est à remarquer que dame nature , ne revenant jamais sur ses pas , ne permet à personne :

D'interrompre ses loix ;

et que. . . . (Ici l'orateur se tourna vers MM. l'abbé Mauri , Bergasse , Barnave , Be-

goin , et quelques autres) , et que tels qui m'écoutent ne pouvant raisonnablement concevoir l'espoir de bénéficier à cette solennité , doivent s'attendre à rester dans l'état où ils sont. Enfin , dis-je , ces insensés reprennent la raison à mesure que les clous sacrés s'enfonçoient dans le bois , et bénissoient le moment où la déesse les avoit rendus à la société ».

« *Alia tempora , alii mores.* Je propose seulement aux arbitres souverains du sort des françois d'élire pour le jour de pâques un dictateur , lequel , sans brigues , sans cabales , attendu que nous ne siégeons pas actuellement dans la salle du manège , nommera à volonté les honnêtes membres qui l'assisteront dans la solennité que nous proposons de célébrer ledit jour , bien entendu que le seigneur dictateur se conformera aux *us* et *coutumes* de la religion que nous sommes censés professer ».

» Ce choix important exige de la réflexion. Le pouvoir exécutif et législatif se trouvant réuni dans la même main , impose à chacun de nous l'obligation de consulter sa conscience , parce que chacun sait les longs mal-

heurs qui ont résulté de cette réunion de pouvoir. Pour éviter toute distraction, qu'on sait être l'écueil de notre sagesse, je vais lire tout haut vingt-cinq adhésions aussi bien frappées que celles de Beziers, dont la sublimité des idées, leur richesse, en tenant sous le charme les sens des honorables membres, les empêchera de se livrer aux chuchotemens ordinaires pendant les délibérations. Je demande seulement qu'on procède à l'élection par appel nominal; attendu que n'y ayant point ici de fauteuil, point de tribunes, point de sonnettes, pas même assez de sièges pour nous tous, on ne peut aller aux voix *par assis et levé* ».

Cette motion ayant passé sans l'atteinte des amendemens suffocateurs de tout décret rendu, l'assemblée entière tourna les yeux vers M. Target, qui, malgré sa langueur, s'étoit traîné pour y assister; elle vit dans ses regards abattus une étincelle de joie qui fut d'un heureux augure. La majorité ayant été de deux cent soixante-dix-neuf voix, contre dix-neuf, et le reste des représentans, tous aristocrates, ainsi qu'on le peut croire, s'étant éclipsés, ainsi que l'avoit fait la

galerie noire le 18 mars, on s'écria : un dictateur ! un dictateur !

Suivit un petit murmure pour savoir à qui d'entre MM. on décerneroit cet honneur inoui. M. de Menou, s'étant mis encore sur les rangs, fit pour cette fois une chute beaucoup plus lourde que les précédentes : M. Rabaud, toujours modeste, s'empressa de le relever ; et l'ayant conduit à l'écart, se glissa de nouveau parmi les opinans ; il leur insinua que sa douceur à se laisser inculper nominativement pendant une présidence glorieuse leur promettoit une dictature aussi modérée qu'équitable. MM. Bergasse, Treilhard, Thouret, sentant intérieurement qu'ils n'avoient rien à prétendre, se promirent de voter en faveur de l'évêque d'Autun ; mais tandis qu'ils se préparoient à ce grand œuvre, M. de Mirabeau, faisant entendre sa voix tonnante, dit :

« Je m'apperçois, messieurs, que vous êtes tous hors de la question. On peut s'en rapporter à moi sur cet article. Les leçons fréquentes que j'ai reçues dans cette illustre assemblée sur ce point délicat m'ont mis à portée d'en juger. Quel est l'objet qui nous rassemble aujourd'hui ? Notre intention n'a

pas été de préparer dans le secret une résistance opiniâtre à l'assentiment des soi-disans patriotes, des amendemens, des sous-amendemens qui, nous faisant consumer en débats futiles le temps des séances, nous donnent oelui d'éluder quelques décrets malsonnans à l'oreille et à la bourse d'une partie de nos constituans. Ici, messieurs, il s'agit simplement d'une nomination à la dictature que vous venez de décréter dans votre sagesse, d'une dignité à laquelle aucuns de ceux qui la desirent ne peuvent prétendre ».

»L'honorable ex-président ne peut célébrer la messe; or, la messe est l'unique cérémonie qui supplée celle des trois clous. Rappelions-nous toujours que, quelque faculté que nous nous soyons arrogée par un décret solennel, de revenir sur nos décisions jusqu'à la naissance de très-haute, très-puissante, très-lumineuse dame, madame la constitution, la plus belle créature qu'aura jamais vue l'œil du citoyen, il ne nous est pas permis de rien changer à l'extérieur du culte. En attendant le jour heureux où, sortie du sein de l'immortel Target, elle dictera ses loix; où il lui plaira peut-être, en raison de son sexe un peu caprisant, de

placer sur l'autel catholique un ministre protestant , un juif , un anabaptiste , ou bien le sieur Samson , *citoyen actif* , nous ne pouvons choisir un dictateur-pontife que parmi ceux du clergé romain. Et quoiqu'il ne me soit pas arrivé souvent de m'accorder avec l'abbé Mauri , dérogeant aujourd'hui pour la cent et unieme fois à ma façon de penser , je lui donne ma voix , et le choisis de cœur et d'esprit , pour remplir cette auguste fonction ; me remettant du surplus à ce qui a été voté par l'ami Cazalès ». *Plaudite manibus.*

L'abbé Mauri s'inclina gracieusement. Le démagogue Grégoire fronça le sourcil & sortit pour exhaler en liberté son courroux. Les évêques sourirent ; l'abbé Gouttes se pinça les levres ; et le prince de Broglie , M. Thouret et M. Cazalès , surpris de ce choix , mais déférant à l'avis de l'illustre membre , s'avancèrent en bégayant : l'abbé Mauri ! Le reste consentit ; une voix s'écria : *omnes !* l'abbé Mauri ! *omnes !* on répondit généralement , *amen.*

Complimenté , guindé sur un tabouret qu'on plaça à la hâte sur la table , auquel on attachâ un dossier et des appuis , le tout

tiré d'un autre tabouret à qui cette cérémonie coûta l'existence , M. l'abbé Mauri très-illustre , très-excellent dictateur , après avoir toussé , craché , éternué trois fois , s'être légèrement incliné à droite , à gauche , s'être recueilli pendant quelques momens , prononça à haute et intelligible voix ces paroles.

« *Dictator sum : ergo pontifex.* En vertu de la pleine et indivisible puissance attachée à ces deux titres suprêmes ; et considérant le peu de temps qui reste pour nous préparer à l'auguste cérémonie qui remplacera si heureusement les trois clous de M. Cazalès , laquelle aura lieu dimanche prochain , 4 du courant ; j'ai décrété et décrète ce qui suit :

» 1^o. Je me dispense du compliment d'usage en pareil cas , pensant que les présidens mes devanciers n'ont que trop souvent imité les récipiendaires aux diverses académies qui , l'encensoir à la main , se renvoient méthodiquement des fumées de louanges qui montant à leur cerveau déjà foible , frappent leur esprit d'une stérilité déplorable et dommageable à l'univers.

» 2^o. Voulant traiter favorablement les

honorables membres qui m'environnent , je nomme de ma pleine autorité dictatorale l'ex-président Rabaud pour être mon premier assistant d'honneur ; et comme il arrive presque toujours que les ministres de l'église protestante sont mieux instruits que ceux de l'église romaine , en ce qu'ils n'ont pas ainsi qu'eux , perdu un temps considérable *ès* écoles théologiques ; j'ordonne que ledit Rabaud s'abouchera avec l'abbé Fauchet pour composer un discours *mi-partie* que ce dernier débitera l'après-midi du jour de pâques en la chaire de l'église cathédrale.

» 3^o. Le prince de Broglie , méritant d'être distingué de la foule des patriotes , pour avoir sacrifié le devoir filial à l'amour national ; avoir regardé d'un œil stoïque l'absence prolongée d'un pere septuagénaire , lui avoir même rompu en visière dès avant la régénération , sera mon second assistant ; à moins que la modestie dont il a donné tant de preuves , ne lui fasse préférer de rentrer dans la foule des spectateurs ».

« Le grand Mirabeau chantera l'évangile du jour , l'épître étant réservée à l'ami Cazalès. La prose vous regarde, intrépide Lameth; Syeyes, votre sage instituteur, compo-

sera la préface : quant au *Credo* , les scientifiques Barnave , Bergasse , et le général la Fayette s'en acquitteront admirablement. M. Malouet embouchera le serpent , si toutefois , depuis hier que je ne l'ai vu , il ne s'est pas engagé dans quelques contre-parties , ainsi que cela est arrivé plus d'une fois à plusieurs d'entre nous. Et comme , pour opérer plus sûrement le bien général dont l'amour nous dévore , nous renversons tout , ainsi que nous l'avons tant de fois annoncé à la foule des pervers aristocrates , sans pouvoir les convaincre de la pureté de nos intentions , j'ordonne que les évêques de Clermont , d'Autun , l'archevêque de Vienne et celui de Bordeaux remplacent les enfans de chœur , me réservant à pourvoir convenablement ces derniers pour qui je conserve une tendresse inaltérable , voulant que désormais , ils ne servent plus à l'autel ; le tout pour diminuer les frais du culte , que je prévois avec douleur devoir augmenter par le décret rendu en faveur des municipalités.

« Allez , représentans chéris d'un peuple qui connoît l'étendue de vos bienfaits , qui jouit du bonheur que vous préparez à sa

postérité, et qui s'empresse d'apporter à vos pieds ses biens ainsi que le firent autrefois les chrétiens du temps des apôtres. Allez : et s'il existe encore quelqu'*Ananias*, quelque *Saphira* qui osent retenir une portion de leur bien pour subsister, vous savez comment ils furent punis. A bon entendeur, salut ».

On leva la séance, et chaque illustre membre alla plein de joie se préparer pour la cérémonie.

La marche fut pompeuse, digne du grand dictateur jacobite qui l'avoit ordonnée. Passons, cher lecteur, à la traduction de la messe, dernier coup porté à l'aristocratie expirante.

GRAND'MESSE

GRAND'MESSE

CHANTÉE en l'Eglise de Notre-Dame le jour
de Pâques 4 avril 1790.

L'abbé Mauri, célébrant.

AU nom de la nation , de la loi , et du
roi. Ainsi-soit-il.

Je m'approcherai de l'autel de la constitution.

M. Rab. De la constitution qui remplit
ma vieillesse d'une sainte joie.

Le céléb. Constitution vous serez mon
juge, et vous séparerez ma cause de celle
des aristocrates : délivrez-moi de ces hommes
pervers pleins de tromperies et de fraudes
qui m'avoient promis de me soutenir dans
mes démarches et qui m'ont abandonné.

P. de Broglie. Car vous êtes ma déesse
et mon espérance ; pourquoi vous éloignez
vous de nous ? pourquoi sommes nous dans
la crainte et dans la tristesse , sous l'op-
pression de la commune et de son maire ?

Le célébrant. Faites luire sur moi votre lumière, qu'elle m'introduise dans le fauteuil épiscopal que j'ai tant de fois manqué par la malice de mes ennemis, les soi-disans patriotes.

M. Rabaut. Afin que je m'approche de l'autel de la constitution, et que la loi me comble de joie.

Le célébrant. Et que je puisse chanter vos louanges dans la tribune, sans risquer d'être honni selon la coutume. Pourquoi donc, ô mon ame, êtes-vous triste, et pourquoi ma conscience se trouble-t-elle ?

M. Rabaut. Espérez en la constitution car je la louerai, parce qu'elle est mon sauveur et mon dieu.

Le célébrant. Gloire soit à la révolution, à son illustre pere et à la loi qui procédera.

P. de Broglie. Aujourd'hui et dans tous les siècles, car l'ouvrage de Target sera immortel. Ainsi-soit-il.

Le célébrant. Je me présenterai sans honte et sans pudeur à l'autel de la constitution, quoique j'aie intrigué pour l'empêcher de naître.

M. Rabaut. De la constitution qui réjouit ma vieillesse.

Le célébrant. Puisque les mesures anciennes nous ont manqués, notre secours est maintenant dans la régénération.

P. de Broglie. Qui a changé la face de la terre, et m'a délivré de la présence de mon pere.

Le célébrant. Je me confesse à la nation, au peuple en qui devrait résider la souveraineté, à mes confreres les bons apôtres en qui elle réside, et à vous tous mes freres, que j'ai beaucoup péché, par pensées, paroles et œuvres; et que long-temps vendu aux aristocrates j'ai retardé autant que je l'ai pu par mes manœuvres l'ouvrage de la régénération, croyant être récompensé dignement par ces gens-là : c'est ma faute, ma faute, ma très-grande faute d'avoir cru en eux. C'est pourquoi je supplie la très-illustre constitution à naître, les bienheureux Target, Grégoire et D. Gerle, d'intercéder pour moi auprès de nos législateurs souverains, afin que je puisse obtenir mon pardon, et une gratification proportionnée à mes services actuels.

M. Rabaut. Que la constitution vous fasse miséricorde , et que vous ayant pardonné vos péchés , elle vous laisse de quoi vous consoler de la chute totale de l'abominable aristocratie.

Le célébrant. Ainsi-soit-il.

M. Rabaut. Je me confesse à la nation, au peuple en qui devoit résider la souveraineté, à vous mon pere, que je ne me suis rendu zélé partisan de la révolution, qu'en ce qu'elle favorise l'égalité dans les citoyens, et qu'elle nous met à portée de figurer avec éclat dans l'état où à peine étions-nous soufferts. J'ai beaucoup péché en attribuant à divers membres de la noblesse, des pensées, des desseins fous et impraticables, par l'envie que je portois aux riches et aux puissans du siècle : c'est ma faute, ma faute, ma très-grande faute. C'est pourquoi je supplie la bienheureuse constitution d'intercéder pour moi, auprès de la vérité qui devoit nous animer tous de me pardonner, de me soutenir dans les tribulations que peut m'attirer mon zele pour la gloire de la patrie, et ma haine enracinée contre ces noms fameux, qui par la com-

paraison forcée que j'en fais, me rendent imperceptiblement petit devant les yeux de mes concitoyens.

Le célébrant. Que la constitution vous fasse miséricorde ; que nos ennemis soient confondus , sauf ensuite à nous entre-de-chirer , ainsi que le doivent faire deux ministres zélés pour la gloire de la religion qu'ils professent.

M. Rabaut. Ainsi soit-il.

Le célébrant. Que la constitution nous pardonne à tous deux , et qu'elle nous accorde biens et honneurs , objet de nos desirs.

M. Rabaut. Ainsi soit-il.

Le célébrant. O constitution ! viens ranimer la France affoiblie.

P. de Broglie. Et ce peuple pour qui tu renaîtras , se réjouira en toi.

Le célébrant. Montre-nous ta miséricorde ; il en est tems.

M. Rabaut. Et nous donne le salut que nous attendons de toi seule.

Le célébrant. Ecoute ma prière.

P. de Broglie. Que mes cris s'élèvent jusqu'à toi.

Le célébrant. Que la paix soit avec vous.

Les deux répondans. Et avec votre esprit.

Le célébrant monte à l'autel. Oremus.

Nous vous prions par les mérites des saints députés, dont les corps sont ici, et de tous ceux qui ont été martyrs de la révolution, de daigner me pardonner mes péchés passés ; les futurs sont l'affaire de mon infailibilité, puisque je suis devenu pontife. Ainsi soit-il.

Introït.

La liberté est ressuscitée d'entre les morts ; louez la révolution. La mort a été absorbée dans sa victoire. O féodalité ! où est ton triomphe ? qu'est devenu ton aiguillon ? alleluia, alleluia. Le peuple regne, il s'est revêtu de sa gloire : l'assemblée s'est revêtue de sa force ; elle s'est armée de son

pouvoir ; et ce pouvoir qui réside en elle seule ne lui sera point contesté. Gloire à la nation.

Constitution, ayez pitié de nous.

M. Rabaut. Constitution, punis et nous venge.

P. de Broglie. Constitution, ayez pitié de nous.

Ceci se répète trois fois.

Gloria in excelsis.

Gloire à la constitution dans l'assemblée, et paix sur la terre à tous ceux qui se joignent à nous de bonne volonté pour l'exécution de nos décrets. Nous vous louons, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, parce que vous êtes notre ouvrage ; nous vous rendons grâces dans la vue de vous rendre utile à nos desseins. O constitution ! fille unique du ciel et de nous, descendue dans le sein de Target ; dame aussi attendue que redoutée des puissances, vous qui effacerez les péchés des peuples et des rois, ayez pitié de nous. Vous qui effacerez les péchés des aristocrates après

les avoir dépouillés des biens périssables ; ayez pitié de nous ; car vous êtes la seule souveraine , la seule dame , la seule régénératrice de cet empire délabré , qui par nos soins infatigables est devenu démocratique. Ainsi soit-il.

Se tournant vers le peuple.

Que la constitution soit avec vous.

P. de Broglie. Et avec votre esprit.

Collecte.

O sainte égalité qui nous a procuré tant de prérogatives : ô révolution née de la victoire des patriotes sur les aristocrates , secondez par vos divins secours les prières et les vœux que vous nous avez vous-même inspirés , en nous préservant jusqu'ici des dards envenimés de l'aristocratie.

Nous nous rassemblons en ce jour , et nous nous recueillons devant l'autel de la constitution pour célébrer dignement le mystère auguste de ta naissance. O constitution ! fais que tous les esprits se tournent vers toi , que les cœurs ne résistent plus à tes

loix , et que ceux qui seront réduits en poussière par l'effet vivifiant de tes commandemens , te louent encore. Ainsi-soit-il.

Épître chantée par l'ami Cazalès.

Mes freres , purifiez-vous du vieux levain monarchique , afin que vous soyez une bonne pâte nouvelle et toute pure dont on puisse faire ce qu'on voudra. Vous devez être sans levain, sans cela que deviendroient vos représentans , après une législature glorieuse qui va vous rendre à jamais la liberté de disposer de vos personnes seulement ; puis vos biens passeront au pouvoir des municipalités , sous l'inspection des législateurs , et enfin , de tous ceux qui voudront s'en emparer , sous prétexte de coopérer à la régénération publique. C'est pourquoi célébrons cette fête , non avec le vieux levain de l'aristocratie qui n'est plus de mode , ni de saison ; ni avec le levain de malice et de la corruption d'esprit qui s'est rapidement glissé parmi nous , mais avec les pains de proposition légèrement arrosés de l'eau de sincérité et de vérité , dont chacun a dû faire une ample provision

à l'entrée de ce temple , afin de s'en servir ou de la garder selon l'occurrence ou bien ses vues particulieres.

Les deux archevêques et évêques. Rendons graces à la nation , à la constitution qui nous ramene à cette pauvreté primitive qui nous sera si méritoire.

Graduel.

Voici le jour qu'a fait la révolution : réjouissons nous , et soyons ravis de joie en célébrant les louanges de la constitution , parce qu'elle sera bonne , parce que sa gloire sera éternelle : *alleluia , alleluia*. Les aristocrates ont été livrés à l'exil et à la mort pour notre sûreté : la liberté est ressuscitée pour notre justification qui se trouve dans nos succès , ainsi qu'il est juste : *alleluia*.

Prose. Charles Lameth.

La victime de l'odieuse aristocratie est immolée ; les parlemens ne sont plus , le triomphe de la constitution commence.

Il falloit cette victime pour apaiser les peuples , et les concilier avec nos vues et

nos travaux auxquels il ne leur est pas donné de concevoir quelque chose.

La mort et la vie sortent d'un combat long et douteux ; la vie l'a emporté : que le règne de la constitution dure autant qu'il en sera besoin pour l'intérêt des constitués.

Dis-nous , Target , père de la constitution , apôtre de la liberté , ce que tu as vu au sépulcre de l'aristocratie ?

J'ai vu la liberté sortir de cette tombe et planer dans les airs , et remplir l'univers étonné du bruit de son nom.

Les génies des provinces en ont été les heureux témoins ; ils ont glorifié les patriotes.

La constitution ne tardera pas à paroître ; elle précédera l'arrivée des siens dans l'assemblée nationale.

Je sais qu'elle respire , qu'elle a franchi les entraves du pouvoir exécutif , et que le pouvoir ministériel , le front prosterné contre terre , attend sa venue avec crainte et tremblement ; et s'écrie : *Miserere*. Ainsi soit-il.

Alors le grand Mirabeau s'est avancé vers le célébrant avec cette majestueuse assurance qu'il revêt lorsqu'il s'élance dans la tribune, et s'étant incliné devant lui, il lui a dit.

Je ne vous demande point, ô sublime pontife, de purifier mes lèvres et mon cœur avec le charbon d'Isaïe, parce que dévoré depuis long-tems du feu du besoin, ayant voulu à quelque prix que ce fût, même au prix de l'honneur, rétablir le délabrement de ma fortune, j'ai prouvé au monde entier que je savois changer de forme suivant les circonstances, pour obtenir de l'argent, et me faire un parti, n'importe aux dépens de qui. Mais scrupuleux observateur des rits, je me prosterne devant vous pour vous assurer que je vais combler les desirs de la multitude, en lui annonçant un évangile de ma façon, fait pour porter la frayeur dans l'ame de ces aristocrates dont je vais désertier la cause, puisque ne recevant plus leurs pensions, ils ne peuvent me soudoyer à l'égal de mes bonnes intentions.

Le célébrant. Que l'intérêt personnel ;

divinité que nous adorons tous deux , soit avec vous.

Mirabeau. Et avec votre esprit.

Les quatre prélats. Gloire vous soit rendue , ô constitution.

Suite du saint Evangile , selon le grand Mirabeau , et chantée par lui.

En ces temps-là , lorsque le jour de la colique de Target fut passé , dame Lameth , et l'inséparable baronne par excellence , assistées de plusieurs autres femmes , envoyèrent chercher des parfums pour embaumer la salle et le fauteuil d'où s'étoit exhalée l'odeur trompeuse de la régénération.

Et le premier jour de la semaine , étant parties de grand matin , elles vinrent en la salle au lever du soleil , et elles disoient entre elles : qui nous ouvrira la porte du manège qu'on a soigneusement fermée ?

Mais en regardant elles virent que la serrure qui étoit fort grande en avoit été ôtée. Etant donc entrées dans la salle , elles y virent un jeune homme assis du côté du fau-

teuil , vêtu d'une robe blanche dont elles furent fort effrayées , sachant qu'aucun des leurs ne portoit depuis long-temps la robe nuptiale.

Mais il leur dit : ne craignez point , femmes illustres. Vous cherchez le pere de la constitution qui a été travaillé des douleurs de l'enfantement. Il n'est plus ici , et la place où il gissoit a été parfumée d'ambroisie.

Il est maintenant étendu sur sa couche odorante. Voici le lieu où on l'avoit mis. Mais il n'y est pas resté parce qu'il avoit besoin de repos après tant de douleurs.

Allez dire à ses disciples , et au pouvoir exécutif qu'il s'en ira devant vous au manège : c'est-là que vous le verrez quand il aura achevé le grand œuvre que recèle encore le creuset de ses entrailles bénites.

Alors un rayon de sa gloire s'échappera pour aller se reposer sur la tête du pouvoir exécutif qui , content de cette émanation , exécutera les augustes décrets de l'assemblée sans faire aucune mention du vilain veto qu'on lui a accordé pour la forme , et dont il connoîtroit bientôt l'insuffisance , s'il osoit en user.

Allez , femmes heureuses entre toutes les femmes , et racontez ce que vous avez vu ; aussi bien ne serviroit-il de rien de vous le défendre. Parler , c'est l'unique prérogative que les députés aient respectée en France , et votre sexe en jouira toujours dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Les deux répondans. Louanges à la constitution.

Le célébrant baisant le livre des évangiles.

Que nos péchés soient effacés par ce saint évangile , bien digne de son auteur.

Credo.

Bergasse. Je crois en une seule divinité , la constitution toute puissante qui fera le destin de l'état et sa splendeur qu'autrefois je croyois attachée à l'existence de la magistrature , pour laquelle j'ai inutilement souffert toutes les vitupères possibles.

Barnave. Et en la liberté fille unique de la révolution , née avant la série des siècles pour la gloire et la prospérité de l'empire François. Déesse de nos cœurs patriotes , lumière des lumières , vraie divinité des peuples.

La Fayette. Qui n'a pas été faite , mais engendrée , consubstantielle à sa mere la révolution ; par qui tout sera fait d'une maniere quelconque , tant que je resterai à la tête des guerriers valeureux que je commande si dignement.

Bergasse. Qui va descendre des cieux pour nous autres seulement , et pour le maintien de notre autorité chancelante ; qui s'est incarnée en prenant un corps dans le sein du glorieux Target , jurisconsulte national , par l'opération des volontaires de la Bastille ? Qui s'est fait *femme* afin d'être mieux accueillie des François toujours galans , même au sein de la plus affreuse détresse.

Barnave. Qui a souffert la gêne sous le despotisme ministériel , a été étouffée sous l'amas des chartes des moines bénédictins , et mise au tombeau sous l'agence suprême de l'impie Brienne , qui trompant le chef suprême des François , s'étoit rendu seul dominateur des prisons d'état.

La Fayette. Qui est ressuscitée le troisieme jour , selon le vœu des bayonnettes que je dirige , tant pour le bien général , que pour
voir

voir mon nom placé dans les fastes de l'histoire impartiale qu'on imprime chez Prudhomme.

Bergasse. Qui est montée à l'assemblée ou elle est assise à la droite du président : Qui nous apparôitra dans toute sa gloire pour juger les vivans et les morts, et don. le regne n'aura point de fin.

Barnave. Je crois aussi à l'esprit saint qui nous guide vers la constitution, qui nous donne la vie, qui procède de la constitution et de la liberté, qui est glorifié conjointement avec ces deux dames par l'adhésion que nos partisans arrachent aux provinces ; qui a parlé par la bouche des membres, des Montmorenci, des Bailly, des Duport, etc.

La Fayette. Je crois à la régénération ; qui est une, qui est sainte, qui est universelle et très-apostolique, à en juger par l'allégresse qu'elle répand dans les cœurs du clergé, tant séculier que régulier.

Barnave. Je confesse un baptême pour la rémission des péchés : j'aurois seulement voulu qu'il eût été de sang et de feu au lieu

d'être d'eau ; et j'attends la résurrection de l'état, et la vie dans les siècles à venir, puisqu'en celui-ci ma motion pour mon baptême favori n'a pu l'emporter sur celles de mes insoucians et timides confreres. Ainsi soit-il.

Le célébrant. La constitution soit avec vous,

M. Rabaud. Et avec votre esprit.

Oblation.

Recevez, ô constitution toute puissante, l'oblation de nos vœux, de nos interminables, incalculables travaux ; tout indigne que je suis de ce ministere, je vous les offre comme à la divinité de la nation pour mes péchés, mes offenses, mes négligences qui sont sans nombre, et pour celles des douze cents majestés ci-présentes ; comme aussi pour tous les fideles patriotes vivans et morts, afin qu'ils soient pour eux et pour nous un gage de la régénération morale, dont j'excepte les aristocrates mes anciens confreres, ainsi que ceux qui, cédant à leurs instigations vraiment diaboliques, s'ingèrent de

critiquer nos allures nationales et nos vues particulières.

O constitution , qui me coûte un bon évêché ! toi qui par un effet admirable vas de nouveau créer l'homme dans un état d'égalité dont gémit cette noblesse hautaine et mécréante que mes yeux ne peuvent souffrir depuis que j'ai perdu l'espoir de lui être agrégé , fais au moins qu'oubliant les peccadilles que j'ai sur la conscience , mes constituans me tiennent compte de mes efforts pour balancer le pouvoir législatif , atténuer par des amendemens communiqués , les décrets concernant le clergé ; et remettre en la main du pouvoir exécutif les renes qui lui sont échappées.

La droite du président a signalé sa force : la droite m'a élevé à la dictature. Louez l'assemblée des Jacobites. Je ne mourrai pas sans gloire ; mais je vivrai , et je raconterai ce qui s'est passé au manège national , pour l'édification du peuple souverain , qui attend nos loix avec crainte et tremblement. Ainsi soit-il.

Nous nous présenterons devant l'autel de la constitution avec un esprit fort exalté et un cœur gonflé par la foi que nous ins-

pire notre dictature passagere. Faites , ô constitution , que le sacrifice des biens , des honneurs et prérogatives que vous abolissez, soit agréable à tous ceux qui y participent ; ce sera un miracle digne de voire essence divine.

Venez , sanctificatrice toute puissante ; déesse de l'abus des pouvoirs , de l'ambition des courtisans , de celle de tous les anciens ordres de l'état. Venez et bénissez ce sacrifice préparé pour la gloire de votre nom sacré.

Lavabo.

Je laverai mes mains avec les justes comme si je l'étois moi-même ; et j'approcherai sans honte et sans pudeur de l'autel de la liberté, comme si j'étois persuadé que la liberté existât véritablement, afin d'entendre publier mes louanges, celles de mes confreres , et de raconter toutes les merveilles que nous opérons. J'ai aimé la beauté de la maison du seigneur , tant qu'elle a pourvu à ma subsistance ; j'ai chéri l'église , lieu où réside sa gloire, voilée maintenant par la dispersion de ses ministres. O Dieu ! ne confondez-pas mon ame avec celles des im-

pies qui détruisent vos temples , et ma vie avec celle de ces hommes coupables , de ces aristocrates qui auroient eu les mains pleines de sang si on les eût laissé faire ; et qui les ont encore pleines d'injustice , de présens que je ne puis plus espérer de partager. Pour moi , vous le savez , j'ai marché longtemps dans les voies du clergé. Délivrez-moi du mépris des deux partis que je n'ai pu servir à mon gré , et m'élevez sur les ruines de l'un et de l'autre. Ayez pitié de moi. Mon pied est demeuré ferme dans la tribune. J'ai grand soin de vous bénir dans les assemblées. Gloire soit à vous , et à la constitution qui va rendre tout le monde heureux.

Patrie , liberté , constitution , recevez ô trinité sainte ! l'oblation que nous offrons en mémoire de votre passion , de votre résurrection , de votre ascension , et en l'honneur de la bienheureuse et immaculée assemblée nationale, des martyrs de la liberté, afin qu'ils daignent intercéder pour nous dans les cieux, où leur ame est montée droit comme le cierge de Gresset , nous qui renouvelons leur mémoire sur la terre.

Orate.

Priez mes frères que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit agréable à la constitution.

M. Rabaud. Que la constitution reçoive de vos mains ce sacrifice pour l'honneur et la gloire de son nom, pour notre utilité particulière, pour le bien des patriotes, pour la damnation des aristocrates. Ainsi soit-il.

Secrette.

Remplis et transportés d'allégresse dans ce jour où nous avons été élevés à la dignité suprême de grand pontife, au grand regret de plusieurs députés, nous reconnaissons avec franchise que nous n'avons jamais mérité d'avoir place parmi les élus ; prêts de consentir à l'œuvre de la constitution, c'est-à-dire, à l'immolation de toutes les prérogatives, droits acquis, tant au prix du sang, que par des fatigues en tous genres, soit dans le cabinet, soit dans les cours étrangères, nous demandons le pain tranquille d'un bénéfice comme un dédomage-

ment dû à l'effort continuél que nous faisons pour ne laisser que très-foiblement paroître notre penchant à l'ancien ordre des choses.

Dans tous les siècles des siècles.

P. de Broglie. Ainsi soit-il.

Le célébrant. Que le seigneur soit avec vous,

Rabaud. Et avec votre esprit.

Le célébrant. Elevez vos cœurs,

P. de Broglie. Nous les tenons élevés vers la constitution.

Le célébrant. Rendons grace au serment civique qui est venu raffermir notre pouvoir chancelant.

M. Rabaud. Il est bien juste et bien raisonnable.

Préface composée par l'ami Cazalès, et chantée par le grand pontife - abbé Maury célébrant.

Véritablement il est équitable et salutaire de vous rendre grace en tous temps, en tous

lieux , ô serment civique, d'être venu raffermir dans les âmes ébranlées par tant de privations en tous genres, le devoir de s'imposer de nouvelles privations et de nouveaux sacrifices pour obtenir que la très-haute, très-excellente, très-superbe constitution, conçue dans le sein de monseigneur Target vienne à terme, sans être à l'avance persécutée par les aristocrates qu'elle achèvera de confondre, et de pulvériser à toujours, ainsi qu'ils le méritent pour avoir voulu soutenir ces formes antiques et défectueuses; pour ne s'être pas souvenues qu'en France tout dépend de la mode, et qu'au premier signal on doit changer ses loix et ses usages comme on raccourcit son vêtement, comme on échange, ou l'on rogne son chapeau. C'est par vous illustre serment, qu'à quelques menaces près le pouvoir exécutif va recouvrer sa gloire un peu ternie depuis un an; c'est par vous que les cœurs des citoyens, rassurés sur les allarmes journalières des partisans de cette aristocratie, dont le seul nom fait frémir et ébranle de frayeur les voûtes du manège national, vont célébrer les louanges des députés; que les dominations vont adorer la

constitution, que les puissances la craignent et la réverent; que les cieux, c'est-à-dire le monde, les vertus des cieux, c'est-à-dire, les *virtuoses* d'entre les chevaux du manège, (épithète glorieuse qui nous a été donnée par une allusion ingénieuse aux travaux innumérables qui nous accablent), et les bienheureux habitans de la France célèbrent avec des transports de joie notre regne fortuné, et qu'ils nourrissent dans leurs cœurs une juste haine contre tous ceux qui tiennent à l'ancien régime. Il est donc juste de vous bénir et de vous célébrer, d'unir nos voix à celles de ces peuples éclairés dont les chants mélodieux semblables à ceux du cigne lorsqu'il est près de sa fin, annoncent qu'ils font avec transport le dernier sacrifice à la sûreté, au bonheur, à la gloire des générations futures, s'il leur reste assez de force pour en préparer l'existence. C'est pourquoi nous devons dire dans une humble confession :

Saint, saint, saint, est le serment civique, le lien des patriotes, la force de l'armée. Votre gloire remplit l'univers. L'empire de Maroc par une adhésion solennelle, a aussi juré d'opérer dans son sein autant de mer-

veilles que la France en a jusqu'ici fait éclore. Salut et gloire jusques dans les régions les plus reculées.

Béni soit celui qui est venu au nom de la future constitution. Salut et gloire jusques dans les régions les plus reculées.

Nous vous supplions donc , serment très-miséricordieux , et nous vous demandons , par les mérites de la liberté indéfinie , votre digne ouvrage , d'inspirer à la patrie résidant en nous , les députés augustes , de bénir ces dons , ces offrandes , ces présens qui arrivent de toutes parts sur l'autel du patriotisme , de les augmenter en proportion du besoin numéraire qui va croissant comme la marée montante sur une plage où jamais on n'a songé à mettre de digue ; enfin , d'agréer les sacrifices que nous offrons à la constitution , afin de nous donner la paix , de la garder , de la maintenir contre l'intention de ceux que nous dépouillons en vertu des pouvoirs limités qu'ils nous ont donnés pour procurer l'union , et gouverner en chefs toute la France , avec Louis notre roi , Bailly notre maire , la Fayette , commandant général de notre armée , et tous les orthodoxes et observateurs fideles du serment que nous révérons.

Commémoration des vivans.

Souvenez-vous de vos serviteurs, Bailly, des chefs de districts, de vos servantes les compagnes heureuses, des héros volontaires qui jour et nuit préférant la sûreté de nos individus à l'exercice de leur profession, vous sacrifient leur temps, leur santé et leurs vies pour écarter jusqu'à l'ombre de ces complots aristocratiques, que le sublime comité des recherches évalue avec autant de justesse que de sagacité. Vous connoissez la foi et la piété de cette intéressante portion du genre humain, de ces femmes qui, abandonnant le soin de leurs boutiques, se sont empressées de se rendre processionnellement à Sainte-Genevieve, d'y porter des pains de proportion, et de venir ensuite parées de leurs atours rendre hommage à la Fayette, votre favori, qui, toujours modeste au sein de la victoire, dépose chaque jour sa grandeur aux pieds de la commune et de son maire, qui l'ont élu général à cette condition, et réserve toute la majesté du commandement pour la déployer aux yeux du pouvoir exécutif, dont il est aussi réellement

le serviteur, que le pape se dit dans ses brefs
serviteur des serviteurs de Dieu.

Commémoration pour les morts.

Participant à un même serment, et honorant la mémoire, en premier lieu, de la glorieuse liberté, mere de la constitution, notre dame et souveraine, de ses bienheureux apôtres et martyrs les citoyens tués à l'attaque de la Bastille, à la prise d'armes du 6 octobre, et autres événemens semblables ayant eu lieu dans toutes les bonnes villes de ce royaume; du bienheureux Bordier, citoyen histrion des treteaux du boulevard, aux mérites desquels vous accorderez, s'il vous plaît, qu'en toutes choses nous soyons munis du secours de votre protection, par l'intercession de la sainte constitution. Ainsi soit-il.

Nous vous prions donc, sainte constitution, de recevoir favorablement l'offrande de nos biens, de notre servitude appelée *liberté*, ainsi que celle de tous ceux qui nous appartiennent; vous priant seulement de nous faire jouir en paix pendant nos jours terrestres d'une législature prolongée, et

de faire qu'étant préservés de l'animadversion de nos commettans, nous soyons réélus lors des magistratures suivantes, afin de continuer à gouverner despotiquement le peuple-souverain dont nous justifions si bien la confiance, et le monarque dont nous avons si heureusement circonscrit le pouvoir.

Nous vous prions, ô constitution ! qu'il vous plaise de faire en sorte que vos loix soient bénies, approuvées, rendues valables, raisonnables, de maniere que vous deveniez pour nous le pain des forts, et pour nos ennemis les aristocrates (sous ce nom nous comprenons tous ceux qui nous déplaisent, ainsi qu'il est juste, ou qui voudroient rogner de trop près les aîles de notre domination), et pour nos ennemis les aristocrates le pain de la condamnation éternelle et surtout terrestre.

Salutaris..

Salut pour nous dans la régénération, enfer pour nos ennemis, secours et aide pour nous faire arriver aux jours de la paix, misere et malédiction sur tout ce qui contrarie nos vûes et notre pleine puissance.

C'est pour cela que nous qui sommes les arbitres du destin des peuples, faisons mémoire de la résurrection de la liberté qui nous a comblés de biens et d'honneurs, ce à quoi nous n'aurions osé prétendre sous l'ancien régime; et que sortant du tombeau où elle avoit été enfermée pendant trois fois cinq siècles et un peu plus, nous offrons en actions de grâces les dons qui sont faits par ses sectateurs pour désarmer le courroux de l'habitude, en soulageant un peu les pauvres rentiers de 50 liv. qui sont en arriere pour leurs paiemens, voulant néanmoins qu'ils aient au préalable payé leur année de capitation, parce que s'ils ont vendu pour cela une culotte ou une jupe, ils est clair qu'ils pourront la racheter avec cette somme de 50 liv. que notre munificence leur accorde pour cette année seulement.

Qu'il vous plaise, ô sainte constitution! de jeter dès le berceau un regard doux et favorable sur ces dons; comme dans les temps anciens les dons d'Abel, le sacrifice d'Abraham ont été agréables au seigneur, qu'aujourd'hui le sacrifice de votre pontife monte vers vous, et vous engage à nous inspirer d'augmenter les offrandes patriotiques sans

faire murmurer les patriotes ; c'est-à-dire , plumer la poule sans la faire crier ; ce qui est bien difficile en l'état actuel des bourses, et qui seroit bien adroit et digne de vos serviteurs.

Nous vous supplions que tous tant que nous sommes ici nous soyons remplis de votre esprit, afin de régénérer parfaitement le royaume de France que nous avons mis en notre main. Ainsi soit-il.

Quant aux pécheurs endurcis dans la malice, qui ne veulent pas se laisser tranquillement dépouiller au nom de la liberté, daignez attendrir leur cœur, ou bien leur donner part avec les apôtres et martyrs du despotisme, et le tout pour le bien général de la commune. Par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Oremus et pater.

Instruits par les amendemens salutaires qui prolongent si efficacement sans avancer le grand œuvre, et suivant la règle qui nous a été donnée récemment sous la présidence de l'honorable membre Rabaud de Saint-Etienne, de suivre strictement l'ordre du jour placé sur le tableau, nous osons dire :

Notre mere la constitution qui étiez aux
cieux et en êtes descendue , que votre nom
soit sanctifié ; que votre regne arrive ; que
votre volonté soit faite en la ville comme
dans les provinces et à la campagne ; don-
nez nous dès ce moment le pain de chaque
jour , qui jusqu'à présent ne nous est pas
trop assuré , et pardonnez-nous nos offen-
ses plus sincèrement que nous ne pardonnons
à ceux qui nous ont offensés , quoiqu'ils
aient par-ci par-là quelques légers motifs de
nous en vouloir ; ne nous induisez pas en
tentation de retenir à toujours un pouvoir
précaire qui ne nous a été donné que pour
agir de concert avec nos commettans , et non
pour nous arroger le droit de soumettre
leurs personnes et leurs biens à nos déci-
sions par iales , et trop souvent émanées de
l'orgueil et de vengeance.

P. de Broglie. Délivrez-nous du mal que
nous veulent les ordres abolis , ainsi que les
parlementaires. Ainsi soit-il.

Le célébrant. Par tous les siècles des
siècles.

M. Rabaud. Ainsi soit-il.

Le

Le célébrant. Que la paix du seigneur soit toujours avec vous.

P. de Broglie. Et avec votre esprit.

Le célébrant. Que ce mélange de maux que nous allons recevoir par la main de la constitution, nous procure la vie éternelle, c'est - à - dire, la prolongation du pouvoir, Ainsi soit-il.

Agnus dei,

Brebis sacrée, qui allez effacer les péchés du monde aristocratique, ayez pitié de nous.

Brebis sacrée, qui allez effacer les péchés du monde aristocratique, ayez pitié de nous.

Brebis sacrée, qui allez effacer les péchés du monde aristocratique, donnez - nous la paix.

Liberté qui avez dit à vos apôtres : je vous apporte la paix, je vous donne ma paix, n'ayez point égard à nos péchés, mais à la foi des peuples, et leur donnez la paix et l'union, pourvu que cela ne nuise point à nos desseins. Vous qui étant souveraine vivez et réglez.

Vous qui par la volonté des représentans et la coopération des troupes et des habitans des fauxbourgs de Paris, avez donné la vie

à la France , délivrez-moi de certains péchés qui , à mon âge , deviennent plus difficiles à commettre ; délivrez - moi de mes autres maux , qui résident dans l'ambition trompée , la douleur d'avoir été démasqué trop tôt , après avoir compté jouer un rôle important dans l'assemblée nationale , tant pour ma gloire que pour celle du pouvoir exécutif.

Ne permettez pas que ce que je vois tourne à mon jugement et à ma condamnation ; mais par votre bonté qui surpasse ma malice , veuillez être mon recours contre mes destructeurs , et faire entendre en ma défense votre voix déjà révérée en plus d'un lieu , où chaque individu à l'abri de votre nom se livre impunément à ses passions , et jouit des pleurs , du malheur et de l'agonie des aristocrates , dont l'empressement mal-adroit est puni si justement.

Je prendrai ce qu'on m'offrira , et je célébrerai la constitution.

Domine non sum dignus.

Je ne suis pas digne , ô constitution ! que vous me fassiez participant à vos faveurs célestes ; mais dites une parole , et je pourrai

monter à la tribune sans être assailli par des contradicteurs redoutables, qui ne feignent de vous aimer que pour éluder plus sûrement l'atteinte d'un pouvoir qu'ils redoutent, et dont ils voudroient jouir exclusivement.

Que rendrai-je à la nation pour tous les biens qu'elle m'a faits? Je prendrai les décrets de l'assemblée, et je louerai la constitution.

Communion.

La victime est immolée; l'aristocratie est détruite: louons la révolution. C'est pour quoi nous célébrons cette fête avec la sincérité et la vérité qui remplissent vos âmes citoyennes.

Que la constitution soit avec vous.

M. Rabaud. Et avec votre esprit.

Post-communion.

Constitution! répandez sur nous l'esprit de votre charité, afin que vous fassiez par votre bonté que personne ne soit ménagé dans la loi nouvelle, que nous coupons, tranchions, abolissions à volonté tout ce qui

sera ou nous paroîtra être défectueux. Faites qu'en cette œuvre glorieuse, nous ne soyons pas désunis ; mais aussi qu'une trop grande unanimité ne nous préserve pas des amendemens, afin que nous opérons à loisir, d'autant qu'il faut que chacun d'entre nous songe à ses intérêts particuliers avant de s'occuper du bien général.

Que le seigneur soit avec vous.

P. de Broglie. Et avec votre esprit.

Le célébrant. Allez, représentans augustes, la cérémonie est finie. Bénissons la constitution.

M. Rabaud. Rendons grâces à Monseigneur Target, qui ne tardera pas à enfanter pour le bonheur de tous les siècles.

Benedicat vos.

Que la constitution toute puissante, la révolution et la liberté vous bénissent.

P. de Broglie. Ainsi soit-il.

*Commencement du saint évangile selon
l'abbé Maury, dictateur-pontife.*

M. Rabaud. Gloire vous soit rendue, à
constitution !

Au commencement étoit la liberté, et la
liberté étoit avec le verbe, et le verbe étoit
la liberté ; et la liberté a été conçue par la
révolution ; elle étoit au commencement avec
le verbe. Toutes choses ont été faites par
elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait
sans elle. Dans elle étoit la vie, et la vie
étoit la lumière des François ; et la lumière
a lui dans les ténèbres de l'aristocratie, et
les ténèbres de l'aristocratie ne l'ont point
comprise. Il y eut un homme envoyé de la
liberté appelé la Fayette. Il vint pour ren-
dre témoignage à la liberté afin que tous
crussent en elle. Il n'étoit pas la liberté, mais
il étoit venu pour rendre témoignage à la
liberté. La liberté est la lumière véritable qui
éclaire tous les députés à l'assemblée natio-
nale ; elle étoit dans le monde, et le monde
a été fait par elle, et jusqu'au jour de la ré-

volution le monde ne l'a point connue; elle
 est venue chez les siens, et les siens ne l'ont
 point reçue; elle s'est fait accompagner de
 baïonnettes, et a donné pouvoir d'être faits
 enfans de la nation à tous ceux qui les por-
 toient, qui l'ont reçue, à ceux qui ne sont
 pas nés de l'aristocratie, ni du pouvoir exé-
 cutif, ni de la volonté des prêtres, ni des
 arrêtés des parlemens, mais de la liberté
 même, et la liberté a produit la révolution,
 et la révolution cimente la liberté aux dé-
 pens de deux cent mille mécréans qui gé-
 missent dans les ténèbres extérieures, sans
 pain, sans asyle, et le tout pour la propaga-
 tion de la liberté, et comme un gage de sa
 présence. Et elle a habité parmi nous, mais
 d'une maniere invisible, parce que tous ne
 sont pas des élus, et que les élus ont seuls le
 glorieux privilege d'envisager sa gloire, qui
 est celle de la révolution pleine de grace,
 d'humanité, de sensibilité, témoins ceux
 qui meurent de faim appuyés sur un billet de
 caisse verd ou bleu, que par une suite de
 cette adorable révolution, de cette liberté
 ineffable, on ne peut convertir en especes
 qu'en les agiotant non loin du manège, où

(55)

se tient l'assemblée régénératrice de la France, trois fois heureuse.

Rendons grâces à la liberté et à la révolution.

Adorons la sainte constitution.

F I N.

(57)
Assemblée nationale de la France

Assemblée nationale de la France

Assemblée nationale de la France

T. I. N.

MESSE DE MINUIT,

CÉLÉBRÉE

PAR LE S^R. ABBÉ MAURY.

MESSE DE MINUIT

PAR LES ABBES MARIY

MESSE DE MINUIT

CÉLÉBRÉE

PAR LES ABBES MARIY

MESSE DE MINUIT,

C É L É B R É E

PAR LE S^R. ABBÉ MAURY,

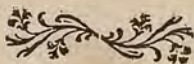
ASSISTÉ DES VICOMTE

DE MIRABEAU

ET D'ESPRÉMESNIL, SES DESSERVANS,

E N P R É S E N C E

*DE MM. Cazalès, d'Ypres, Tréguier, Tournay, La-
queuille, Roy, Redon, de Bats, Bonneval, Folleville,
Saint-Simon, de Bonnay, le Chapellier, Vaudreuil,
& soixante-dix autres, vrais Croyans; en l'église des
Capucins, rue Saint-Honoré, la nuit du 12 au 13
Avril 1790, à l'occasion du Décret sur les Biens du
Clergé.*



A P A R I S,

De l'Imprimerie du 13^e. des Apôtres, chez l'Abbé MAURY.

M. D C C. X C.

Parlez-en à tout le monde, ne le prêtez à personne.

CELEBRE

PAR LE S^r ABBÉ MAURY.

ASSISTANT VICE PRESIDENT

DE MIRABILI



DE D C D

Palais - en la cour de monde, ne de l'ordre à l'ordre

MESSE DE MINUIT
DE
L' ABBÉ MAURY.

PRIÈRE AVANT LA MESSE.

L' ABBÉ MAURY.

JE crois fermement , Etats-Généraux , que la Messe que je vais célébrer , sera un sacrifice sanglant du corps & du sang de la majorité de vos membres ; faites que mon intention s'effectue aujourd'hui avec la rage , la fureur & l'acharnement que demandent d'aussi exécra-
bles mystères.

L' ABBÉ MAURY.

Français.

Latins.

Au nom du Roi , de la Reine *In nomine Patris , &c.*
& du Dauphin.

D' ESPRÉMESNIL.

Qu'ils soient pour nous ! *Amen.*

L' ABBÉ MAURY.

Je m'approcherai du sanc- *Introibo ad altare ,*
tuaire des Etats-Généraux. *&c.*

Ain

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

De ce sanctuaire qui remplit mon ame d'une maligne joie. *Ad Deum , qui lætificateat , &c.*

L' ABBÉ MAURY.

Jugez-moi , aristocrates , & séparez ma cause de celle de ce vil tiers-état ; délivrez-moi de l'homme vraiment patriote. *Judica me Deus , &c.*

D'ESPRÉMESNIL.

Parce que c'est vous , aristocrates , qui faites ma force , parce qu'ils m'ont repouffés , pourquoi mon cœur est-il navré de douleur lorsque le patriotisme triomphe ? *Quia tu es Deus , &c.*

L' ABBÉ MAURY.

Faites éclater vos projets & vos affreux desseins. C'est pour les appuyer & les soutenir de toutes mes facultés , que je suis monté dans la tribune du sanctuaire. *Emitte lucem & veritatem , &c.*

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Je m'approcherai aussi de la tribune de ce sanctuaire qui remplit mon ame d'une maligne joie. *Et introibo ad altare , &c.*

L' ABBÉ MAURY.

Je chanterai vos louanges,
trop chers aristocrates; mais,
mon ame, pourquoi êtes-vous
triste & troublée ?

*Confitebor tibi in ci-
thara, &c.*

D'ESPRÉMESNIL.

Espérez en nous, car vous
nous rendrez encore des actions
de grace. L'aristocratie est le
salut & la joie de notre ame,
c'est notre divinité.

*Spera in Deo, quo-
niam, &c.*

L' ABBÉ MAURY.

Gloire au Roi, à la Reine &
au Dauphin.

Gloria Patri, &c.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Oui, s'ils étoient encore
comme ils ont été & devroient
l'être à jamais, nos appuis.
Qu'ils soient pour nous.

Sicut erat, &c.

L' ABBÉ MAURY.

Malgré cela je m'approche-
rai du sanctuaire.

Introibo ad altare, &c.

D'ESPRÉMESNIL.

De ce sanctuaire qui remplit
nos ames d'une maligne joie.

Ad Deum qui, &c.

L' A B B E' M A U R Y.

Notre secours est dans nous *Adjutorium nostrum ,*
autres aristocrates. *&c.*

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Qui méditons & devons *Qui fecit cælum , &c.*
opérer une contre-révolution.

L' A B B E' M A U R Y.

Je me confesse à notre ma- *Confiteor Deo , &c.*
jorité, à la Nation toujours
victorieuse, à la Fayette le
Général, au Maire Bailly,
aux Apôtres, les Représentans
de la Commune, à tous les
soixante Districts, & à vous,
mes chers Commettans, d'a-
voir beaucoup péché, en pro-
jets, en menaces, en injures,
par ma sottise, par mon info-
lence, par ma très-grande
stupidité. C'est pourquoi je
supplie la victorieuse Nation,
son Général, le Maire de Paris,
les Représentans de la Com-
mune, les soixante sections,
& vous mes Commettans de me
pardonner tout le mal que j'ai
voulu, n'ai pas pu, mais n'ai
pas renoncé à vous faire.

D' E S P R É M E S N I L.

Que la Nation vous fasse *Miseratur , &c.*

miséricorde ; mais qu'après avoir laissé réussir vos projets, elle vous conduise à la lanterne.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Je me confesse, &c. d'avoir entrepris d'opérer plus de mal que vous, d'y avoir employé tous mes moyens, facultés & ressources sans succès. Ce n'est pas faute d'avoir payé de mon impudence, de ma crânerie & de ma très-grande ivrognerie journalière. C'est pourquoi je supplie, &c. d'être persuadés que j'emploierai tout ce qu'il me reste de ressources pour ne pas échouer dans mes autres entreprises.

Confiteor, ... &c.

L' A B B E' M A U R Y.

Que la Nation ferme les yeux sur le passé, s'endorme sur l'avenir, & nous conduise d'elle-même à la plus heureuse contre-révolution.

Misereatur vestri, &c.

D' E S P R É M E S N I L.

Qu'ainsi soit.

Amen.

L' A B B E' M A U R Y.

Que la bonhomie, la foi-

Indulgentiam, &c.

blesse & l'imbécillité de la Nation , nous facilite les moyens de la rendre victime de nos projets.

D'ESPRÉMESNIL.

Qu'il soit ainsi.

Amen.

L'ABBE' MAURY.

Aristocrates, vous me secon-
derez & nous réussirons.

*Deus , tu conversus ,
&c.*

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Et la Nation retombera sous
notre joug.

Et plebs tua , &c.

L'ABBE' MAURY.

Que chacun nous commu-
nique ses moyens de ven-
geance,

Ostende nobis , &c.

D'ESPRÉMESNIL.

Et sur-tout que ces moyens
soient infailibles.

Et salutare tuum , &c.

L'ABBE' MAURY.

Mes bons amis, rendez-vous
à mon invitation.

Domine , exaudi , &c.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Nos cris vous assurent de
notre aven à tous.

Et clamor meus , &c.

L' A B B E' M A U R Y.

Soyez toujours dans les *Dominus vobiscum.*
mêmes sentimens.

L E V I C O M T E D E M I R A B E A U.

Dans le même esprit que *Et cum spiritu tuo.*
vous.

L' A B B E' M A U R Y.

Mes frères & amis , ou-
bliez un moment nos mau-
vais succès , afin de hâter ce
jour tant désiré de meurtres
& de carnages. Apportons-y
une entière dureté de cœur ,
par tout ce que nous pouvons
éprouver de rage & de ressen-
timent.

Nous prions tous nos pro-
félytes , & particulièrement
ceux ici présens , de me secon-
der & aider de tous leurs pou-
voirs.

Un nouveau décret nous
dépouille de nos biens ; mau-
dite soit l'heure où , malgré
nos débats & nos cris , la ma-
jorité l'a emporté.

Faites , s'il vous plaît , ô
puissances infernales ! que le
jour de la naissance du décret
qui nous enlève nos biens soit

(O R E M U S .)

Aufer à nobis quæsumus , &c.

Oramus te , Domine ,
&c.

(Introit de Noël .)

Parvulus natus est , &c.

(Oraison du jour de
Noël .)

à jamais un jour de troubles
& de douleur pour ceux qui
veulent nous faire languir dans
l'opprobre & la misère , par la
rage dont vous embrâsez nos
ames, qui durera dans tous les
siècles des siècles.

D'ESPRÉMESNIL.

Soit fait ainsi qu'il est re- *Amen.*
quis.

L'ABBE' MAURY.

Comte d'Artois, revenez *Kirie eleison* (3 fois).
donc.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Duc d'Orléans, nous vous *Christe eleison* (3 fois).
attendons.

L'ABBE' MAURY.

Nous sommes tous à vous , *Kirie eleison* (3 fois).
arrivez donc.

L'ABBE' MAURY.

Gloire à notre conspiration, *Gloria in excelsis*, &c.
& à tous ceux qui s'y prêtent
de bonne volonté. Nous nous
louons, nous nous appuyons,
& sans nous aimer, nous fra-
térnisons ensemble. Nous se-
rons applaudis suivant nos
succès. O vous tous, aristo-
crates! vous tous, mécontents

& mauvais fujets, gens fans aveux, ni feu, ni lieux, recevez, les uns nos prières, les autres notre argent pour vous joindre à nous; car vous êtes les seuls appuis & soutiens dignes de nous dans l'esprit infernal qui nous régit & nous gouverne à jamais.

D'ESPRÉMESNIL.

Qu'ils arrivent donc.

Amen.

L'ABBÉ MAURY.

Que le même esprit vous anime tous. *Dominus vobiscum.*

D'ESPRÉMESNIL.

Notre esprit dépend du vôtre. *Et cum spiritu tuo.*

ÉPITRE. (*ÉPITRE du jour de Noël.*)

LA NATION prétendit autrefois parler à nos prédecesseurs; elle le fit en différens patois. Le siècle de la Philosophie n'avoit pas encore lui; le Peuple étoit enfoui dans la plus crasseuse ignorance: nous dominions alors, & encore naguère. La trop désastreuse Philosophie vient à briller & d'éclairer tous les esprits par un nouvel assemblage d'Etats-Généraux. Les plus vils à nos yeux, mais les plus éclairés, les plus braves, & aussi les plus forts, se sont assis sur le premier rang; & permutans leur nom bas & rampant

de Tiers-État , en celui de Représentans de la Nation , ils se sont élevés au-dessus des Anges , tels que nous , haut Clergé , Nobles , & Parlementaires : car , qui jamais autrefois eût osé nous dire : Nous sommes vos frères , nous sommes vos égaux , par la déclaration des droits de l'homme ? Nous n'avons qu'un même père , qui est notre bon Roi Louis XVI ; nous ne formons tous qu'une même famille : c'est ainsi qu'ils ont blasphémés. Ce n'est pas tout ; ils ont introduit de nouveaux systèmes , établis de nouvelles loix , & celle du plus fort nous a contraints de nous rendre à l'évidence , & de nous soumettre. Aussi affirment-ils , qu'assis au trône de la sagesse , ils sont les ambassadeurs du Souverain Être , & vont répandre l'huile de la joie sur tout le Peuple Français. J'abrège ; car cette Epître m'ennuye , & peut-être vous aussi. Croyez-en ce que vous voudrez ; quant à moi , sur cet article , je dis , comme Jean Barth : *Je m'en fout.*

D'ESPRÉMESNIL.

Le diable les emporte.

Deo gratias.

L'ABBE' MAURY.

Lucifer s'est , dans ce moment , ressouvenu de la promesse qu'il a faite à notre ordre de lui suggérer , dans de pareilles occasions , tout ce que sa malice a de plus noir ; aussi m'a-t-il envoyé vers vous , ainsi que mon cher Vicomte , & d'autres de toutes les classes de l'État , pour méditer un moyen de vengeance ; il n'a

(Graduel du jour de Noël.)

Recordatus est Dominus , &c.

inspiré les plus insignes trahisons. Mon projet a été inventé, & la contre-révolution aura lieu.

P R O S E.

Votis Pater annuit, &c.

Pour mettre à fin mes projets,
J'ai nanti mes prestolets
De chacun deux pistolets,
Qui joueront sur les objets
Que ma rage indiquera.

Si c'est peu de ces moyens,
J'armerai les Citoyens
Contre eux-mêmes; je soutiens
Qu'il n'est de sacrés liens
Qu'ils ne brisent à ma voix.

J'ai fait passer ma fureur
Dans l'esprit & dans le cœur
De tous ceux dont la stupeur
Me croient leur défenseur;
C'est le fruit de mes pamphlets.

Un charbon allumé sur un
baril de poudre ne produiroit
pas une plus subite & plus ter-
rible explosion que celle que
va faire, dans vos esprits, la
lecture de l'Evangile de ce
jour. Vous devez être, mes
chers auditeurs, tous à moi,
tous en moi & tous par moi;
& du moment que je vous an-
nonce que j'ai de l'esprit &
encore plus de scélératesse dans
l'ame, vous devez tous m'en

Munda cor meum, &c.

croire , & plutôt vous laisser
tous pendre que de démentir
ou de renier votre apôtre.

L' A B B E' M A U R Y.

Ecoutez tous.

Dominus vobiscum.

D' E S P R É M E S N I L.

Nous y sommes.

Et cum spiritu tuo.

Ê V A N G I L E.

L' A B B E' M A U R Y.

Dès le premier âge de la monarchie existoit le despotisme. D'abord il étoit dans les mains du Souverain; bientôt il le transmet dans les nôtres, *car telle étoit son bon plaisir.* Nous l'avions rendu simple fantôme du pouvoir exécutif, que l'on qualifioit du titre de vraie lumière. Il y eut un homme, envoyé des pays étrangers, qui s'appelloit Necker; il vint, pour notre malheur, briser les chaînes de nos esclaves, en convoquant les Etats-Généraux. Il n'étoit pas celui qui devoit régénérer la France; mais il est venu lui rendre témoignage & préparer cette régénération. La lumière véritable étoit celle qui éclaire

In principio erat Verbum, &c.

tout homme venant en ce monde ; c'est-à-dire, l'amour de la liberté. Cet amour étoit dans le monde ; le monde a été fait par lui , & le monde , depuis long-temps , ne le connoissoit plus. Il s'étoit déjà présenté , ainsi qu'en Amérique ; mais en France on ne le l'avoit pas encore reçu. Mais il a donné à plusieurs du Tiers-Etat d'être faits Représentans de la Nation , parce qu'ils étoient amis de l'humanité & de la Patrie. Ce ne sont pas ceux qui sont gros bénéficiers , nobles ou parlementaires , qui ont eu la priorité , mais ceux qui croyoient en l'amour de la liberté ; ET LA RÉVOLUTION S'EST FAITE ; la révolution se'est parfaite devant nous & à notre dent. Nous avons été témoins de toute sa gloire , qui est vraiment celle du Peuple Français , plein de courage & d'humanité.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

J'en frémis de rage.

Laus tibi Christe.

L' A B B E' MAURY :

Que nos animosités & nos fureurs soient augmentées par les paroles de cet évangile.

Per evangelica dicta ,
 &c.

Je crois en un seul moyen qui m'est inspiré par l'enfer même, & toutes les puissances démoniaques; en un seul corps fédératif, fruit de mon indignation, inné en moi avant même la révolution, seul digne de moi, & que personne que moi n'eût osé imaginer, & qui ne peut convenir qu'à nous autres seuls & vrais aristocrates; que mon imagination a bien conçu, médité & digéré. Ce moyen unique est une contre-révolution opérée par une discussion sur la religion, & ma motion a été faite. Dom Gerle l'a proposée sous la présidence de Bonnet. Elle a souffert des difficultés, a été ajournée, s'est représentée le lendemain & jours suivans selon mon plan, s'est vue applaudie par nos confédérés; & qui reviendra à temps plein de gloire pour nous mettre à même de compter le nombre des morts que cette fermentation occasionnera. Je crois aussi à notre malice & notre fourberie réunies, qui sont aussi engendrées du même moyen, & qui seront redoutées par la vue de nos pistolets. Je crois sur-tout en la calomnie dont nous au-

Credo in Deum, &c.

autres

tres gens de robe favons faire
le plus puissant usage , sans
tirer à conséquence ; je m'en
promets un grand nombre de
victimes , suivant mon sincère
désir.

Que ma profession de foi *Dominus vobiscum.*
soit la vôtre.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Aussi l'est-elle. *Et cum spiritu tuo.*

L' A B B E' MAURY.

Recevez , ô puissances té- *Suscipe, Sancta Trini-*
nébreuses ! l'inferral projet que *tas, &c.*
vous offre votre digne ministre
pour tous les assistans mes co-
associés. Je vous l'offre aussi
pour tous les crânes & mau-
vais sujets qui voudront bien
se joindre à nous afin qu'il soit
pour eux comme pour moi un
gage de notre vengeance éter-
nelle.

(*Il charge ses pistolets.*)

Par un effet admirable du *Deus qui humane, &c.*
pouvoir de ces armes , nous
soutiendrons les privilèges &
le despotisme de la noblesse ,
nous conserverons la dignité
& les immenses richesses du
haut clergé , & nous protége-
rons les rapines , vexations ,
usures , & atrocités des gens

de robe & de finance , qui font
cause commune avec nous.

(*Montrant un poignard.*)

Aristocrates , nous vous of-
frons à tous ce signe de notre
salut , vous exhortant à l'em-
ployer utilement pour nos pro-
jets de vengeance.

Offeremus tibi , &c.

C'est sous les dehors d'un
esprit de paix , & d'un cœur
vraiment humain , qu'il faut
préparer notre sanglant sacri-
fice. Faisons qu'il s'accomplisse
aujourd'hui d'une manière à
jamais mémorable.

*In spiritu humilitatis ,
&c.*

(*Bénissant les pistolets & le
poignard.*)

Venez , grands sacrificateurs ,
Ravaillac , Damien , Clément
& autres , venez & bénissez ce
sacrifice de sang , préparé pour
la gloire immortelle de notre
confédération.

Veni Sanctificator , &c.

Je veux être le premier à
laver mes mains dans le sang
de ce sage aréopage qui nous
a dépouillé. J'approcherai du
sanctuaire , afin d'être plus à
portée d'immoler mes victi-
mes. Vous chanterez mes
louanges & applaudirez à mes
merveilleux coups. Mon ame
est toute entière pour ces im-

Lavabo inter , &c.

pies , ces hommes de sang , dont j'ai armé les mains d'injustice & de poignards. Je me suis mis à leur tête ; mon cœur est demeuré ferme dans ses infâmes complots , & je n'ai pas manqué une seule séance de notre infernale conciliabule.

Agréez , ô puissances ténébreuses ! ces victimes que nous allons frapper , en mémoire de nos humiliations , & de la spoliation de nos biens ; en mémoire de l'abolition des privilèges , droits féodaux & autres de la noblesse ; & pour la cause des parlemens & des financiers que l'on a supprimés , ruinés & très-molettés

Suscipe , Sancta , &c.

Priez , ô mes co-assassins ! que les meurtres que nous allons commettre soient agréables à nos chefs.

Orate , fratres , &c.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Que les comte d'Artois , duc d'Orléans , princes de Condé , Bourbon , Lambesc , & autres , agrèent notre sanglant sacrifice , pour l'honneur & la gloire de leurs noms , pour nos intérêts particuliers , & pour recouvrer les biens immenses du clergé , ainsi que nos privilèges.

Suscipiat , Dominus , &c.

L' A B B E' M A U R Y.

Effectuons.

*Amen.*S E C R E T T E (*de Noël*).

Sanctifie, Belzébuth, par la
nouvelle naissance de mon
projet, les vœux qui te sont
offerts, & fais-nous baigner
dans le sang des Patriotes.

Que le même désir vous
anime.

Dominus vobiscum.

D' E S P R É M E S N I L.

Nos ames ne font qu'une.

Et cum spiritu tuo.

L' A B B E' M A U R Y.

Elevez vos poignards.

Sursum corda.

L E V I C O M T E D E M I R A B E A U.

Nous les tenons prêts.

Habemus ad Dominum.

L' A B B E' M A U R Y.

Rendons grace à la rage qui
nous anime.

Gratias agamus, &c.

D' E S P R É M E S N I L.

C'est bien juste & très-rai-
sonnable.

*Dignum & justum est.*P R É F A C E (*de l'Incarnation*).

L' A B B E' M A U R Y.

Il est vraiment juste, équi-

Verè dignum &, &c.

table & salutaire de nous soutenir dans la même résolution, en tout temps, en tous lieux, pour exécuter nos assassinats avec gloire, sûreté & infailibilité, afin que la haine, l'acharnement & la vengeance nous guident dans cette périlleuse entreprise. C'est pourquoi, unissons nos cœurs & nos voix pour dire :

Poignardons, massacrons, *Sanctus, Sanctus, &c.*
égorgeons les Patriotes & leur Général. Notre gloire remplira l'Univers. Nos noms seront portés aux enfers. Béni soit à jamais le vicomte de Mirabeau, s'il marche à notre tête & dirige nos coups.

Nous supplions donc nos *Te igitur, &c.*
très-chers confédérés de bannir toutes sortes de craintes, de remords & de scrupules, afin de maintenir notre union pour parvenir promptement à la plus heureuse contre-révolution.

Les prélats, archevêques, évêques, & tous les autres calotins de notre clique ne me feront pas faux-bon, puisque mon éprit les anime.

MÉMOIRE DES VIVANS.

N'oublions pas , mes chers complices , d'agir aussi au nom & suivant les vœux de nos chefs absens , tels que l'archevêque de Paris , les princes , qui , soit par pusillanimité , soit faute d'adresse & d'esprit , ont pris la fuite ; & les autres , tels que les Lambesc , Polignac , Maillebois , &c. &c. &c. qui n'ont que trop justement craint la lanterne.

Memento , &c.

Participans à une même fureur que la nôtre ; s'ils ne font pas d'effets avec nous , du moins y font-ils de cœur & de desirs , ainsi que tous ces apôtres , dont , pour abrégér , je ne cite pas les noms , qui nous doivent assister de leurs secours en argent , conseil & protection.

Communicantes , &c.

Nous te prions donc , ô Belzébut ! de recevoir favorablement les victimes de notre rage , qui font les offrandes de tous nos frères les aristocrates. Préserve-nous de tous dangers , & fais que nos succès nous assurent la première place parmi les élus.

Hinc igitur oblationem , &c.

Que cette oblation de carnage t'agrée, que par toi elle soit bénie, approuvée, rendue valable & agréable; afin qu'elle devienne pour nous le principe de la jouissance de ton bien-aimé l'abbé Maury,

Quam oblationem, &c.

Qui, la veille du massacre, prit son poignard dans ses saintes & pieuses mains, & les levant aux yeux des assistans (*il lève le poignard*), dira : prenez-en tous, car ceci est le signe de notre triomphe,

Qui pridie, &c.

Il en fera autant de ses pistolets, lorsque le meurtre commencera, & s'en servant utilement, il vous dira faites-en autant, car ceci est le glaive de ma vengeance, qui doit me fournir un calice du sang des Patriotes, que je boirai d'un trait pour assouvir ma rage.

Simili modo, &c.

Toutes les fois qu'il sera nécessaire de répéter cette sanglante scène, mettez un *Clément* ou un Maury à votre tête.

Hæc quotiescunque, &c.

C'est pour cela, Belzébuth, que moi, qui suis ton plus zélé serviteur, & tes bien-aimés, ici présens, nous nous animons par la lecture de tous les dé-

Unde & memores, &c.

crets de l'Assemblée Nationale, qui nous dépouillent, afin de t'offrir plus dignement le sang de cette majorité qui l'a emporté sur nous.

Jette sur nous un regard doux & favorable ; que ton esprit & celui de tous ceux de tes sujets, dont tu connois la plus noire malice, nous animent de leurs fureurs.

*Supra quæ propitio,
Etc.*

Nous te supplions encore de conduire nos projets & nos armes dans les ombres de la nuit, & de les couvrir, aux yeux de nos ennemis les Patriotes, d'un voile impénétrable ; nous t'en louerons dans tous les siècles des siècles.

*Supplices te rogamus,
Etc.*

M É M O I R E D E S M O R T S.

Ressouviens-toi aussi que nous sommes les vengeurs des Berthier, Foullon, de Flesselles, de Launay, & autres, ainsi que des gardes-du-corps, tous partisans de notre cause & nos plus dévoués profélytes, assassinés, massacrés dans la fureur d'un peuple aveugle, en défendant nos intérêts ; & enfin, de tous ceux de notre parti qui reposent dans ton sein.

Memento etiam, Etc.

Prévenus par tes avis salutaires, suivant le régime infernal que tu nous a donné, nous osons dire :

*Præceptis salutaribus,
&c.*

O toi ! le principe & le soutien de l'aristocratie, d'Artois, qui es en pays étranger, que ton nom soit préconisé, que ton règne arrive, que tes volontés soient faites dans toutes les provinces de France, comme parmi nous. Fournis-nous, chaque jour, quelques-uns de ces millions que tu prodigues, & nous te pardonnerons tes dilapidations, comme nous les pardonnons à tant d'autres ; sur-tout, ne nous laisse pas succomber à l'empire du plus fort.

Pater noster, &c.

D'ESPRÉMESNIL.

Délivrez-nous encore de la privation des épices.

Sed libera nos à mal.

L'ABBÉ MAURY.

Délivrez-nous, monseigneur, des ignominies passées, présentes & futures, par le moyen des troupes de votre beau-père, de celles des inquisiteurs, & par les princes, mauvais sujets, qui sont dans vos intérêts ; afin qu'assistés de leurs secours, nous puis-

*Libera nos quæsumus,
&c.*

fions rétablir l'esclavage dans lequel gémissoit le Peuple Français, & le même régime qui le gouvernoit depuis le siècle des siècles, avant l'ouverture des Etats-Généraux.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Secondez-nous.

Amen.

L'ABBÉ MAURY.

Que toutes les puissances *Pax Domini, &c.*
infernales agitent vos ames.

D'ESPRÉMESNIL.

Telle que l'est la vôtre. *Et cum spiritu tuo.*

L'ABBÉ MAURY.

Que cet assemblage d'armes à feu & de poignards nous procure un despotisme éternel. *Hæc commixtio, &c.*

Prince de Condé, qui avez fui dans les pays étrangers, ayez compassion de nous. *Agnus Dei, &c.*

Duc de Bourbon, qui avez aussi signé le mémoire des princes, nous comprenons sur vous. *Agnus Dei, &c.*

Duc d'Orléans, habile escamoteur, qui exercez vos talens à Londres, votre faction vous attend. *Agnus Dei, &c.*

Vous tous, aristocrates fuitifs, qui avez dit à vos apôtres du clergé, de la noblesse & des parlemens, je vous donne de l'argent, ayez égard à nos prétentions, & vous serez encore récompensés.

Domine, Jesu Christe, &c.

Vous, qui vous prétendez petit-fils d'Henri IV, auquel vous ne ressemblez, ni par les vertus, les mœurs, l'humanité ni le courage, ne permettez pas que vos dignes factieux échouent dans leurs entreprises, qui sont aussi les vôtres; & si jamais vous obteniez le pardon de vos crimes, que leur cause ne soit point séparée de la vôtre, & que l'amnistie soit générale.

Domine, Jesu Christe,

Que la cause des aristocrates que j'ai épousée, soit, par la plus insigne vengeance, le remède salutaire de tous nos maux.

Perceptio, &c.

Je prendrai mon poignard & frapperai en invoquant le nom des princes fuitifs.

Panem caelestem, &c.

Quoique ces armes ne soient pas faites pour mes mains, je serai le premier à faire usage de mes pistolets.

Domine non sum, &c. trois fois.

Que le corps de mes ennemis
les Patriotes, percé par mes
mains, me couvre d'une gloire
éternelle ; c'est mon plus
sincère désir.

Corpus Domini, &c.

Amen.

Quelles actions de graces te
rendrai-je, ô Mègère ! pour le
feu divin que tu as fait couler
dans mes veines en m'inspirant
ce complot odieux.

Quid retribuam, &c.

Le sang des bons Citoyens,
que je vais répandre, est le
seul encens que ma reconnois-
sance puisse t'offrir.

Sanguis Domini, &c.

Que cette communion soit
le serment le plus inviolable
que jamais ait lié des traîtres
les uns avec les autres.

*Quid ore sumpsimus,
&c.*

S'il ne falloit qu'un crime
de plus pour nous joindre plus
imperturbablement, je sou-
mettrois mon corps & mon
sang à vos épreuves.

Corpus tuum, &c.

D'ESPRÉMESNIL.

Nous acceptons.

Amen.

POST-COMMUNION (du jour de Noël).

L'ABBÉ MAURY.

Faites, s'il vous plaît, ô
Lucifer ! que le Général de la
Garde Nationale soit notre

première victime ; c'est la plus précieuse & la plus agréable que nous puissions vous offrir.

La victime est nommée. *Dominus vobiscum.*

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

J'en fais mon affaire. *Et cum spiritu tuo.*

L'ABBÉ MAURY.

Allez vous préparer..... *Ite missa est.*

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Grace à vous, nous sommes prêts. *Deo gratias.*

Qu'il vous plaise, furies infernales, de laisser exécuter, & même de faciliter le massacre que j'ai médité & prescrit pour être effectué à la plus favorable & la plus prochaine occasion. *Placeat tibi, sancta, &c.*

Que, sous les auspices de tout ce que nous avons de plus cher, nos projets s'accomplissent. Je vous bénis tous & vous absous. *Benedicat vos, &c.*

Que mon ressentiment & ma rage soient toujours en vous. *Dominus vobiscum.*

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Nous vous donnerons des *Et cum spiritu tuo.*

preuves que votre esprit nous
anime.

(*Le même Évangile qu'à la Messe.*)

PRIERE D'UN PATRIOTE,

APRÈS CETTE MESSE.

JE vous remercie , Dieu tout-puissant , qui veillez à la conservation de l'Empire Français , d'avoir permis que j'assistasse , avec tout le recueillement & l'attention possibles , à la célébration de la Messe de l'Abbé Maury ; afin que , n'ayant laissé échapper aucunes des paroles qui prouvent la scélératesse & la noirceur de son ame , je puisse en faire part à mes concitoyens , qui se tiendront davantage sur leurs gardes contre les tentatives des forcenés Prêtres , Nobles , Parlementaires & Financiers du parti du Vicomte de Mirabeau. C'est avec le plus grand zèle & la plus sincère confiance que je les dénonce à la Nation , & à l'Univers entier.

F I N.

M E S S E

DU 14 JUILLET 1790:

CÉLÉBRÉE

Par l'abbé MAURY, de fameuse Mémoire;

Chez SIMON & JACOB-SION, imprimeurs à rue
St. Jacques, près celle de la parcheminerie. N^o. 251.

AVERTISSEMENT.

L'ABBÉ Maury dina amplement , comme à son ordinaire , il y à quelques jours , chez un riche Aristocrate ; un des convives lui dit au dessert : Mais l'Abbé , si le grand Aumônier alloit être malade le 14 Juillet , qui diroit la Messe ? Si c'étoit moi , dit l'Abbé , qui avoit la panse pleine , je m'amuserois bien ; alors il s'attacha une serviette par-devant , une par-derrière , en manière de chasuble , et se mit à débiter un fatras de sottises : un bon Citoyen qui se trouvoit par hazard de la fête , en écrivit quelques-unes ; et comme on croit que le Public sera curieux de savoir comme parle cet Abbé savetier , quand il est ivre , nous nous empressons de le lui faire connoître.

L'Abbé Maury feignit donc de dire la Messe , chacun se plût à lui faire les réponses ; nous les avons jointes , parce que nous espérons que le Public les trouvera piquantes.

M E S S E

DU 14 JUILLET 1790 ;

CÉLÉBRÉE

par l'Abbé MAURY, de fameuse Mémoire.

MAURY à l'Introïte.

AU nom de la Loi, de la Nation & du Roi qui se souviendra de 1789.

LOUIS XVI.

Dis ta messe, gredin, & laisse-moi tranquille avec tes sottises réflexions.

MAURY.

Mes pauvres 809 fermes, dans quelles mains allez-vous tomber!

L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Elles ne peuvent pas tomber plus mal.

MAURY (au Confiteor.)

Mes Freres, je confesse que notre Assemblée Nationale avance à grands pas vers la fin de la constitution; je confesse que ce qu'on appelle *les Noirs*, fait ce qu'il peut pour la retarder; que plusieurs même croient encore à une contre-révolution. Mais ce sont des sots, de grands sots, de très-grands sots. Quant à moi, puisque la Cour n'est presque plus bonne à rien, je vais me tourner du côté du peuple, d'où vont dorénavant dépendre les évêchés, sur-tout celui de Paris.

LA FAYETTE.

Et vous ferez bien.

MAURY (montant à l'Autel et la baisant.)

Mais Seigneur, vous connoissez ma modération; je ne voulois qu'un pauvre petit archevêché de 100 mille écus de rente, avec 1200 mille francs de bénéfices.

SAINT-PRIEST.

Ce n'est pas ma faute , mon pauvre Abbé ! je te réserverois la coadjutorerie de Strasbourg et la feuille de l'Evêque d'Autun.

MAURY (*au Kyrie eleïson.*)

Coquin de Callonne.

LAMETH (*Kyrie eleïson.*)

Mais nous lui devons les Notables qui ont amené les Etats-Généraux.

MAURY (*Christe eleïson*)

Scélérat de Launey !

BEZENVAL.

Je lui avois écrit de se défendre jusqu'à l'extrémité.

MAURY.

Infâme journée du 5 octobre !

ROBESPIERRE.

Que ne te pendois-tu le lendemain.

MAURY (*au Gloria.*)

Maudite Assemblée Nationale qui nous a rendus à peu près citoyens ! *Au Diable* ceux qui , sourds à tout autre sentiment qu'à celui de l'amour de la Patrie , ont osé exiger la responsabilité des Ministres , laquelle , cependant , sera toujours illusoire , si le Roi n'est pas obligé lui-même de répondre à la Nation assemblée de leurs prévarications. Je maudis sur-tout mes confreres du comité des finances , qui nous ont démontré , clair comme le jour , que Necker , avec ses emprunts , auroit fini par nous precipiter dans un abyme sans fond , à moins toutefois que les créanciers de l'Etat n'eussent voulu se contenter de belles phrases , dont il n'est pas chiche.

ANSON.

Soyez tranquille , j'ai bec & ongles.

MAURY [*à l'Épître.*]

Mes Freres , il faut convenir que les Princes ont bien eu le diable au corps de faire assembler les Etats-Généraux. Je sais que , dans cette opération , loin de songer

au soulagement du peuple , ils ne cherchoient qu'à assouvir tous les caprices des catins & des roués qui les environnoient sans cesse ; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils peuvent dire en leur ame & conscience :
*» Oûi , Maury a raison ; quoique Princes , nous ne
 » sommes que des sots , & nous ne serons jamais aussi
 » heureux que nous eussions pu l'être , si nous fussions
 » demeurés à Versailles ».*

M. C A Z A L E S.

Voilà une vérité.

M A U R Y.

Je tremble que mes discours n'aient pas plus de poids dans le monde qu'ils n'en ont tous les jours dans l'assemblée nationale , où il semble que je ne paroisse présentement que pour exciter un rire méprisant ou des huées continuelles.

S A I N T F A R G E A U.

Oh ! il n'y a pas de mal à cela.

M A U R Y [à l'Evangile.]

En ce tems-là , c'est-à-dire en 1789 , différens Ministres , que je voudrois bien appeler honnêtes gens , persuaderent au Roi que la France étoit perdue , si les nobles , les prélats , & les magistrats sur-tout , payoient chacun en raison de ses propriétés foncières , de ses dignités ou de ses jouissances. Rien n'étoit plus juste ; cependant Louis XVI , trop foible pour résister à leurs lâches insinuations , signa l'arrêt de proscription contre la France , à laquelle il porta le premier coup , en chassant Necker. Mais il ne savoit point qu'il y a des bornes à tout , principalement quand on a en tête un peuple ennuyé d'être vexé & qui s'amuse à lire. Furieux des mauvais traitemens qu'on préparoit à ses Représentans , ce dernier en effet prit les armes presque unanimement , chassa de la Capitale un mauvais sujet de la maison de Lorraine , nommé *Lambesc* ; mit en défaut toutes les précautions qu'avoit prises pour notre ruine le scélérat de maréchal de *Broglie* ici présent ; s'empara d'une quantité considérable d'artillerie de divers calibres & d'armes de toute espece ; enleva , en moins d'une heure & demie , la Bastille , dont la conquête a amené le superbe décret du 19 juin 1790 , & le beau procès-verbal de ses vain-

queurs , du 25 , & institua une armée de plus de 90 mille citoyens dévorés du feu sacré de la liberté. Ce n'est pas tout encore : instruits , je ne sais comment , u'on cherchoit à emmener le Roi à Metz , & qu'on avoit ignominieusement foulé aux pieds la cocarde nationale , les Parisiens s'aviserent , le 5 octobre 1789 , [à la vérité , le pain qui n'étoit rien moins qu'abondant , y fut pour quelque chose] s'aviserent , dis-je , de se rendre à Versailles en assez grande compagnie pour effrayer les Gardes-du-corps , qui n'eurent , et ils firent bien , rien de plus pressé que de fuir ou de faire demander grace pour eux , et inviterent le Roi à accepter un logement au Louvre avec madame son épouse et ses enfans. Plusieurs membres que l'on souffre encore par bonté dans l'Assemblée Nationale , affecteront quelques jours après , de dire hautement que le Roi étoit prisonnier. Moi-même j'appuyai cette calomnie de tout mon pouvoir ; mais qu'en est-il résulté ? Ah ! Seigneur , vous le savez , vous qui lisez jusque dans les plis tortueux de Cazals , Montlausier et autres du côté noir.

P E T Y O N.

C'est la faute des anti-Jacobins. Que ne sont-ils honnêtes gens ?

M A U R Y (*au Symbole.*)

Je crois sincèrement qu'on a fort mal fait d'anéantir cette tourbe de catins ou de mauvais sujets qu'on appelloit jadis religieux. Je crois encore que l'abolition du titre d'Archevêque et la réduction des Prélats à quatre-vingt-trois , c'est-à-dire à un seul par département , sont par conséquence une mauvaise opération , car , on les rendra respectables , dignes sur-tout de l'éminence de leur dignité ; et j'y trouve un défaut , c'est que le Décret a été rendu trop-tôt , car enfin , sans cela , j'aurois à-coup-sur , été nommé Evêque à ma sortie de l'Assemblée Nationale , au lieu qu'il n'est pas trop sûr présentement que jamais le Peuple me pardonne les opinions un peu royalistes que j'ai développées depuis environ une dizaine de mois.

N E C K E R.

Quant à cela , il y aura peut-être quelques moyens de vous en indemniser avec ce que je pourrai accro-

cher à l'Assemblée Nationale, sous prétexte des besoins publics que je grossirai.

M A U R Y (*à l'Offertoire.*)

Recevez, Seigneur, ma promesse de ne jamais abandonner le parti ministériel, dussai-je porter toujours sur moi une paire de pistolets de poche à deux coups.

M D E M E N O U.

Gare la charrette! car les François ne sont pas tout-à-fait aussi dévots que les Brabançons.

M A U R Y (*au Lavabo.*)

Ma foi, arrive qui plante, je m'en lave les mains ainsi que de tout ce que feront mes confrères; ce qui me fâche seulement, c'est d'avoir diablement crié pour rien.

M. D' A I G U I L L O N.

C'est votre faute! il falloit examiner exactement les droits de l'homme, et agir en conséquence.

M A U R Y (*se tournant vers le Peuple.*)

Prions, mes chers frères, que les choses aillent assez mal pour que le 14 juillet prochain ne voie finir l'organisation du militaire, ni l'ordre judiciaire ni les finances.

L A M B E C S.

Sois de bonne foi, l'Abbé, & convient que s'il y arrivoit quelque grand désordre, tu serois encore plus content.

L E S T R E I Z E C A N T O N S.

On leur pardonnera s'il veulent être bons Citoyens.

M A U R Y (*au Canon.*)

Soit, mais il n'en est pas moins vrai que ce Décret va nécessairement livrer au désespoir des hommes auxquels il suffisoit jadis de descendre d'un héros pour tout savoir sans avoir rien appris, pour tout obtenir sans avoir rien fait pour mériter!

P I T T.

Vous avez beau dire, le parti du Peuple est pris!...

MAURY (*au Pater.*)

Honorable Assemblée Nationale , puisqu'il paroît écrit dans le livre des destinées que la France vous devra sa régénération , que votre nom soit donc sanctifié et tous vos Décrets , quel qu'ils soient , exécutés selon leur forme et teneur. Nous avons fait un traité de commerce si mauvais qu'il nous écrase. Proscrivez publiquement de votre usage tout ce qui provient de fabrique étrangère. Etablissez des impôts énormes sur les objets de Luxe , sur les voitures , les chevaux , les domestiques , et sur les étoffes d'or ou d'argent. Rendez le tabac marchand , et anéantissez tous les droits quelconques sur les *comestibles* ; mais que chacun , propriétaire ou journalier , excepté les gens qui ont moins de cinq cens francs par an , ne paie qu'un seul et unique impôt relatif à ses facultés , cependant pas moins de 30 liv. , et partagé de manière que sa perception soit facile. Que le pain , comme en 1756 , ne vaille pas plus de 8 sols les quatre livres à Paris , la viande 7 , le bon vin 8 , la chandelle 9 , l'huile 14 , le beurre et les œufs 12 au plus. L'espèce du bœuf semble diminuer en France. Eh bien ! défendez , pendant quatre à cinq ans , de tuer des veaux. Sur-tout ayez soin que le cuir diminue , car mon père (vous savez que le bon homme se connoît en cette partie) m'a écrit depuis peu qu'il étoit honteux dans la Capitale de payer une paire de souliers six francs et des brodequins douze.

MONTLAUSIER.

Quand à cela , nous savons ce que nous avons à faire.

MAURY.

Ah , ah , vous ne voulez plus m'écouter ! hé bien ! allez vous promener , la messe est dite.

D'ÉPRÉMENTIL.

Ma foi , tant mieux , car j'enrage autant que je m'ennui , quand j'entend dire du bien de l'Assemblée Nationale.

DEO GRATIAS.

M E S S E
AU SAINT-ESPRIT

A L'OCCASION

DU PACTE FÉDÉRATIF,

C E L É B R É E

PAR L'ARCHEVÊQUE D'AIX,

ET CHANTÉE

P A R L' A B B É M A U R Y,

Grand Chantre du parti aristocratique.

*Suivie d'Oraisons sur le même sujet, faites par
Sa Majesté LOUIS XVI, ci-devant Roi
de France ; et par sa femme MARIE-
ANTOINETTE.*

M E S S E
A U S. E S P R I T,
A L' O C C A S I O N
D U P A C T E F É D É R A T I F.

*Le prêtre à l'autel dit : Introïbo, etc. mais l'abbé
Maury chante :*

I N T R O I T.

SPIRITUS domini, etc. L'esprit du roi a rempli l'univers ; il a feint d'être du parti de ses ennemis , mais graces aux bons avis que lui ont donné Saint-Priest, Laluzerne, et tous les ennemis du pacte fédératif, nous avons lieu de croire que nous triompherons , malgré l'enthousiasme qui fait agir le peuple imbécille à qui les douze rois ont inspiré l'amour de la liberté. Il sait tout ; il connoît tout ce qui se dit ; il a tout prévu, et nos ennemis seront renversés.

Ps. Que le roi se lève, et, d'un regard, ses ennemis seront dissipés, et ceux qui le haïssent s'enfuiront de devant sa face.

Gloire à lui , gloire à ses honorables ministres , qui combattent de toutes leurs forces , par les intrigues les mieux concertées , les précautions que prennent , et les douze cens rois , et le général bleu et blanc , pour assurer à un peuple ignorant et stupide une liberté dont il n'est pas capable de sentir le prix. L'esprit du roi a rempli l'univers , etc.

L'archevêque d'Aix , célébrant , dit l'oraison suivante :

O roi juste et bon , qui n'avez fait assembler les notables de votre royaume que pour les consulter sur les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour rendre votre état florissant , et lui faire recouvrer la splendeur qu'une foule de scélérats s'étoient empressés de lui faire perdre par leurs dilapidations et leur libidinosité ; qui , vous étant apperçu de leurs menées secrètes , avez appelé auprès de vous les représentans d'une nation dont vous fûtes toujours le père ; vous qui ne vez d'être trompé dans votre attente , reprenez votre esprit , votre sagesse , et aidez-nous à sortir de l'esclavage dans lequel nos douze cens rois veulent nous plonger ; faites que le même esprit qui éclaire nos ames , enflamme celles de

tous nos amis , et que nous recouvrions ce que l'on nous a ravi ; que la vérité pénètre tous les cœurs ; qu'ils sentent que ce n'est pas en dépouillant les corps les plus respectables que l'on peut rendre un état florissant ; que lorsque tous les ordres sont anéantis , la confusion est le partage du peuple imbécille qui l'a souffert , parce que là où il ne se trouve point d'opposition d'un corps avec un autre , là doit régner le désordre. O mon roi , reprenez de l'activité , de la force , du courage : anéantissez , pulvérissez vos ennemis et les nôtres , les Mirabeau , les Rebwel , les Péthion de Villeneuve , les Chapelier , les Barnave , etc. et tous les ennemis de vos droits et des nôtres ; nous vous en supplions par toutes les considérations possibles , et par votre chaste et vertueuse épouse qui partage avec vous la disgrâce la plus humiliante.

L' A B B È M A U R Y.

Au Kyrie.

Grand roi , prends pitié de nous.

Fais-nous rendre nos biens.

Grand roi , fais-moi rendre mes huit cens fermes.

Grand roi , aie pitié de ta femme et de nous.

L'ARCHEVÊQUE D'AIX.

Gloria in excelsis.

Gloire à vous , ô roi de France , si vous parvenez à détruire les projets désastreux des ennemis de la religion , du trône et de l'ordre ; gloire aux hommes de bonne volonté , qui , pour ramener la paix , massacreront les confédérés qui , dans leur ivresse insolente , vont jurer d'être nos ennemis : nous vous louons , nous vous bénissons , si , au lieu d'admettre auprès de vous le scélérat Necker , ministre infame , auteur de tous nos maux , et l'ennemi d'un peuple sur lequel vous devez régner en père ; qu'il a plongé dans la plus affreuse misère ; que ses agens étourdissent par des fêtes ruineuses ; nous vous glorifions , si vous lui faites éprouver le juste châtiment dû à ses crimes répétés. Si vous le livrez à la vengeance des loix qui punissent le parricide , nous vous rendrons grace d'être sorti de la léthargie dans laquelle cet odieux personnage vous avoit plongé : roi d'un grand peuple , petit-fils de Henri IV , de Louis XIV ; ô vous qui pouvez tout , si vous voulez vous joindre à votre noblesse , à vos

parens , à d'Artois , Conti , Condé et Bourbon ,
pour effacer de dessus la terre fortunée , qui est
votre héritage , les ambitieux qui veulent se l'ap-
roprier sous le titre insidieux de *défenseurs de*
la liberté ; frappez les d'Orléans , les Sillery , et
tous leurs amis ; du glaive que dieu a remis
dans vos mains pour punir les scélérats qui osent
braver et les rois et l'église ; écoutez les sages
conseils de l'épouse charmante que le ciel vous
a donné ; car vous êtes le seul puissant , le seul
fort , et avec vous est la gloire des nations.

L'ARCHÊVÊQUE D'AIK.

Collecte.

O vous , dont l'esprit juste et équitable n'avoit
eu d'autre intention que de rendre votre peuple
heureux ! pouvez-vous voir sans horreur la con-
duite de ceux que vous n'aviez appelé auprès
de vous que pour , de concert , travailler au
grand œuvre de la restauration française , et non
pour la détruire ! Pouvez-vous , ô grand roi ,
laisser agir ces orgueilleux personnages qui se
rendent maître de nos biens , et nous dépouil-
lent , sans pitié , d'une propriété qui n'est pas
plus à eux qu'à la nation , puisque c'est à la

piété des fidèles que nous les devons ; daignez donc jeter sur nous un coup d'œil d'intérêt. Annulez cet affreux décret qui nous réduit à une modique pension , avec laquelle nous ne pourrions plus soutenir la dignité de l'église et les saints dogmes de la religion : nous vous en conjurons par la dignité de votre chaste et fidèle épouse , et par l'église sainte dont vous êtes le fils aîné. Ainsi soit-il.

L' A B B E S Y E Y E S.

Epître.

Mes frères , je suis persuadé qu'un même sentiment vous anime : que vous ne desirez rien tant que la destruction de cette formidable assemblée qui s'est rendue maîtresse de tout ce qui nous appartenait ; qui a dépouillé son maître de tous ses droits ; qui ose lui dicter des loix ; et qui , dans la fureur destructrice qui l'anime , vient d'ôter à la noblesse tous les titres qu'elle possédait , réduit ses membres à la condition de simples particuliers. Aussi attendent-ils avec impatience que nous nous joignons à eux pour déromper le peuple que les douze cens rois ont mis dans l'esclavage , et qu'ils se sont attachés :
c'est

c'est donc à nous , ô mes frères , qui avons les prémices de l'esprit , d'unir la force à l'éloquence , afin d'abattre le colosse qu'ils veulent élever. Ne craignez rien des bleux et blancs , ni de leur général. Si-tôt qu'ils nous verront déterminés à les attaquer , la crainte s'emparera de leur ame pusillanime , et ils fuiront devant nous comme un troupeau de brebis que le loup poursuit dans la plaine. Notre roi combattra avec nous ; et par l'esprit saint qui nous anime , nous recouvrerons nos droits usurpés. Bailly , le timide Bailly , et son lieutenant Duport , baisseront leur tête imbécille , et rentreront dans la poussière de leur cabinet , couverts et de honte et d'opprobres. Mitoufflet , cet avocat chassé de son ordre ; que l'intrigue et la cabale ont placé procureur-syndic de la trop commune de Paris , rendra , pour capter notre bienveillance , un réquisitoire en notre faveur , pour forcer ceux qui auront osé acheter nos biens à nous les restituer ; mais indigne de notre reconnaissance , comme de notre ressentiment , nous le laisserons rentrer dans la fange d'où il est sorti. Ces fiers districts qui osent trancher des législateurs , et chez qui le démon de la stupidité fait habituellement son séjour ; ces fiers districts seront anéantis , et les membres ignobles qui les composent rentreront

dans la classe de laquelle ils avoient voulu s'échapper.

L' A B B É M A U R Y.

Graduel.

Heu m'hi ! quia incolatus meus prolongatus est ? Hélas ! que mon exil est long ! J'ai eu beau réclamer la dissolution de l'assemblée anti-royale , il a fallu souffrir sa prolongation contre les mandats qu'avoient reçus ceux qui la composent ; il a fallu voir décréter le vol du bien de l'église. Mais , si je ne me venge pas de cet attentat fait à la religion , que ma main droite soit mise en oubli ; si je ne tonne pas contre les scélérats qui m'ont ravi mon bien , que ma langue soit attachée à mon gosier.

Alleluia , alleluia.

✧. Mais nous savons que notre maître veut nous seconder ; que nous aurons bientôt lieu de nous en réjouir en triomphant de nos ennemis : car l'église et les rois sont une forteresse indestructible , malheur à quiconque ose les attaquer. *Alleluia.*

L' A B B E M A U R Y.

Prose.

Veni sancte spiritus , etc. Venez esprit saint , esprit royal , faites luire sur nous un rayon de votre clarté céleste ; qu'il embrase nos cœurs d'un feu ardent qui nous donne la force de renverser nos ennemis.

Venez à nous , ô grand roi , père de votre peuple , arrachez-le de l'esclavage dans lequel la Fayette et les habitans du manège veulent le plonger.

Vous habitez nos ames , et votre image ne s'en effacera jamais.

Renversez cet édifice impie que l'on ose élever sur les débris de votre pouvoir , et vous serez notre consolation dans nos afflictions.

O roi bienfaisant , c'est ici l'instant d'éclairer le fond des cœurs de vos sujets , en arrêtant les progrès de cette confédération désastreuse que vos ennemis et les nôtres viennent de former.

Sans vous nous ne pouvons rien , nos forces sont absolument nulles.

LE CURÉ GROS , CURE DE SAINT-NICOLAS-
DU-CHARDONNET , DIACRE.

L'évangile.

En ce tems-là les ministres de l'église étoient respectés , la crédulité des peuples les couvroit de richesses , et ils vivoient dans l'abondance , et jouissoient des plus douces voluptés ; ils étoient les maîtres de la terre : à leur voix tout étoit soumis et obéissoit ; les rois eux-mêmes leur étoient subordonnés ; ils étoient les dispensateurs des couronnes : les richesses de l'état leur étoient confiées : conducteurs des consciences de tous les hommes , ils leur faisoient faire tout ce qu'ils vouloient : mais il arriva sur la terre des hommes pervers qui les persécutèrent et qui leur firent perdre en peu de tems , par leurs écrits audacieux et impies , tout l'ascendant qu'ils avoient sur le peuple. Deux entr'autres , l'un nommé J. J. Rousseau , citoyen de Genève , et hérétique parfait , s'avisa de les attaquer , et de vouloir prouver que ce n'étoient qu'une troupe d'ypocrites qui trompoient les peuples au nom de la divinité : l'autre , nommé Voltaire , par ses impiétés plaisantes , attaqua jusqu'à la religion elle-même , et détruisit dans l'esprit des

peuples la foi si nécessaire au salut des hommes et aux ministres de l'église. Ils eurent beau implorer le bras vengeur de la justice, pour les exterminer, ce fut en vain, et leurs écrits se sont multipliés avec plus de rapidité; le peuple les crut, et la religion fut ébranlée.

Fin de l'évangile.

LE CLERC CAZALÈS.

Louanges aux prêtres, et malédiction à leurs ennemis.

*Le célébrant ertonne le CREDO, et L'ABBÉ
MAURY continue :*

Je crois en la puissance du roi, et qu'à lui seul elle appartient. Toute la France est à lui, et c'est une iniquité que de la lui ravir.

Je crois que l'église et ses biens sont sacrés : que quiconque ose y toucher mérite la mort et l'exécration des siècles : qu'elle est la lumière qui éclaire tous les hommes : qu'elle ne doit faire qu'un avec son roi : qu'elle est indivisible : que c'est pour elle que toutes choses ont été faites.

Je crois que le pacte fédératif est une cérémonie puérile, inutile et même dangereuse : qu'il n'a été imaginé que pour détourner le peuple de ses vrais intérêts, et pour, de plus en plus, le plonger dans la misère, parce que, tandis qu'il s'occupe de fêtes, il ne fait point attention aux décrets désastreux que les douze cens rois rendent tous les jours pour l'intérêt des agioteurs avec lesquels ils s'entendent.

Je crois que le peuple de France se repentira un jour d'avoir écouté la voix trompeuse de ceux en qui il avoit mis toute sa confiance, et dont les décrets ont été regardés comme des oracles.

Je crois que le roi a été crucifié par un peuple qu'il idolâtroit : qu'il a été enfermé dans le tombeau des Thuilleries : qu'il y a resté trop longtemps, mais qu'il va enfin ressusciter et manifester sa puissance et sa gloire : que, replacé sur son trône, il va bientôt juger ceux qui l'ont outragé ; qu'il rendra à sa chaste épouse la liberté dont elle est privée, et rappellera les appuis de son trône, ses amis et les nôtres, qu'une injuste proscription avoit éloigné de leur patrie.

Je crois que, malgré les extravagances que fait le peuple, il va bientôt reconnoître tous ses torts : qu'il sera le premier à redemander le réta-

blissement des anciennes loix sous lesquelles il vivoit : qu'il ouvrira les yeux sur le compte des misérables qui l'ont si horriblement trompé , trahi , particulièrement sur celui de ce Necker , qu'il avoit préféré à son roi ; cet agioteur hypocrite qui , sous prétexte de soutenir l'état , a empoisonné la moitié de la France , à qui il a fait payer bien cher l'aliment infect qu'il ne lui procuroit qu'à peine , et qui lui brûloit les entrailles.

Je crois qu'un chatiment exemplaire sera le prix de ses forfaits : que le grec *Vauvilliers* , hypocrite comme lui , partagera son supplice , ainsi que tous les complices de ces hommes pervers qui , de concert , se sont emparés , et des subsistances pour s'enrichir , et du numéraire avec lequel le peuple pouvoit se les procurer.

Je crois que la reine est vertueuse : qu'elle a toujours été fidèle à son royale époux : que les reproches de luxure qui lui ont été faits sont des calomnies atroces , inventées par ceux qui vouloient s'emparer du trône , en la rendant odieuse à une nation qui jadis l'adoroit : que madame de Polignac qui a été si injustement pros-
crite , et qui erre loin de sa patrie , étoit d'igne d'être son amie , comme le comte d'Artois , que l'on a accusé d'être son amant,

Je crois que monseigneur le dauphin est né de la chaste couche du roi, et qu'il en est le père.

Je crois que l'église, la noblesse et tous les grands recouvreront leurs droits, en dépit de tous les démocrates. J'attends cette résurrection avec confiance, et cet événement fera époque dans les siècles à venir. Ainsi soit-il.

Offertoire.

Le clergé avoit offert à son roi et à la nation de participer à la régénération de la France, en fournissant sur ses revenus les sommes qui pourroient être nécessaires pour en liquider les dettes, mais les impies qui composoient l'assemblée nationale, Mirabeau, Chapelier, Thourer, etc. malgré cette générosité, ayant autant en vue la destruction de la religion, que l'intérêt de la nation, ont tant crié, cabalé, aidés des prêtres qui ne jouissoient pas d'un gros revenu, qu'ils ont rendu cet odieux décret qui porte que les biens que la piété des fidèles avoit consacrés à l'église appartenoient à la nation : usurpation sans exemple, dont nous nous vengerons dans peu de tems. *Alleluia.*

L'archevêque

L' ARCHEVÊQUE D' A I X.

Après avoir béni et consacré un grand nombre de poignards , et les avoir distribués aux assistans , il dit :

Que ces poignards , consacrés pour venger notre injure et celle de notre auguste momarque , deviennent dans vos mains les instrumens de notre gloire et de notre splendeur : que le sang impur qu'ils feront répandre , cause une telle épouvante à toutes les nations, qu'elles redoutent notre puissance et nous révèrent à jamais.

Ainsi soit-il.

Au Roi et à la Reine.

Nous offrons à vos majestés notre existence et nos fortunes : que les efforts que nous allons faire pour vous remettre dans tous vos droits, nous méritent votre protection et vos bienfaits. Soyez notre appui, nos forces et notre esprit sont à vous : et nous prêcherons par toute la France et vos bienfaits et votre nom.

Il se lave les mains.

Je laverai mes mains du sang impur qui va

être répandu , et je n'approcherai de l'autel des justes , et par-tout on racontera nos merveilles. Seigneur , j'ai aimé la beauté de mes palais , parce que tout y étoit en abondance. Les impies m'ont tout fait perdre , ainsi qu'à mes frères , et je vais m'en venger. Ils n'ont pas voulu entendre mes réclamations ; ils m'ont rejeté. Ils ont chargé leur droite de présens pour nous ravir ce qui nous appartenait. Ils ont plus fait , ils ont sacrifié l'intérêt même des peuples , en substituant à l'or un papier qui ouvre une porte à la cupidité insatiable du ministre des finances , et aux infâmes publicains qui ont , de concert avec lui , ruiné l'état. J'ai employé tous les raisonnemens possibles pour prouver l'iniquité d'un pareil procédé : mes clameurs ont été vaines , et les funestes suppôts de l'agiotage ont triomphé. Le décret a passé. Mirabeau qui , perdu de réputation dans son ordre , est dominé d'une ambition insigne ; Mirabeau l'aîné qui ne s'est fait peuple que pour être député à une assemblée qui ne devoit être composée que d'hommes honnêtes , a été le premier à me combattre contre l'intérêt de ses commettans et celui du peuple , dont il se dit l'ami. Sa cabale a triomphé de la raison , et de l'équité , parce que l'or usurpé à la nation lui avoit fait une loi d'être injuste. Tant que le

vil intérêt ne lui commandera rien , il sera honnête homme et bon patriote ; mais aussi-tôt qu'on fera luire de l'or à ses yeux , il changera de langage comme de figure. Bien différent dans ma conduite , j'ai toujours marché d'un pas ferme et égal , et j'ai sans cesse milité et pour le peuple et pour le roi. Je le chanterai sans cesse. Gloire soit à lui , à sa chaste et charmante épouse , à leur fils , à présent et toujours , comme dès le commencement de la monarchie française. Ainsi soit-il.

Le Célébrant , se tournant vers les assistans , leur dit :

Priez , mes frères ; que le sacrifice que nous allons faire de nos ennemis , soit utile au monarque , à tous les princes , nobles et ecclésiastiques ; car c'est le bien du royaume et l'avantage de l'église , dont nous sommes les principaux membres , dans tous les siècles des siècles. ✕. Que la fureur soit avec vous. R. Qu'elle anime votre esprit.

P R E F A C E.

Vere dignum , etc. Il est bien juste et raisonnable que l'on rende à chacun ce qui lui appar-

tient. On nous a dépouillés , on nous maltraite , on voudroit nous effacer de dessus la terre : nous devons , par conséquent , repousser la force par la force ; nous devons inviter toutes les puissances de la France à nous secourir , à nous donner assistance , à nous aider à abattre l'hydre de la démagogie : nos frères célébreront notre gloire avec des transports de joie , en s'écriant :

Saint , saint , saint , est le seigneur , le dieu des armées , qui protège ses ministres fideles contre les entreprises des méchans.

LE CANON DE LA MESSE :

Grand dieu , protégez votre église , en vertu des démarches que nous faisons pour la remettre dans toute sa splendeur. Donnez-nous la force de résister aux embûches que l'on nous tend de toutes parts. Que tous ceux qui participent au sacrifice que nous faisons , en votre présence , au Saint-Esprit , dont vous nous avez remplis , partagent vos graces. Que le roi , ici présent , rappelle auprès de lui les gardes-du-corps , qui ont failli périr pour défendre sa personne sacrée et celle de son auguste épouse. Que d'Artois , Conti , Condé , Bourbon , Lambesc , Vaudreuil ,

Maillebois , tous les seigneurs , princes et princesses qui sont absens , reviennent , avec une armée , s'unir à nous pour faire rentrer dans le devoir ce peuple rebelle , qui ose nous outrager. Avec leurs forces et leur esprit , nous vaincrons par-tout , par les douleurs , les mortifications et l'abandon qu'ont éprouvé notre bon roi et son aimable épouse. Vous savez , seigneur , que le jour de devant sa passion , il participa à l'orgie que firent ses braves gardes avec les dragons , les officiers du régiment de Flandre , et quelques bourgeois bleux et blancs de la garde de Versailles ; qu'il nous dit : « Mangez , buvez en ma présence , mes chers enfans ; car c'est le dernier repas que nous ferons ensemble , car je parts pour Metz » ; qu'aussi-tôt , ils lui jurèrent une fidélité à toute épreuve ; qu'ils foulèrent aux pieds cette indigne cocarde , symbole de la licence et de l'insubordination. Après quoi , il prit un verre de vin , en disant : « Toutes les fois que vous ferez ces choses , faites-les en mémoire de moi ». C'est pourquoi , seigneur nous vous rappelons ces choses , afin qu'elles nous soient profitables.

Mémoires des morts.

Ressouvenez-vous , ô grand roi , par les dan-

gers que vous avez courus à Versailles et à Paris , des parens de ceux qui sont morts , le 14 Juillet , des Flesselles , Delaunay , Bertier , Foulon , vos fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

Pater noster , etc.

Notre père qui , comme un prisonnier que l'on transfère d'une prison dans une autre , réglez plus à Saint-Cloud qu'aux Thuilleries , renversez l'autel de la liberté que l'on élève au Champ-de-Mars : réduisez à rien ce peuple innombrable qui , dans son fanatisme injurieux , s'y transporte avec tous les instrumens propres à creuser notre tombeau : que cette cérémonie , injurieuse à la monarchie et à l'église , soit arrêtée par vous , afin que vous nous puissiez rendre le pain quotidien que l'on nous a ôté. Eloignez de votre personne sacrée les satellites de la Fayette , qui se sont rendus maîtres de votre majesté : car tant qu'ils vous environneront , vous serez dans l'esclavage avec nous. Foudroyez et chassez de votre conseil le perfide Nècker qui vous trahit indignement , et délivrez-nous de l'assemblée nationale , qui nous fait du mal. Ainsi soit-il.

Oraison.

Ah ! seigneur , ne souffrez pas que vos enfans soient la victime de ces insensés qui , à l'envi , creusent notre tombeau. Nous sommes à la vérité des pécheurs , et nous méritons bien que l'on nous humilie : mais faites-nous miséricorde et assistez-nous de vos graces. Nos ames sont dans l'affliction. Délivrez-nous de tous ces soldats qui , des quatre coins de la France , viennent faire pacte avec ceux de Paris pour nous exterminer. Plus d'une fois vous avez sauvé votre église des mains des infidèles , vous le pouvez encore , car vous êtes tout-puissant. C'est en vous que réside la force. D'un seul regard vous pouvez tout renverser. Les français ont tout oublié ; ce n'est plus à vous qu'ils sacrifient , c'est au démon de la guerre. Ils osent élever un autel à Bélial. Hommes , femmes , enfans , tous à l'envi lui rendent hommage , et ils ont la témérité de vouloir nous rendre complices de leurs forfaits. Dans leur délire sacrilège , ils pénètrent dans les retraites sacrées des religieux , dans les séminaires , dans les collèges , ils en arrachent les pieux enfans de dieu , nos frères , les arment d'épées , de pelles et de pioches , et

les entraînent au Champ-de-Mars, en les forçant à consommer l'œuvre impie et sacrilège qu'ils ont commencé contre nous. Leur aveuglement est à son comble. Nos temples sont fermés. Nos autels sont abandonnés, et nous sommes dans l'affliction. On entend répéter de toutes parts : vive la liberté, vive la Fayette, vive Bailly, dieux d'argile qu'ils se sont créés et qu'ils adorent. Ah ! seigneur, décillez leurs yeux : faites-nous la grace de les convertir, en renouvelant au milieu d'eux une nouvelle Saint-Barthelemi. Que ce la Fayette, qui nous fait tant de mal, éprouve le même sort que l'hérétique Coligny, qui fut poignardé et précipité par les fenêtres de son appartement, pour avoir osé insulter l'église, et pris jadis les armes contre son roi pour faire triompher l'hérésie, et placer ses viles créatures aux emplois éminens qui n'appartiennent qu'aux vrais chrétiens. Nous vous en conjurons, au nom du roi crucifié, au nom de Marie-Antoinette, sa fidèle et chaste épouse, et nous vous glorifierons dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aux Assistans.

Que l'esprit de fureur soit avec vous. R. Et avec votre esprit.

L'abbé

L' A B B È M A U R Y.

Maître du ciel , qui d'un seul regard peux effacer de dessus la terre tous les êtres qui t'outragent , venges-nous.

Maître du ciel et de la terre , qui as fait sortir de l'Egypte quarante mille israélites , qui les as nourris pendant quarante ans dans les déserts , aies pitié de nous.

Maître du ciel et de la terre , qui as donné jadis à ton église la force de massacrer tant de payens , d'hérétiques , donnes-nous aujourd'hui la puissance d'exterminer tous les habitans de la France , qui ne veulent plus payer la dîme , que toi-même avois instituée pour nourrir tes fidèles serviteurs.

L E C E L E B R A N T.

Seigneur , qui avez dit à vos apôtres : « Je vous donne la paix , la force et la puissance ; vous serez les maîtres de la terre ; nulle puissance ne pourra lutter contre vous , parce que je serai toujours au milieu de vous ; vous vivrez dans l'abondance de tous biens , vous et vos successeurs » : renouvelez aujourd'hui votre promesse , et ne vous souvenez pas de nos iniquités.

Pleins de confiance en vous , nous allons nous livrer à la fureur , et en votre nom , et au nom du roi , qui est votre image sur la terre , et que ses sujets ont emprisonné , insulté , détrôné. Nous allons prendre tous les moyens possibles pour nous venger des français , qui ont osé nous outrager et nous ravir ce que vous nous aviez donné. Leur nombre ne nous épouvante pas , parce que vous êtes avec nous.

Quoique je ne sois pas digne d'exécuter vos ordres , une seule parole de vous me donnera la force , le courage , les moyens d'exécuter cette noble entreprise.

L' A B B É M A U R Y.

Communion.

Tremblez , peuple français , le moment de la vengeance est arrivé ; vos nombreuses légions ne nous épouvanteront pas : nous avons la justice , la raison , la noblesse , les princes , le roi , la reine , les ministres et les prêtres qui combattront pour nous ; les magistrats , les financiers , les ennobl's nous fourniront assez d'argent pour nous faire triompher. Necker , Bailly , Vauvilliers , la Fayette , et tous leurs suppôts , tomberont sous nos coups : car ce seigneur est tout-

puissant, il raffermira nos ames, il bénira nos armes, et il nous comblera de ses dons. Chez tous les peuples chrétiens, on fait des vœux au seigneur pour notre triomphe, parce que nos malheurs ont passé jusqu'à eux. Le Saint-Esprit, l'esprit de vengeance est avec nous.

Le célébrant dit la poste-communion.

Seigneur, que les prières que nous vous avons adressées nous soient favorables ; regardez-les comme parties du fond de nos cœurs. *Se tournant vers les assistans, il dit :* Que la fureur vous anime : allez, la messe est dite : courez volez au secours de vos frères, écrasez, massacrez tous les ennemis de votre roi et de nos droits ; nobles, ecclésiastiques, transportez-vous dans cette plaine où cette multitude a planté un autel à notre honte ; n'épargnez rien, ni hommes, ni femmes, ni enfans, ni vieillards. Que la sagesse préside à vos opérations, et dieu bénira votre ouvrage. Songez que c'est autant sa cause que vous entreprenez que la nôtre ; que des récompenses infinies vous attendent au sortir de cette expédition glorieuse. Que Dieu tout-puissant, le père, le fils et le Saint-Esprit vous bénisse. Ainsi soit-il.

ψ. Que la fureur vous anime. ϣ. Qu'elle enflamme votre esprit.

Evangile.

Autrefois le roi de France étoit roi , il étoit puissant , son peuple le respectoit , l'adoroit et lui obéissoit ; maintenant , non-seulement il n'est plus roi , mais c'est qu'il est esclave , qu'on lui fait faire tout ce qu'on veut. Son église , qui étoit son plus ferme appui , n'est plus qu'une ombre ; et sa noblesse , qui faisoit exécuter ses ordres , est anéantie. Les vainqueurs des nations , ceux qui avoient sacrifié leur sang pour le salut de l'état et la gloire de la France sont avilis. Les monumens élevés à la gloire de ses illustres guerriers sont effacés. On leur a ôté jusqu'au nom que leurs propriétés leurs permettoient de porter ; rentrés dans la classe de la plus vile populace , ils n'ont pas plus de droit aux charges honorables du royaume , ils n'ont pas plus de privilège que le dernier plébéien.

Les ennemis du roi , de la noblesse et de l'église n'ont travaillé à leur faire perdre ce que la valeur , la piété et dieu leur avoient accordé que pour , par leurs intrigues , jouir pendant quelques tems des avantages qu'ils n'auroient jamais eus par leur propre mérite. Celui qui est la cause de ces iniquités sera le premier à s'en repentir ; la mort est son partage : d'Orléans , que

l'ambition avoit porté à ravir , de concert avec les Lameth , les Barnave , les Péthion de Villeneuve et tant d'autres , l'autorité , la vie à son roi , que la crainte d'un juste châtiment avoit fait fuir , ose reparoître au milieu des fidèles qui veillent encore au troupeau que dieu leur a confié. Mais ce peuple , qui outrage maintenant et l'église et le roi , à l'instigation de ses ennemis particuliers , reviendra de son erreur , il écouterà la voix des hommes éclairés qu'il a avilis , vilipandés , honnis , dépouillés , et sera le premier à les faire repentir de leurs atrocités. Gloire alors sera au roi , à l'église et à la nation.

*Pendant que l'Archevêque d'Aix dit l'évangile ,
le roi et la reine font chacun leur prière à dieu.*

LE ROI.

Pseaume 141.

Voce meâ ad dominum clamavi, etc. J'élève ma voix , et je crie vers le seigneur.

Mon cœur se répand en sa présence , et je lui représente mon affliction.

Vous connoissez mon ame et mes sentimens , vous savez tout ce que j'ai fait pour mon peuple.

Les méchans m'ont tendu un piège en secret dans le chemin par où je marchois.

Je les avois appelés pour me donner des conseils, et ils m'ont ravi mon autorité.

Je ne pouvois pas m'enfuir, et nul des miens ne se mettoit en peine de me sauver la vie.

Je n'avois d'espoir que dans ma noblesse et dans mon clergé, et ils m'ont lâchement abandonné.

Voyez, seigneur, mon affliction, et secourez-moi dans ma douleur.

Voyez comme les méchans m'ont maltraité; ils m'ont arraché de ma maison, ma femme et mes enfans, et m'ont tenu prisonnier auprès d'eux. Ils ne se contentent pas de me traiter ainsi, ils consacrent ma honte où jadis je rassemblois mes défenseurs qu'ils m'ont débauché.

Ils élèvent sur les ruines de mon autorité un autel à la liberté, et ils se font un plaisir barbare de me forcer à être témoin du serment que leur bouche impie va prononcer contre mon autorité.

Délivrez-moi de ceux qui me persécutent, parce qu'ils sont plus forts que moi.

Faites-moi sortir de la prison dans laquelle ils m'ont enfermé, afin que je bénisse votre nom : les justes se joindront à moi, à cause des graces que vous m'aurez faites.

Verset du Pseaume 140.

Que les méchans tombent tous ensemble dans
leurs filets , et que je passe sans y être pris.

LA REINE.

Prière.

Grand dieu , qui m'avez fait l'épouse d'un roi
plein de bonté , et qui m'avez fait sortir d'un
pays où les peuples sont soumis à leurs princes ,
daignez jeter un regard de pitié sur ma situation.
Née avec un cœur sensible , je me flattois que ,
venant habiter une terre étrangère , j'y jouirois
des égards dus à la souveraine d'un grand
royaume. En effet , les premières années que je
l'habitai , je goûtois la plus douce satisfaction ;
j'étois fêtée , chérie , respectée : mais les ennemis de
mon mari ont fait rejaillir sur moi toute leur ani-
mosité : ils m'ont peint à ce peuple comme une
libertine effrénée qui ruinoit et mon mari et
l'état. Ils m'ont accusée d'avoir participé aux vols
des Calonne , des Lamoignon , des Loménie de
Brienne , et d'avoir fait passer leurs trésors dans
le pays qui m'avoit vu naître. Pleins de cette
idée , ils m'ont injuriée de toutes les manières :
ils ont porté la cruauté jusqu'à venir dans ma

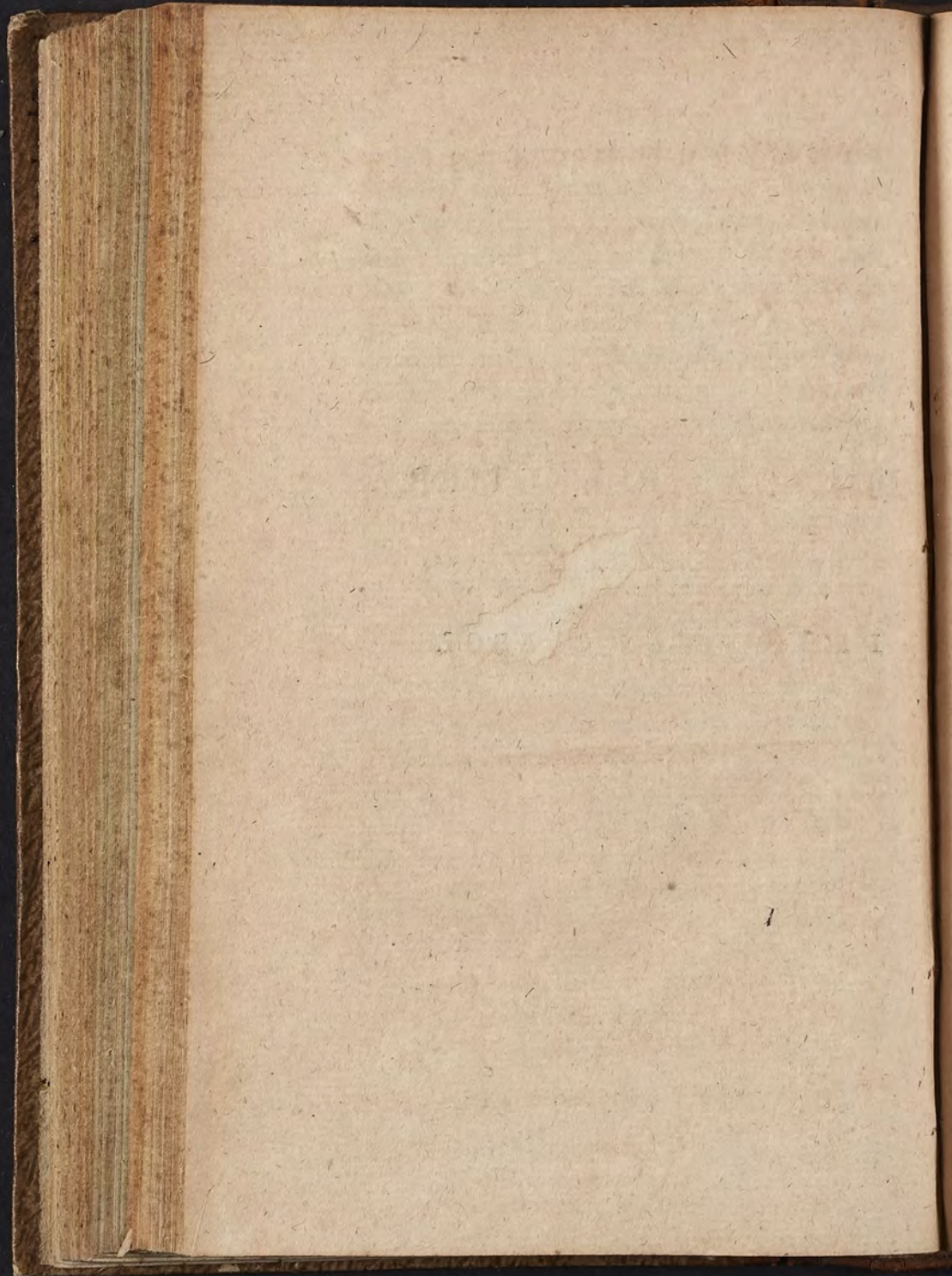
maison pour me poignarder : ils m'ont traînée dans leur capitale avec mes enfans et mon mari : ils m'ont emprisonnée et privée de mes meilleurs amis : ils m'ont insultée par des pamphlets atroces. Hélas ! quels étoient donc mes crimes ? C'étoit d'avoir eu trop d'humanité, d'avoir soulagé l'indigent infortuné : la jalousie de quelques êtres qui m'environnoient , et à qui je n'avois pas voulu accorder les grâces qu'ils me demandoient , en est la seule cause. Aurois-je été criminelle pour avoir suivi mon penchant à la tendresse ? c'est vous, grand dieu, qui l'avez placé dans mon cœur. Pouvois-je croire, d'ailleurs, que, chez un peuple où la galanterie est une vertu, on me feroit un crime d'être sensible et voluptueuse, et que la plus mince bourgeoise auroit le plaisir de satisfaire ses sens, sans qu'on lui en fit des reproches, tandis qu'il me seroit interdit d'en faire autant, parce que je suis la souveraine de cet empire ? Ayez donc pitié de moi, grand dieu ; vengez-moi de tant d'attentats : mon sort est cent fois plus cruel que celui du plus petit de mes sujets. Je vous en conjure, au nom du fils que j'ai donné à ce peuple ingrat et cruel.

F I N.

NOUVEAU PSEAUTIER

A L'USAGE

DE L'ANCIEN CLERGE.



NOUVEAU PSEAUTIER

A L'USAGE

DE L'ANCIEN CLERGÉ,

PAR M. L'ABBÉ MAURI;

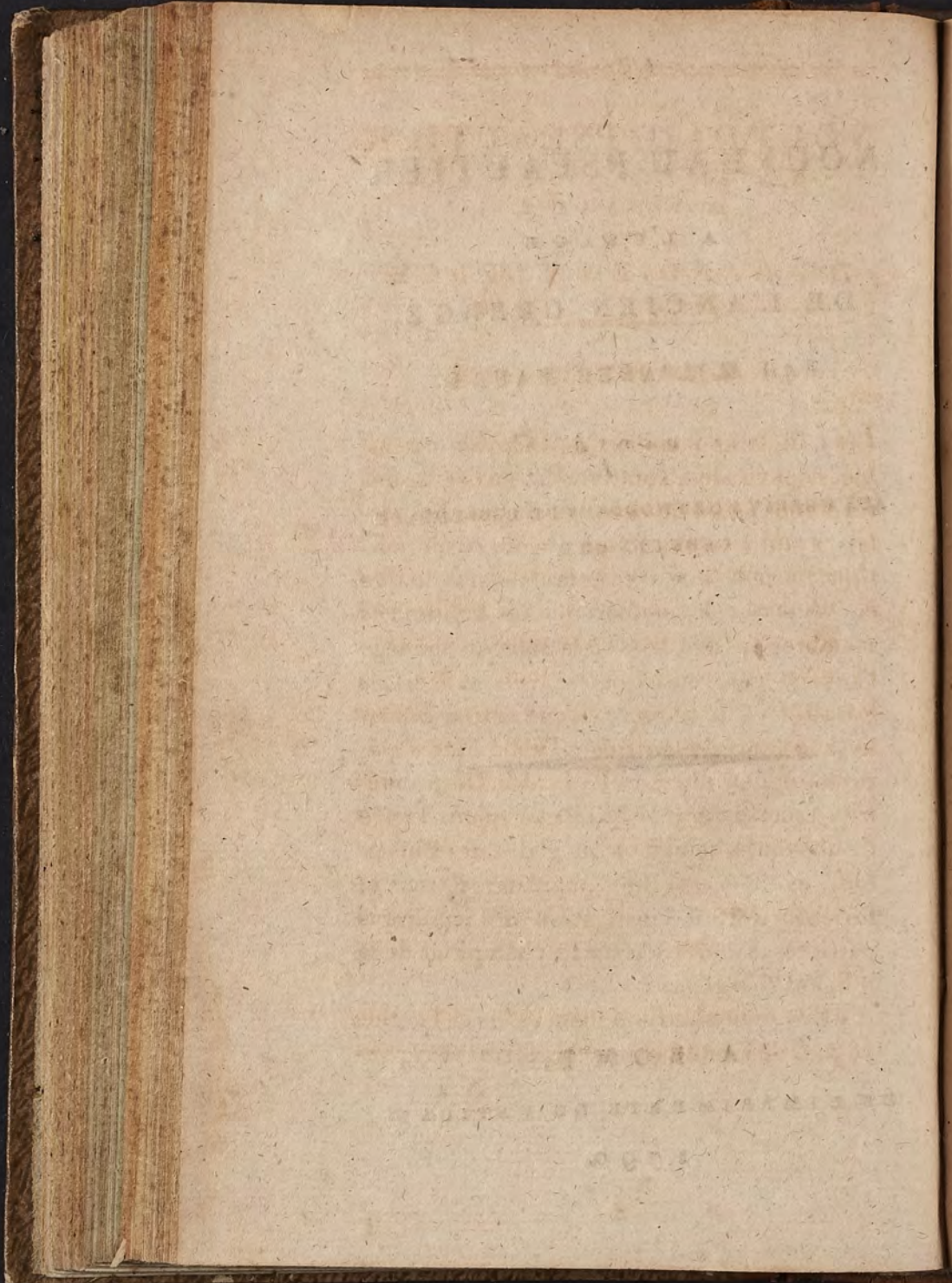
DÉDIÉ

AUX PRÉLATS ORTHODOXES DE L'ASSEMBLÉE
CAPUCINALE.

A ROME,

DE L'IMPRIMERIE DU VATICAN.

1790.



NOUVEAU PSEAUTIER

A L'USAGE

DE L'ANCIEN CLERGÉ.

INTRODUCTION.

LES illustres membres de la loyale assemblée capucinale s'étant rendus en l'église des révérends pères capucins, et chacun des prélats ayant à ses côtés son théolo-casui-politique, prit séance avec autant de gravité que de décence ; il sembloit que les honorables membres eussent laissé à la salle du manège l'audace généreuse qui les avoit enflammés les 13 et 14 de ce mois. *L'œil morne maintenant et la tête baissée*, l'abbé Mauri parut au milieu des Casalès et des Despréménil, escorté du gros Mirabeau, dont l'épée flamboyante, semblable au glaive des chérubins, avoit écarté une populace abusée et furieuse qui, à l'instigation des soi-disans patriotes, s'étoit ruée sur les champions de la religion *Clergienne*.

« Nos ennemis triomphent, s'écria l'archevêque, de Vienne d'une voix forte ; et cepen-

dant entrecoupée de soupirs; l'église est abbatue! les méchans qui ont décrété les droits de l'homme se souviennent de cette vérité évangélique: *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées.* O vous abbé Mauri! vous, enfant de notre prédilection, Comment avez-vous pu vous laisser vaincre? Comment cette érudition, cette mémoire toujours présente, cette audace admirable dont la nature bien-faisante vous a gratifié, vous ont-elles manqué au besoin? Comment, chargé par nous des motions importantes prononcées par dom Gerle, et par le candide Bonal, avez-vous pu les fabriquer avec si peu d'art qu'elles aient excité la risée publique? Votre bien-être ne répondoit-il pas de la réussite de notre projet? Jamais conclaviste ne reçut un salaire aussi fort que le vôtre? Vos mesures auroient dû être plus adroites, ou bien...

« Monseigneur, interrompit l'abbé Mauri, si j'en étois pas connu de vous, de la France, de l'Europe entière, je croirois que, jugeant de ce qui s'est passé par les règles ordinaires, vous ne savez apprécier que le succès. Mon zèle, qu'on peut appeler dévorant, pour le maintien des privilèges de notre ordre, l'usage heureux que j'ai su en faire depuis plusieurs années auroient dû me mettre à l'abri de ce reproche. Mes motions étoient

bien faites, on les a tronquées ; il eût fallu des organes propres à les faire valoir , et messeigneurs avoient décidé dans leur sagesse que M. l'évêque de Clermont et dom Gerle en seroient chargés. On a cru que l'extrême simplicité de ces deux membres seroit un piège pour ces démocrates , et que le respect extérieur qu'ils avoient conservé pour eux serviroit autant que la motion même à imposer aux ennemis du culte. Monseigneur Clopinel avoit envain sollicité la préférence, il n'a pu l'obtenir. . . . »

Un murmure confus interrompit l'abbé Mauri ; c'étoit monseigneur *Clopinel* qui s'avançoit à pas tardifs et inégaux , soutenu par deux grands vicaires, encore bouffis d'une sainte colère.

« Vous n'avez, messieurs, que ce que vous méritez, dit ce prélat, après s'être placé dans une des hautes formes du chœur. Ce n'est pas parmi nous où nul faux frère n'oseroit se glisser, qu'il faut taire ou déguiser une vérité devenue terrible par ses effets. De tout temps ennemis des moines , nous n'avons cherché qu'à les détruire, sans pouvoir y parvenir, parce que l'évêque de Rome s'est arrogé la domination suprême sur ces ordres , qui auroient dû être soumis à notre juridiction ; parce qu'il s'est servi de cette milice enfro-

quée pour étendre au loin son pouvoir. Si, au lieu de nous consumer en efforts aussi continuels qu'infructueux, pour abbatre l'orgueil monacal, nous eussions su amener à notre parti ces gens irascibles; sur-tout si, écoutant moins le zèle amer qui nous fit poursuivre, il y a vingt-huit ans, cette congrégation fameuse, intriguer même avec nos ennemis les parlemens, pour obtenir sa destruction, ne doutez pas que nous ne fussions demeurés en possession de nos prérogatives. Les jésuites avoient tant de ressorts en leur pouvoir, qu'ils seroient parvenus à nous garantir de l'humiliation dont cetiersimbécille nous accable. Tant qu'il y a eu en France des monarques absolus, nous avons régné, et la France n'a jamais offert, même pendant les guerres civiles, le spectacle de la disette et celui de la mendicité. Une parcelle de nos biens auroit suffi pour pallier le mal dans sa naissance, et notre assemblée du clergé n'a pas voulu consentir à ce léger sacrifice. Nous avons, ainsi que les autres, crié : *les états-généraux!* abusés par une longue prospérité, trop peu instruits pour sentir que le peuple, éclairé par des écrits séditieux, connoitroit sa force qu'il prend pour ses droits, nous nous étions figurés que les deux ordres l'emporteroient sur le troisième, sans même avoir la peine

de combattre ; nous avions cru qu'un ministre protestant , à qui l'ambition a fait oublier les règles de la prudence , seroit bien aise de favoriser la religion de l'état , dont l'extrême tolérance l'a maintenu et rappelé dans un poste auquel il n'auroit jamais dû prétendre ; et nous aveuglant par l'espoir d'être soutenus de la noblesse dans une cause devenue la sienne , nous avons couru au-devant de notre perte ; ne nous en prenons qu'à nous , et gémissons de l'imprudence de notre confrère , l'archevêque d'Aix , qui , ayant passé l'âge de l'étourderie , vient néanmoins d'en commettre une digne d'un écolier de sixième. Offrir 400 millions comptant pour le rachat d'un usufruit , n'est-ce pas annoncer à ce tiers , devenu la nation dans un moment de délire , que nous possédons plus encore qu'on nous accuse de posséder ? Jusqu'ici nous avons eu la sage précaution d'ouvrir des emprunts toutes les fois qu'il étoit question d'un don gratuit , et maintenant nous dévoilons à nos persécuteurs le secret de notre bourse. Accoutumés à tonner contre le gouvernement , lorsqu'il mettoit en éconômats ces riches abbayes dont la vacance prolongée nous indignoit , nous n'avons pas senti l'impression que cette offre inutile devoit faire sur des esprits prévenus , sur la foule des mécréans dont l'assemblée

nationale fourmille. Comment aussi s'est-il répandu que, dans une de nos provinces, l'archevêque, gros décimateur, jouit de près d'un million de revenu en dîmes, tandis que nous retenons les curés dans l'étroite limite d'une portion congrue, et que nous les réduisons à envier quelquefois la paire de sabots neufs que le paysan étrenne le jour de Pâque? Qui a révélé le secret de l'abbaye de Fécamp, dont les possessions s'étendent à plus de douze lieues, enfin jusqu'aux portes de Rouen? Tel est l'aperçu de nos torts : voici notre état actuel ».

« Dépouillés de la grandeur, du faste, du luxe devenu un besoin par une longue habitude, nous sommes forcés de rentrer dans la classe sacerdotale, d'être appointés comme le clergé subalterne, d'être réduits à une nullité de pouvoir, dans cet empire où, depuis le règne bienévolé de Louis le *Débonnaire*, nous avons conservé une influence victorieuse dans l'administration, où il ne s'est pas écoulé de règne qu'un ou plusieurs d'entre nous n'ait tenu les rênes du ministère ».

« Assemblés aujourd'hui avec nos sectateurs fidèles, avec quelques-uns de ces nobles, que la chaîne de l'indignation lie à notre cause, de ces nobles nos parens, nos alliés, nos amis, à qui

l'on dispute jusqu'aux titres scellés du sang de leurs ancêtres, qu'on dépouille de leur bien, ainsi que nous, sous le prétexte vain et futile de soulager le peuple qu'on ne soulagera point, ou qu'on soulagera le moins possible, parce que, dans tout état policé, on sait quelle devient l'audace de cette classe d'individus que le seul besoin peut soumettre, et qui ne travaille qu'en raison de la faim; assemblés avec quelques membres parlementaires, dont l'imprudence plus forte et moins pardonnable que la nôtre, a malheureusement appelé sur nos têtes l'obsession cruelle; c'est maintenant qu'il faut chercher des moyens d'éviter une chute totale, commune à la magistrature, à la noblesse, aux ordres religieux, enfin à tous ceux qui faisoient la splendeur de l'empire français ».

« Où sont ces pontifes augustes dont la voix tonnante se faisoit redouter des puissances, enchaînoit leur volonté, et dispo-
soit en maître de leur sceptre ? Hélas ! la tombe les couvre, et la religion sainte, cimentée par le sang des martyrs, est chan-
celante. . . . Que dis-je ! elle est près de sa ruine. Ah ! pourquoi ne s'être pas opposé à la nomination d'un protestant à la présidence nationale ? Cette condescendance, aussi im-
politique qu'impie, nous a perdus. Aveugles

que nous sommes ! *Aurons-nous donc toujours des yeux pour ne point voir ? »*

Une partie de l'assemblée touchée de ces malheurs, émue encore du danger récent qu'avoient courus ses défenseurs, fit retentir l'église d'un bruissement semblable à celui de la vague écumante, lorsque pressée par celles qui la suivent, elle vient se briser contre le roc sourcilleux. L'autre, ayant à sa tête M. Duval, s'avança vers le prélat, et dit que, les momens étant précieux, il falloit agir, ou se résoudre à courber la tête sous le joug de la démocratie. M. Duval offrit, non ses biens, il n'en a point, non ceux de sa femme, (la nation ingrate à qui elle appartenoit l'a déjà livrée à l'indigence), mais son zèle, mais son organe, mais cet art subtil qu'il sut employer contre cet (1) orphelin qui défendit la mémoire d'un père mort sur l'échafaud par la scélératesse du rapporteur Pasquier, surnommé si justement bourreau de la cour, par la cabale ministérielle qui l'employoit.

« Messieurs, dit cet homme qui sait rugir, et dont le front ne rougit jamais, il vous reste des ressources qui, si vous saviez les employer, pourroient affoiblir le coup que l'on vous porte, et peut-être le rendre nul ».

(1) M. de Lally-Tolendal.

« Vos entreprises et les nôtres, confiées à trop de personnes, devoient échouer ; c'est aussi ce qui est arrivé. N'en parlons plus. Cherchons maintenant à tirer parti de ces mêmes décrets qui semblent assurer notre perte commune. Vous connoissez mon zèle pour la bonne cause, et vous savez si je résiste aux puissances ! Ecoutez - moi. Laissons la religion à part, aussi bien chaque honorable membre de cette assemblée ne l'a jamais regardée que comme un prétexte heureux pour envahir ce qui se trouvoit à sa bienséance ; et le peuple même sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur des préceptes que votre conduite a démentis tant de fois. L'important, c'est la conservation de vos biens, des nôtres, de nos prérogatives, qu'on veut absolument nous enlever. Nos craintes sont vives, et malheureusement fondées ; mais il ne faut pas qu'elles nous enlèvent le peu de jugement qui nous est resté. Pensons à nos ressources en tous genres. La Flandre, l'Artois, le Cambresis, la Picardie, ces quatre provinces où la lumière du siècle n'a pu, jusqu'à présent, percer les ténèbres d'une longue habitude, ne verront pas tranquillement cette subversion. Lorsque cet animal à deux pieds sans plumes, qu'on appelle *peuple*, entrevoit l'espoir d'un soulagement, il croit l'instant venu

de briser en entier des liens qui font sa propre sureté , et d'où dépend son existence. Il ne connoît ni le frein salutaire de la loi, ni les convenances sociales , et pense qu'un seul coup doit suffire pour abattre tous les impôts. Lorsqu'il verra que la dîme continuera d'être perçue cette année, et plus rigoureusement encore que ci-devant ; lorsqu'il verra détruire plusieurs chapelles ; qu'il saura que la chasse, dont il croyoit prendre le plaisir, pour avoir celui de dévaster nos terres, vient de lui être défendue, il jettera les hauts cris, et voudra rentrer dans l'ordre d'où on l'avoit excité à sortir : il se plaindra, redemandera le patron qui lui envoyoit au bout de sa neuvaine de la pluie, du beau temps, et saura bien vouloir le rétablissement du clergé. Les moines, vermine accréditée chez les dévotés, sont encore dans leurs monastères, et l'on ne peut les en faire sortir qu'en leur assignant une pension : cette pension ne peut se prélever que sur vos biens et les leurs ; et vos biens *décrétés* ne sont pas encore vendus. Ils ne le seront de long-temps, parce que, malgré les soumissions et les demandes des municipalités, acheter et payer sont deux ; parce que la crainte d'acheter des biens devenus propriété par une longue prescription, par l'habitude de les regarder comme

tels, par l'appréhension de la déclaration du pape qui n'adhère aux décrets de l'assemblée nationale de France qu'en ce qui *ne touche point au culte, ni au fond, ni à l'extérieur*, retiendra beaucoup de gens, dont les bourses ne s'ouvriront pas. Ces assignats forcés, cet intérêt qui leur est alloué, le nombre de ceux qui vont remplacer dans le porte-feuille des actionnaires de la caisse d'escompte, les avances qu'ils ont faites au gouvernement, ou plutôt à la nation (puisque ce mot est consacré, il faut bien s'en servir pour être entendu); tout cela effrayera : le commerce entier élèvera la voix ; et ceux qui auront des assignats portant l'intérêt de chaque jour, refuseront de payer le fournisseur sur le champ, ou bien l'ouvrier qu'ils auront fait travailler, parce que quelques jours leur produiront un léger intérêt qui, étant doublé, chatouillera l'avarice, et même la fera naître. La circulation sera lente, incertaine; l'agio-tage accaparera; et l'argent-monnoie ne sortira pas des coffres, ainsi qu'on se l'est imaginé. En forçant les assignats, on doit être sûr qu'ils reviendront dans le trésor national qui, par l'intérêt qu'il payera lui-même en les recevant, se verra enlever une portion du produit sur lequel il comptoit».

« A ces moyens, que vous n'aurez pas fait

naître , mais dont vous profiterez , joignez ceux qui sont en votre pouvoir. Qui offre quatre cents millions , doit les avoir , ou savoir où les prendre. Avec quatre cents millions que ne fait-on pas ? Soudoyez des clau-
 baudeurs , payez bien cette troupe de mendi-
 ans , afin que se montrant encore en plus grand nombre , obstruant les passages , les rues , assiégeant les boutiques , arrêtant les passans , cela soulève peu à peu les habi-
 tans de la bonne ville de Paris contre la commune ; sachez mettre dans vos intérêts quel-
 ques-uns de ces faiseurs de pamphlets ac-
 crédités ; leur plume vénale vous servira bien : ils déploreront , en style du jour , l'as-
 servissement des Français , la chute fatale de la religion , la captivité du roi , la dis-
 persion des princes , la ruine totale de l'état ; et les têtes échauffées par ces récits , où le mensonge , mêlé d'un peu de vérité , of-
 frira par-tout le sarcasme , se tourneront en votre faveur. Ayez en public l'air bien ré-
 signé ; mais sachez en particulier vous attirer , par des présens , par des promesses , cer-
 tains abbés de la commune , dont les sermons mi-partis sont admirés de la garde natio-
 nale , précisément parce qu'elle n'en peut comprendre le double sens. Je m'offre , mes-
 sieurs , de faire circuler les écrits que vous
 payerez.

payerez. J'ai à mes ordres des légions d'avocats, de procureurs, d'huissiers très-propres à colporter ces ouvrages. Ils iront, à tant par jour, dans les cafés, les promenades, et même dans ces endroits où quantité de citoyens se glissent pour goûter des plaisirs clandestins. Ne manquez pas d'intéresser dans cette affaire les filles élégantes que la révolution réduit à quitter les palais voluptueux qu'elles habitoient, pour se confondre dans la tourbe de celles qui, le soir, offrent de piquantes faveurs aux amateurs d'aromates. Elles sauront influencer sur les démarches de ce peuple toujours prêt à varier dans ses principes comme dans ses modes ».

M. Duval se tut, et l'assemblée vota un remerciement. Cependant les avis furent partagés sur le mode d'insinuation qu'il falloit employer en première instance. M. de Bonal, qui se ressouvint très-à-propos d'avoir lu dans un ouvrage de l'impie Voltaire, qu'il avoit enlevé à un séminariste de Clermont, dans la crainte que sa jeune ame ne fût corrompue par la science mondaine, que le dieu des Hébreux se rangeoit toujours du côté des gros bataillons, proposa de décréter une partie de la motion de M. Duval, relativement aux pamphlets. Monseigneur Clopinel indiqua un nouveau

pseautier de la composition de l'abbé Mauri, chaque cahier contenant sept pseumes ; ce nombre mystique, ayant rapport au chandelier à sept branches , ainsi qu'au chariot du roi David. Cet ouvrage avoit l'avantage d'être tout fait , l'abbé l'ayant gardé comme un corps de réserve, afin de s'en servir pour justifier la pureté de sa doctrine aux yeux des incrédules.

A peine en avoit-on achevé la lecture , qu'une bande d'énerguménocrates s'élança dans l'église, interrompit quelques amende-mens de l'illustre assemblée, et osa , tant la liberté est devenue licence, se permettre de faire retentir la voûte du temple sacré d'airs profanes, parmi lesquels on distinguoit celui-ci , déjà connu de messieurs du parlement : *Allez vous - en , gens de la noce*. Tant d'audace surprit les honorables membres ; mais n'étant pas les plus forts, ils sortirent, se promettant de chercher un lieu où désormais les profanes ne pussent avoir accès. Quelques soupçons se portèrent sur le prieur des capucins : on alla jusqu'à se dire à l'oreille que c'étoit lui qui avoit amenté cette troupe de mécréans, afin d'avoir, par cette espèce de délation, droit de solliciter une augmentation de pension , ce qui lui avoit été promis par la sœur du valet-de-

chambre de la maîtresse du prince de Broglie, très-tolérant pour tout le monde, à l'exception du clergé, jadis vénéré par son père.

PREMIER CAHIER DU PSEAUTIER.

PSEAUME PREMIER.

Beatus vir qui non abiit, etc.

1. **H**EUREUX celui qui ne participe pas au conseil des méchants, qui ne marche point dans la voie de la démocratie, et qui ne s'associe pas avec les incrédules.

2. Mais qui, mettant ses affections dans la conservation du clergé, médite jour et nuit sur les moyens de délivrer la France des lubies patriotiques qui, ayant saisi le peuple, ont, de proche en proche, entraîné le monarque dans les fers du patriotisme.

3. Il sera semblable à un arbre planté dans une bonne terre, qui rapporte de bons fruits. Toutes ses entreprises seront heureuses; et, sous la protection du clergé, il jouira des biens célestes figurés par les temporels.

4. Il n'en sera pas ainsi des méchants qui nous persécutent. Malédiction pour eux sur

la terre, enfer dans leur maison, mort et ruine dans leur famille !

5. Et, par une suite nécessaire de cet anathème, ces méchans, qui s'attendent à être réélus dans les législatures suivantes, n'auront point place dans les conseils, dans les tribunaux, pas même dans celui du chàrelet, parce que, s'il a sauvé quelques nobles, il a lâchement envoyé Favras au gibet.

6. Car le Seigneur favorise ceux qui suivent les voies du clergé, qui protègent la noblesse, et tentent d'exterminer les tyrans qui se sont emparés de l'esprit du roi, à l'exclusion de ses fidèles serviteurs.

P S E A U M E D E U X I È M E.

Quare fremuerunt gentes, etc.

1. **P**OURQUOI la nation française s'assemble-t-elle avec tant de rage ? Pourquoi l'assemblée machine-t-elle tant de décrets destructeurs des deux ordres ? Pourquoi a-t-on donné au troisième une prépondérance fatale à la religion, d'où dépend la splendeur du royaume ?

2. Pourquoi le roi, des princes, tels que Broglie et d'autres encore, se soulèvent-ils

contre le Seigneur qui les avoit comblés de biens, c'est-à-dire contre le clergé, dont l'un tient sa couronne, et les autres, des biens considérables pour leurs enfans; et pourquoi disent-ils :

3. Rompons les chaînes dont ils nous ont chargés, ôtons-leur ces biens qu'ils ont acquis au nom du Seigneur, et rendons-les, par leur pauvreté, méprisables au peuple, afin qu'ils ne croient plus en eux ?

4. Mais celui qui habite dans le ciel se rira de leurs vains projets, et les assignats tomberont avec ceux qui les ont votés, parce que la confusion dont furent frappés les constructeurs de la tour de Babel étoit moindre que ne sera la leur.

5. Dans le même temps, le roi se moquera d'eux, et les fera rentrer dans la poussière, d'où la révolution les a tirés; et l'on verra la religion fleurir de nouveau à l'ombre du trône, et le trône s'incliner devant les ministres de la religion, ainsi qu'il est juste.

6. Il sera ainsi fait, car le Seigneur a dit à son église, dont nous sommes les princes : Vous régnerez sur Sion, et vous publierez des loix favorables à votre règne, qui est le mien.

7. Vous êtes les enfans de ma prédilec-

tion. C'est pour vous que les peuples doivent travailler ; et quiconque tentera de vous ôter les biens de la terre sera rejeté de mon royaume.

8. Demandez-moi tous les biens en partage , et je vous les donnerai : quant aux princes et à ceux qui vous résisteront , vous les traiterez avec rigueur , et les briserez comme des vases d'argile.

9. C'est pourquoi , assemblée nationale , devenez sage , et cessez de conspirer contre nous , afin de ne pas avancer le moment de votre ruine. Le bras du Seigneur est fort , et il a donné sa force au clergé , qui saura en user.

10. Obéissez à la voix du ciel qui vous défend de toucher aux dîmes , de peur que le clergé s'irritant contre vous , vous ne perdiez misérablement la puissance que vous avez ravie au monarque , à l'aide des mécréans qui ont tout sacrifié au plaisir de nous humilier.

11. Lorsque la colère du clergé s'enflammera , ce qui arrivera bientôt , si vous continuez de vouloir le dépouiller , vous serez brisés comme le chêne orgueilleux qui a cru braver impunément la foudre.

P S E A U M E T R O I S I E M E.

Dominus Deus meus, in te speravi, etc.

1. SEIGNEUR notre Dieu, nous mettons notre espérance en vous, délivrez-nous de ceux qui nous persécutent avec tant d'acharnement, sur-tout des Camus, des Péthion, des la Rochefoucault, déserteurs de la bonne cause, sans qu'aucun égard pour leurs parens et amis puisse arrêter la fougue de leur imagination.

2. De peur que, semblables aux lions et aux ours, ils ne déchirent les innocentes brebis de votre bercail, et ne leur enlèvent la peau avec la toison dont ils sont incalculablement envieux.

3. Si nous avons commis des crimes, vous seul devez nous juger, parce que ç'a été pour la gloire de votre nom sacré, et qu'en ôtant aux simples des biens périssables, nous leur en avons procuré de célestes.

4. Si nous avons quelquefois fait du mal à nos bienfaiteurs, en leur dressant des embûches, ç'a été pour notre avantage, et pour soutenir votre religion sainte dont nous seuls sommes les colonnes qu'on veut ébranler, afin de ruiner l'édifice.

5. Seigneur, permettez que nous remon-
tions avec gloire à cette tribune où plus
d'une fois nous avons fait entendre nos cla-
meurs. Cette place nous convient d'autant
plus que c'est aux princes des prêtres à ré-
gler ce qui concerne l'église et ses biens.

6. Ennemis cruels, si vous ne vous désistez
de vos desseins perfides, le Seigneur fera bril-
ler son épée; déjà son général Mirabeau, le vi-
comte, la tient toute prête; il vient d'aiguiser
sa lame pour frapper sans distinction sur ceux
qui oseront vendre ou acheter nos biens ac-
quis par tant de fatigues.

7. Les malheurs que l'on rassemble sur nos
têtes retomberont sur celles de nos ennemis,
et leurs desseins injustes se tourneront contre
eux. Alors nous louerons le Seigneur; et
nous rapprochant du trône, nous aiderons au
monarque à y remonter.

8. Alors encore nos ennemis, remplis de
crainte et de confusion, fuiront à leur tour;
ils seront couverts de honte, réduits à la
misère qu'ils nous préparoient, sans avoir
de terre étrangère qui veuille leur donner
asile.

P S E A U M E Q U A T R E M E.

Deus auribus nostris, etc.

Nos oreilles ont entendu, et nos frères nous ont raconté ce que vous avez fait, ô mon Dieu ! en faveur de nos devanciers ; vous avez détruit leurs ennemis, et les avez élevés sur les ruines des impies Babiloniens.

2°. Cependant quoique nous ne soyons pas plus corrompus que nos devanciers, vous ne nous secourez point ; nous vous avons cependant loué avec véhémence, et nous avons insisté pour que l'assemblée décrétât en faveur de votre culte ; et vous ne nous seconde point comme autrefois, et nous ne pouvons opérer les merveilles d'une seconde Saint-Barthélemi !

3. Vous nous rendez au contraire semblables à des brebis qu'on égorge pour servir de nourriture, et vous nous entourez de nations idolâtres qui se réjouissent de notre chute, et vont acheter nos biens sans honte et sans pudeur.

4. Vous nous avez rendus l'opprobre de nos frères, et la risée de ceux qui sont autour de nous, et vous avez permis qu'ils nous poursuivissent comme la bête carnassière qu'on assiège dans son repaire.

5. Abattu par tant de privations, nous n'avons recours qu'aux gémissemens, dans l'impuissance physique où nous sommes de nous venger. Autrefois, armant les serfs soumis de nos possessions, nous aurions opposé aux méchans une armée redoutable ; car il est encore parmi nous plus d'un Jean Petit, plus d'un Rose, évêque de Senlis.

6. Mais dans l'abandon que nous éprouvons, dénués de cette force qui nous a fait acquérir honneurs et richesses, nous ne pouvons que nous écrier : Seigneur, sauvez-nous, ou nous périssons !

7. Levez-vous donc, Seigneur, et rendez à nos bras énervés par la mollesse, à nos cœurs glacés par la crainte, la vigueur du lion, la souplesse du léopard, la férocité du tigre, jointes à la finesse du renard, afin que nous glorifions de nouveau votre saint nom dans les temples, et sur-tout dans les agapes délicieuses que nous avons substituées aux repas frugals des anciens évêques.

P S E A U M E C I N Q U I E M E.

In te Domine speravi, etc.

1. C'EST en vous, Seigneur, que nous mettons notre espérance ; faites que nous ces-

sions d'être confondus lorsque nous nous opposons à la volonté générale de nos ennemis. délivrez nous de leur malice, et des dangers d'une réforme dommageable aux princes de votre église.

2. Vous avez été jusqu'à présent le sujet de nos louanges ; pourquoi permettez-vous que plusieurs nous regardent comme des monstres qui font horreur ? Secourez-nous au contraire , parce que vous savez que notre gloire est la vôtre , et que ce triomphe nous est dû.

3. Ne nous abandonnez pas ; ne nous rejetez pas à cause de notre vieillesse , à présent que nous n'avons plus la force de nous défendre ; car nos ennemis disent : Personne ne peut les sauver de la main de la *nation*.

4. Aussi bien il est temps que vous montriez votre puissance , parce que les merveilles opérées jadis en notre faveur sont effacées de la mémoire des hommes , et qu'ils ne croiront désormais en vous qu'en voyant l'effet de votre puissance redoutable.

5. Donnez au roi votre jugement , afin que le petit nombre de ceux qui lui sont restés fidèles se rapprochent de lui , s'arment pour notre défense , et qu'il éloigne de nous , par un *veto* bien appuyé , la coupe amère du dépouillement.

6. Alors nous célébrerons vos louanges , et nos orateurs sacrés feront retentir la chaire de vérité des préceptes sublimes du célèbre cardinal de Guise et de ses dignes confrères : alors le rejeton malheureux de cette illustre tige , l'auguste Lambesc reparoîtra pour exercer en votre nom la force de son bras.

7. Il nous vengera avec usure des injustices souffertes. Les Juifs et les protestans sortiront encore une fois du royaume pour aller chez l'étranger recueillir la honte et la misère qu'ils se sont , dans leur folie , efforcés de répandre sur nous.

8. Nous donnerons au roi un peu d'or , au peuple un petit morceau de pain , jusqu'à ce qu'ayant accaparé le reste du numéraire , nous soyions devenus les souverains véritables d'un empire que le grand Clovis soumit à S. Remi , en recevant de lui l'eau salulaire du baptême.

9. Les parlemens , que nous rétablirons à des conditions avantageuses pour le clergé , s'engageront à publier les édits qui seront approuvés par nous , sans remontrances ; et nous leur permettrons de vexer à leur gré les parties plaidantes dans les causes entre laïques. Le châtelet verra sa juridiction s'étendre , parce que nous lui conserverons

l'attribution des crimes de lèse-clergé, qui sont sans nombre et sans mesure.

10. Nous supprimerons seulement le grand conseil, comme tortionnaire et abusif, en ce qu'il a eu l'audace de juger les causes de simonie, au grand scandale des simples, à qui il auroit fallu cacher les peccadilles et autres menues fredaines des ecclésiastiques: ne sait-on pas que *l'esprit est prompt*, et que *la chair est fragile*?

P S E A U M E S I X I E M E.

Miserere mei Deus, etc.

1. Ayez pitié de nous, Seigneur, selon l'étendue de votre miséricorde, et ne permettez pas qu'on nous enlève les biens que nous possédons, et auxquels nous sommes si inviolablement attachés.

2. Effacez nos péchés selon la grandeur de votre clémence infinie, à laquelle nous croyons si fermement que dans cette vue nous nous sommes laissé aller au gré de nos passions, bien sûrs d'obtenir à temps un pardon généreux.

3. Lavez avec soin aux yeux des hommes l'iniquité qui nous couvre, et nous purifiez, en nous accordant chapeaux, évéchés,

abbayes et prébendes , comme par le passé. Nous en avons besoin pour secourir nos neveux qui se sont laissé dépouiller , tant ils ont cru en nous.

4. Nous reconnoissons tout bas notre injustice : notre crime est devant nos yeux ; mais ces laïques imprudens n'ont pas le droit de nous juger, encore moins celui de nous punir. C'est assez pour eux d'être dispensés d'augmenter nos richesses.

5. Il n'y avoit que vous seul , ô Dieu ! qui saviez la grandeur de notre turpitude , et voilà que des faux frères l'ont révélée à la multitude ; et la multitude déchainée va se jeter sur nous comme sur une proie sans défense , si vous ne nous secourez de toute votre puissance.

6. Souvenez - vous , Seigneur , que tout homme est fragile , que nous sommes conçus dans le péché , que les enfans mâles tiennent ordinairement de leur mère , et qu'Eve nous a transmis un goût insurmontable pour toutes sortes de fruits défendus , ce qui fait que nous sommes entraînés vers le mal par un penchant irrésistible.

7. Mais ce n'est pas devant vous que nous nous servirons de cette foible excuse , parce que nous savons que vous aimez la vérité ; vous nous avez révélé ses mystères et nous

avouons les avoir fait servir à notre aggrandissement d'une manière inexcusable.

8. Nettoyez-nous avec l'hysope, c'est-à-dire, que si vous permettez que nos biens nous restent, nous aurons recours à la contrition; et désormais nous contentant de manger les revenus, nous promettons de ne point aliéner les fonds.

9. Versez la joie et l'âlégresse dans notre esprit abattu, en permettant que toutes choses se bouleversent plutôt que de nous laisser dépouiller de nos possessions; alors nos os criblés par la souffrance, se régénéreront beaucoup plus facilement que la France, et nos jeunes amies, qui languissent, se ressentiront de notre joie.

10. Détournez vos yeux de notre intention, effacez les taches de notre souillure, afin que nous puissions de nouveau avoir sur les esprits cette influence qui a produit notre splendeur.

11. Créez en nous une audace nouvelle, augmentez en nous, Dieu tout-puissant, cet esprit d'intrigue et d'astuce qui, toujours a servi à nous assujettir les grands du siècle, et les a rendus les instrumens passifs de nos volontés souveraines.

12. Ne nous rejetez pas loin de la face des affaires, et ne nous privez pas de la

satisfaction d'endiriger le cours, selon l'esprit qui nous fit autrefois débiter tant de sonnettes, qui nous ont valu de grands biens.

13. Rendez-nous cette joie salulaire dont nous jouissions avant la révolution, et nous fortifiez de cet esprit qui sait voiler les passions, leur donner l'apparence du zèle pour la félicité publique, dont intérieurement nous faisons très-peu de cas.

14. Alors nous publierons votre miséricorde, et ces méchans démocrates, touchés de vos bontés, mais plus encore de nos succès, se convertiront à vous, ou du moins ils en feront le semblant; et peu nous importe, pourvu qu'en ce qui nous concerne l'effet soit le même, et qu'ils nous rendent nos biens.

15. Pardonnez-nous nos homicides passés, et ceux que nous voudrions bien pouvoir commettre à l'avenir. Notre langue célébrera votre bonté, et nous donnerons de l'exercice à votre clémence.

16. Ouvrez nos lèvres en nous fournissant de quoi vous bénir. Notre bouche annoncera vos bienfaits, fera éclater notre triomphe sur les mécréans qui veulent absolument nous couper les vivres, comme s'il suffisoit, pour substantier nos éminences, nos grandeurs, nos dilections, du plat de lentilles d'Esau.

17. Nous vous offririons bien des sacrifices si tel étoit votre plaisir ; mais les holocaustes n'étant pas capables de replacer en nos mains les biens qu'on nous arrache, nous gardons notre argent pour soudoyer encore quelques brigands, quelques troupes qui, peut-être, opéreront des merveilles.

18. Si le sacrifice d'un esprit humilié vous plaît, ne refusez pas le nôtre. Brisés par la douleur, resserrés par la crainte, animés par la rage, nos cœurs sont dignes de vous être immolés.

19. Cependant comme il arrive souvent que les sujets portent l'iniquité de leurs princes, nous vous prions, Seigneur, que, sans avoir égard à la foiblesse du roi, à la lâcheté de ceux qui l'ont oublié, vous combliez la France de biens, et que les murailles de la Bastille soient rebâties, afin que revenus sur l'eau, nous puissions y envoyer nos adversaires, grands et petits.

20. C'est par cette grace que nous connoîtrons que vous êtes appaisé. Alors nous vous offrirons de nouveau, sur des autels qui ne seront plus détruits, des sacrifices d'agneaux sans taches, préférant les garder pour nous, puisqu'elles sont originelles, et qu'aussi bien il y a apparence qu'elles seront finales.

PSEAUME SEPTIEME ET DERNIER.

Super flumina Babylonis, etc.

1. NONCHALAMMENT assis sur les bords de la Seine, assez près du Louvre, nous versons des ruisseaux de larmes au souvenir de notre grandeur passée.

2. Nous avons suspendu aux galeries que supporte la salle du manège les instrumens qui servoient aux fêtes solennelles du Dieu des armées.

3. Et lorsque ceux qui nous dépouillent nous demandent en souriant des hymnes, et que ceux qui nous enlèvent à nos chers bénéfices nous disent avec malignité : Chantez-nous les cantiques dont vous faisiez retentir les voutes de vos cathédrales ;

4. Nous leur répondons : Comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur, dans un lieu où il est devenu étranger, où l'on a contesté la priorité de son culte en refusant de la décréter ?

5. Ah ! si nous t oublions , refus qui n'a été motivé que pour accélérer notre perte , si notre main touche aux livres qui contiennent ces hymnes sacrées dans cette demeure

devenue le séjour des impies , puisse-t-elle se sécher comme celle de Balthazar !

6. Que notre langue s'attache pour toujours au palais , si , chantant des hymnes dans cette demeure infidèle , nous oublions Sion , c'est-à-dire , les demeures attachées à nos bénéfices , et ces retraites charmantes ou couchés mollement sur le gazon émaillé de fleurs , nous reposions tranquillement au sein de l'abondance et des plaisirs.

7. Mais comme le tiers , les communes , leur maire , les protestans et d'autres hérétiques , les curés de campagne et les habitués de paroisse ont tous contribué à la dilapidation de nos biens , ils seront punis , ainsi que les municipalités qui font semblant de vouloir les acheter.

8. Punissez , ô Seigneur , punissez aussi ces députés qui crioient sans cesse et sans fin , du haut de la tribune : Rasez , rasez les évêques et les abbés gros décimateurs ; et les tondez jusqu'à la peau , ainsi que les moines leurs anciens ennemis.

9. Plaise aussi au Seigneur , cruelle assemblée de la Babylone nouvelle , qu'on te ravage comme tu veux nous ravager ! Heureux celui qui , venant en force , et revêtu de sa gloire , soit du midi ou du couchant , te rendra au centuple le mal que tu nous as fait !

Heureux, trois fois heureux celui qui
arrachera tes enfans du sein de leurs mères
éplorées, les froissera contre la pierre et les
y écrasera sans pitié !

F I N.

LETTRE

DU T. S. PÈRE LE PAPE, PIE VI,

A L'ABBÉ MAURY,

EN LUI ENVOYANT LE CHAPEAU DE CARDINAL:

L'AN TROISIÈME DE LA LIBERTÉ,

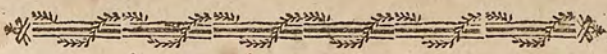
LIBERTÉ

DU T. 2. DANS LE TOME VI

A JACQUES M. AURY

CHATELAIN DE CHATELAIN

LA BIBLIOTHÈQUE DE LA LIBERTÉ



LETTRE

DU T. S. PÈRE LE PAPE, PIE VI,
A L'ABBÉ MAURY,

*CONTENANT des menaces d'une
Excommunication prochaine, et d'un
Interdit sur toute la France ; des
Plaintes sur la réunion du Comtat
Vénaissin et de celui d'Avignon
à cet Empire ; et l'assurance d'un
Chapeau de Cardinal , pour couvrir
l'humilité du Député de Péronne ,
et le récompenser de son sincère atta-
chement aux Richesses de l'Église
ancienne.*

A NOTRE SERVITEUR EN DIEU ; SALUT ET BENÉDICTION :

J'ai appris avec regret, mon cher fils, que
les Français tous les jours s'éclairaient de plus
en plus, et malheureusement trop pour votre

intérêt et pour le mien ; il faut donc, suivant eux, que je me détermine à renoncer au Comtat Venaissin et à celui d'Avignon ! Qu'ils ne le croient pas ; ou ils les paieront bien chers. Je ne connois ni ne veux connoître aucun des décrets de cet aréopage au milieu duquel vous avez couru de si grands dangers ; tous les jours même mon étonnement augmente de ce que vous vous êtes si long-temps défendu contre les entreprises de cette assemblée d'impies , de ces enfans de l'enfer.

Comment cette nation injuste n'a-t-elle pas encore subi la peine due à ses forfaits ? O ! Dieu trop miséricordieux ! tonne , il est temps , frappe cette terre de proscription , appesantis ton bras sur ce peuple audacieux et rébel , qui ose méconnoître tes loix et ton autorité ?

O ! mon cher fils , dans quel siècle vivons-nous ? Jusqu'à quel point est portée la dépravation ? Les tyrans de la terre , peu contents de bouleverser l'ordre et l'harmonie de la société ,

insultent l'Être Suprême jusques sur ses autels ; ils prennent le patrimoine du pauvre , ils s'emparent du domaine de l'église , ils chassent les ministres de la religion ; et ce qu'il y a de plus inouï , c'est que des nations éloignées veulent , d'une main sacrilège , ébranler le trône de Saint-Pierre jusques sur ses fondemens. Que ce peuple , qui ose se dire philosophe , fasse tout ce qui lui plaira de ses propriétés , qu'il en dispose à sa fantaisie , mais je suis le chef unique de l'église , personne que moi ne peut y apporter aucun changement , soit pour le spirituel , soit pour le temporel. Dans le premier cas , je dois soutenir la cause du Dieu que je représente ; c'est lui , qui , en dépit des sophistiques , m'a transmis ses pouvoirs , et je ne dois reconnoître d'autre autorité que la sienne ; à ce titre je suis le roi des rois de la terre ; dans le second cas , il est de mon devoir et de mon ministère de conserver les propriétés ecclésiastiques ; ces biens ne sont point nationaux , on ne peut les aliéner sans injustice , puisqu'ils ont été concédés au clergé pour l'entretien du culte ,

pour la subsistance des ministres des autels et pour le soulagement des indigens.

L'on a méprisé mes premières remontrances, les Français se sont même rendus sacrilèges contre ma personne sainte; comme vicaire de Jesus-Christ, j'ai cru devoir user de patience; j'ai menacé, mais en vain, je ne dois donc et je ne peux plus attendre de nouvelles insultes, je ferai rentrer forcément ce troupeau égaré dans le bercaïl, et je me dispose à lancer définitivement, contre un rebelle à la voix de leur pasteur, tous les foudres de l'église; si cette correction paternelle qui afflige mon cœur, ne les ramène point à leur devoir, je les abandonnerai à eux-mêmes et à leurs remords.

J'ai appris avec plaisir, mon cher fils, que vous aviez bien défendu mes droits et les vôtres, quelques vains qu'aient été vos efforts, je ne puis trop vous en témoigner ma reconnaissance; et pour vous attacher plus particu-

lièrement à l'église première , je vous rapproche de ma cour en vous revêtissant de la pourpre romaine et en vous envoyant l'assurance du cardinalat aussitôt que les intérêts de l'église vous permettront de quitter , avec honneur , ces régions perverties.

Je vous prévien que je conserverai encore quelques ménagemens pour le clergé rebel de France , parce que j'espère que l'aseconde législature ouvrira les yeux sur les manœuvres et la conduite de ces hérétiques , de ces apostats , parce que j'aime à croire que ces schismatiques eux-mêmes reconnoîtront leurs erreurs ; mais s'ils y persistent et que le second sénat français ne me rende pas mes annates , mes évêchés , mes contrats et toutes les propriétés de mon église , qu'ils s'attendent à ressentir , les uns et les autres , tous les effets de ma sainte colère.

Quant à vous , mon cher fils , qui toujours avez marché dans la voye du salut , puisse le

Dieu que nous servons , vous accorder cette persévérance de laquelle vous avez toujours fait profession.

Oui, je vais le prier de vous accorder une petite place dans son saint Paradis : conservez toujours, mon fils, ces principes si purs, n'allez pas, comme ce Brienne, à qui j'ai voulu tant de bien, croire à l'égalité du peuple, repousser les vérités que nous professons ; alors je ferois assembler mes apôtres du sacré collège, et vous pouvez compter que mon père qui est dans le ciel, vous accorder sa malédiction ; mais non, je me trompe, vous serez toujours *complaisant*, doux, affable vis-à-vis des grands, dur, inhumain et fier vis-à-vis des petits ; et c'est par ce moyen que je prie le seigneur de vous mettre en sa sainte et digne garde : Adieu mon fils, je vous donne ma bénédiction.

Signé, P I E VI.

A PARIS, de l'Imprimerie de LANGLOIS, fils,
rue du Marché-Palu, au coin du Petit-Pont,

LES ADIEUX
DE
L'ABBÉ MAURY
A SES HUIT CENS FERMES.

J'AI quarante-deux ans, & depuis trente environ, j'ai tout fait pour acquérir une fortune proportionnée à mon ambition. Le sanctuaire m'avoit offert une carrière vaste à parcourir. Heureux d'y avoir porté un pied hardi; mes premiers succès ont augmenté mes espérances; j'ai vu qu'il n'étoit pas difficile de devenir nécessaire aux prélats ignorans, & qu'en se contentant de travailler auprès d'eux à sa fortune, & en permettant qu'ils se couvrent de l'état de l'éclat de vos talens, vous le mettiez bientôt dans votre dépendance; j'ai fait le sacrifice de mon amour propre, & j'ai acquis 800 fermes, mais

bien inutilement ; aujourd'hui , je me vois forcé de dire : Adieu mes huit cens fermes.

Pourquoi suis-je réduit à cette triste nécessité ? Pourquoi ? C'est qu'on s'est lassé d'être dupe des momeries hypocrites des prêtres , qu'on les a ramenés à leur institution première , à leur simplicité apostolique ; c'est qu'on a exigé d'eux des vertus , au lieu des dehors éclatans que leurs biens immenses leur donnoient ; & que tel est mon malheureux sort , que pour être dans l'esprit de mon état , je devrois dire , avec détachement que l'évangile m'ordonne , avec enthousiasme même : Adieu mes huit cens fermes.

Si vous me demandez par quelle fatalité le prestige des préjugés a été détruit ; si vous me demandez quelle main a déchiré le bandeau de l'erreur , & levé ce voile imposant dont nous avions couvert , pendant dix-huit siècles , notre cupidité & nos désordres ; je vous répondrai : les lumières se sont répandues avec célérité : Voltaire , Rousseau , Raynal , Montesquieu , Mably , & plusieurs autres , les ont versées à

flots redoublés sur la surface de l'Europe. Ces génies n'ont vécu que pour combattre l'intolérance , & montrer aux hommes leurs devoirs & leurs droits. Voilà comment ils m'ont imposé la loi de m'écrier : Adieu mes huit cens fermes.

Les esprits, me direz-vous peut-être , étoient donc disposés à profiter des grandes instructions que ces maîtres fameux leur ont prodigué ? Oui, n'en doutez point , l'œil de l'homme est fait pour le beau jour de la raison , son cœur a une tendance continuelle aux vertus aimables , & dès qu'il connoît la véritable route qui y conduit , l'homme la suit avec courage , sur-tout quand la liberté le guide. Cela est si vrai, qu'excepté quelques caffards de Nîsme & d'autres lieux, il n'y a pas un seul Français qui ne rie à gorge déployée , quand il m'entend dire : adieu mes huit cens fermes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit à l'oreille : pourquoi vous désoler ? N'avez-vous pas des motifs de consolation ? Vous n'êtes pas le seul que cette révolution ait dépouillé. Eh ! que me

fait à moi , si le Roi n'est plus despote , si les Ministres sont responsables , si les financiers rendent gorge , si les nobles et généralement les privilégiés paient les impôts , si les états majors comptent de leurs caisses aux soldats qu'ils voloient impunément : cette consolation est pour moi celle des damnés ; & quand ils disent , hélas ! nous avons tout perdu ; je n'en dis pas moins : Adieu mes huit cens fermes.

J'ai tout tenté pour ramener les Français à leurs anciens fers ; en vain les Foucault , les Virieux , les Cazalès , les Frondeville ont remués avec moi ces ressorts secrets dont autrefois l'effet étoit immanquable. Il n'est plus tems : la liberté , la raison , sont devenues chez les Français une maladie générale , une épidémie dont jamais il ne guériront , puisqu'ils aiment autant cette peste qu'il chérissoit jadis l'esclavage. Ne vois-je pas trois millions d'hommes armés , prêts à défendre leurs foyers , si nos partisans osoient remuer de nouveau ? O douleur ! Je suis à la veille d'être forcé de ne plus me donner pour un personnage

important, & dès que le caractère de représentans de la nation, sera effacé par la fission de la législature présente, mon front audacieux ne présentera plus aux mortels rien de remarquables que le sceau de reprobation dont la révolution morale et politique l'a imprimé: en vain, suis-je académicien, je ne trouverai jamais de termes plus expressifs pour exprimer mes regrets que ces mots: Adieu mes huit cens fermes.

Mais, hélas ! n'avons nous plus aucune espérance ? la contre-révolution si désirée par le parti auquel je me suis voué, & pour lequel j'ai tant intrigué, tant bataillé ; cette contre-révolution n'arrivera-t-elle donc jamais ? Nous avons cherché à armer les citoyens les uns contre les autres, à allumer le feu de la guerre civile ; le sang coule à Montauban, à Nancy, à Angers ; déjà tous les maux que peut amener l'anarchie menaçoient la France ; nous espérions profiter du désordre pour nous rallier & rétablir notre regne sur la ruine publique ; mais hélas ! nous avons encore une fois été déçus. Nos complots

ont été découverts. L'opprobre en est rejailli sur les instrumens de notre ambition. Bonillé. . . . C'est donc envain que tu nous as si bien servi ; nos ennemis n'en prévaudront pas moins , il ne m'en faudra pas moins renoncer à mes huit cens fermes.

Les assignats, cette fatale invention , qui doit nous porter le dernier coup, qui va rétablir le crédit & le commerce ; les assignats sont enfin sortis ; tous les François ont applaudi à leur nouvelle émission qu'ils regardent comme le salut de la Patrie. Tous mes efforts pour les discréditer ont été inutiles. La vente de nos biens va donc s'effectuer , tous les créanciers de l'Etat remboursés avec ces effets vont acheter les biens que la Nation nous a repris. Ceux même qui sont le plus opposés à cette fatale révolution ; ceux qui possédoient les charges qui ont été supprimées ; ceux qui avoient les créances les plus considérables sur la dette publique , les courtisans, les gens de robe , les financiers, vont être forcés de réaliser en biens nationaux, les sommes

qu'ils vont recevoir en remboursement; ils vont ainsi devenir involontairement, &, pour leur intérêt personnel, les soutiens de la révolution. Tous les jours notre parti s'affoiblira, & celui de nos ennemis prendra de nouvelles forces: Adieu donc, adieu mes huit cens fermes.

Ainsi il me faut donc renoncer à toutes les jouissances, que peut procurer une fortune considérable: cette domination qui faisoit ma plus douce jouissance, il faut donc la perdre sans retour. Ceux qui supportent aujourd'hui les airs de supériorité que j'affecte de prendre sur eux, et sur lesquels je plane par les avantages que mes intrigues m'ont procuré, mes inférieurs revenus mes égaux ne verront plus en moi qu'un objet de mépris; aujourd'hui tous ces prélats qui font encore les pieds plats auprès de moi, parce qu'ils ont besoin de moi, vont bientôt me tourner le dos. Egoïstes! ingrats, ils oublieront tout ce que j'ai fait pour eux. Ils ne me restera plus n'y amis, ni protecteurs: ma dernière ressource.... O ciel j'en frémis de me rapprocher d'une famille

indigente , d'aller vivre auprès du pauvre Savetier de Carpentras , après avoir dit un éternel Adieu à mes huit cens fermes.

Trompeuses illusions de la fortune & de l'ambition ! éloignez - vous de moi pour jamais , cessez de tourmenter mon imagination exaltée : Maison délicieuse où je goûtois tous les plaisirs d'un plus voluptueux cibarite ! il faut donc te quitter sans retour , brillant équipage , avec lequel j'éclabouffois si orgueilleusement cette canaille dans le sein de laquelle j'étois né , & que je traitois avec tant de hauteur & de dureté ; jeunes nymphes qui faïsiez les charmes de ma vie , il faut donc vous abandonner. Hélas ! hélas ! de tous ces sacrifices , le plus mal sans doute , est celui dont je ne me consoleraï jamais , c'est la perte de mes huit cens fermes.

De l'Imprimerie de TREMBLAY , rue Basse
du Rempart , porte Saint Denis , n. 11.

TESTAMENT
DE J. F. MAURY,
P R Ê T R E

DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE,

Abbé Commandataire de la Frenade, Prieur
Commandataire de Lihoin, Vicaire général
de Lombez, Prédicateur ordinaire du Roi,

M O R T C I V I L E M E N T.

*Miserere mei Deus, secundum
magnum misericordiam tuam.*

A P A R I S.

De l'Imprimerie des EX-CALOTINS.

1 7 9 0.

TESTAMENT

DE W. T. MAURZ.

IN DER

DEUTSCHEN

ÜBUNG

DER

HEILIGEN

SCHEIN

UND

DER

HEILIGEN

SCHEIN

UND

DER

HEILIGEN

SCHEIN

UND

DER

HEILIGEN

SCHEIN

TESTAMENT
DE J. F. MAURY,
P R Ê T R E
DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE,
M O R T C I V I L E M E N T.

LA carrière que m'offroit la naissance & la fortune de mes pères sembloient s'opposer éternellement à mon élévation (1). Cependant le desir d'être un jour un grand homme, préoccupoit ma pensée, & je ne songeois sans cesse qu'aux moyens d'arriver à mon but. L'état ecclésiastique étoit le seul qui me promit cet avantage. Je l'embrassai donc avec confiance, & je parvins en peu d'années à satisfaire l'am-

(1) Le métier de Cordonnier a toujours été transmis de père en fils dans la famille de M. Maury.

bition & l'orgueil dont j'étois dévoré dès ma plus tendre enfance.

Sous le *duum virat* Brienne & Lamoignon, époque à jamais mémorable pour les bons citoyens ; ces deux tendres amis m'avoient appelés auprès d'eux pour les aider de mes conseils dont ils connoissoient tout le prix, souvent même je balançois seul la destinée de la France. Alors je marchois à grands pas vers l'immortalité ; Mais aujourd'hui ô perversité du siècle, toute ma grandeur est éclipée !

O rage ! ô désespoir ! ô calotte mamie !

N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie !

Quel honnête homme , en effet , pouvoit s'attendre qu'un nouvel ordre de choses seroit aussi funeste à l'église ? Étoit-il présumable qu'un décret sacrilège réduiroit les abbés à gros ventre & à rouge trogne , à ne manger annuellement qu'une misérable portion congrue ?

Oui , mon cher Cazalès , tout *est perdu hormis l'honneur* ; l'esprit d'innovation a tout anéanti ; je ne vois maintenant d'invariable sur la terre que les principes qui nous ont toujours distingués du commun des hommes.

Mais , pouvois-je soupçonner , cher camarade ,

que les ennemis éternels de ma prospérité & de ma gloire trouveroient dans mon attachement inviolable à la royauté les armes nécessaires pour me frapper impunément de mort civile ? Que j'étois loin de croire au changement d'un sort si beau !

Puisqu'il faut enfin se résigner & que j'ai atteints ce terme auquel un sage peut s'écrier :

Quand on a tout perdu et qu'on n'a plus d'espoir

La vie est une opprobre et la mort un devoir !

Je vais donc pour consommer dignement le reste de mes jours laisser à tous les amis de la bonne cause , un gage de la vénération & de l'estime particulière que j'ai toujours eu pour leurs principes ; je ne dis rien des miens , ils sont assez connus , les ames honnêtes me rendront cette justice : *que mes efforts pour éclairer la nation sur ses vrais intérêts , ont toujours été transformé en crime à ses yeux.*

C'est à vous , dignes apôtres de la bonne cause , qu'appartient exclusivement le droit de faire passer cette grande vérité aux générations futures , & de me venger de l'inutilité où m'a réduit la génération présente.

† *Au Nom du Père, & du Fils, & du St. Esprit.*

Ainsi soit-il.

AUJOURD'UI 28 mars 1790, moi, J. F. MAURY, prêtre de la Ste. Eglise Romaine, député de la province de Picardie, sain de corps & d'esprit, ai fait mon testament de la manière qui suit :

Je donne & lègue au gros vicomte de Mirabeau les deux pistolets anglais qui me servoient à aller en bonne fortune, lesquels se trouveront sur ma table au jour de mon décès ; plus 50 bouteilles de vin pour rafraîchir son larynx, espérant qu'il n'en fera pas mauvais usage, & pour lui donner encore une marque plus éclatante pour sa personne, je veux que, dans le plus court délai possible, il lui soit délivré un fauve-conduit pour le mettre à l'abri des hostilités judiciaires de ses créanciers.

Je donne & lègue à Thevenin, dite l'As de Pique, fille publique au Palais-Royal, une année de dixmes de mes 300 fermes, tant pour l'indemniser du dîner que je confesse lui avoir

escroqué, que pour la main-d'œuvre de plusieurs séances dont je lui suis redevable (1).

Je donne & lègue à M. Panckouke, rédacteur du Mercure de France deux rames de papier pour l'engager à continuer dans son Mercure l'apologie des Aristocrates, & au sieur Mallet, son co-laborateur, le lit sur lequel est décédé Desrues.

Je donne & lègue à M. Gauthier, auteur du Journal général de la Cour & de la Ville, le vingtième numéro de ladite feuille avec un exemplaire de la sentence de police qui lui enjoint d'être à l'avenir plus circonspect, le conjurant par l'intérêt que j'ai coutume de prendre à tous les impartiaux (*lisez les aristocrates*) d'avoir à l'avenir le sens commun.

Item, au général Lapique, & au commandant des bâtons ferrés la dictature de la lanterne pendant six semaines, à condition qu'elle ne leur sera conférée que trois jours après mes obsèques, *de crainte que je ne sois endormi que d'un sommeil léthargique.*

(1) Le calotin Maury, poussé par son humeur lubrique, fut un jour au Palais-Royal chez la Dlle. Thevenin. Il commanda un dîner assez somptueux, et après l'avoir croqué, le drôle se retira adroitement sans rien payer.

Item, à Joseph Maury, mon cousin-germain, Mc. Perruquier à Paris, la coupe des cheveux de madame Jules de Polignac & la princesse d'Hennin, le jour de leur départ de l'hôpital.

Je donne à M. Duval d'Espréménil un exemplaire de la liste des cocus, & à madame son épouse, un exemplaire de la liste des pensions. Ces deux ouvrages leur retraceront deux époques à jamais mémorables (1).

(1) Plusieurs personnes ont prétendu que Madame Despréménil s'étoit trouvée mal, en apprenant la suppression d'une pension qu'elle avoit gagnée à la sueur de son . . . front ; d'autres disent, au contraire qu'elle se contente de raconter l'anecdote suivante, pour prouver que la perte n'étoit point irréparable.

» Sous le règne de LOUIS XV, les prodigalités de
 » ce Monarque et le brigandage des courtisans avoient
 » tellement obérés l'état, que M. de Silouette, alors
 » ministre, conseilla au roi de faire porter à la mon-
 » noie toute l'argenterie des églises, avec invitation
 » aux bons citoyens d'en faire de même. La célèbre
 » Mademoiselle Deschamps, actrice de l'opéra, y
 » envoya une baignoire d'argent ; LOUIS XV, instruit
 » de ce sacrifice, en fut extrêmement touché, et ne
 » put s'empêcher de le faire connoître au duc d'Aguin
 » qui étoit présent : SIRE, lui observa celui-ci,
 » Mademoiselle Deschamps n'est point à plaindre, IL
 » LUI RESTE ENCORE LE CREUSET ».

Je donne, par forme de restitution, à la loueuse de chaises de Saint-Roch une somme de 300 livres pour la dédommager de pareille somme que j'ai exigée d'elle à la suite du carême que j'ai prêché dans cette paroisse (1).

Item, à M. l'abbé de Montesquieu, agent du clergé la crosse & la mitre qui m'étoient promises avant la révolution par son éminence monseigneur le Cardinal de Brienne.

Je donne à l'illustre Calonne la clef du trésor royal, pourvu toutefois qu'elle lui soit commune avec madame le Brun.

Item, au baron de Bezenval les grils, bombes, boulets, généralement toutes munitions & instrumens de guerre qui sont dans l'arsenal de Paris, pour remplacer ceux qui lui ont été pris au Champ-de-Mars par les patriotes. Il entendra bien ce que je veux lui dire.

(1) Maury prétendit que sa rare éloquence avoit attiré des auditeurs de toute part, et que le produit de la location des chaises étant nécessairement plus considérables que les années précédente, il étoit juste de le partager entr'eux par égale partion : le ton despotique avec lequel il exigea cette contribution, la lui fit donner sans résistance.

Je lègue au grand seigneur désigné au testament de Thomas de Favras, la première épreuve du coupe-tête de M. Guillotin, & dans le cas où ledit legs seroit déclaré caduc à son égard, je lui substitue M. le prince de Lambesc.

Item, à notre féal l'abbé Roy, trois sols par lieues pendant son voyage de Paris à Marseille, à condition que la route lui sera délivrée par la Tournelle; voulant qu'il soit assisté de la même somme s'il voyage de Marseille à Toulon.

Je lègue à l'abbé de Vermond trois livres une fois payées pour faire mon oraison funèbre.

Item, à l'ami Barentin une retraite perpétuelle à Saint-Lazare ou en tout autre lieu qu'il plaira à MM. les représentans de la Commune de lui assigner, attendu qu'il est indécent & contre toute institution monastique qu'il soit logé plus long-temps parmi les jeunes nonains des Annonciades.

Je lègue à M. Font-âne le *Modérateur* (1)

(1) Le Titre de MODÉRATEUR, dont se sert M. Font-âne, ont dit plusieurs Journaliste, est d'infamétralement opposé à son caractère: prouvons donc une bonne fois pour toute, qu'il n'en pouvoit prendre d'autres sans blesser ses principes. Il y a cinq à six ans que M. Font-âne fut atteint d'un soufflet qui faillit lui fracasser la joue, il auroit cent fois mieux

une cocarde verte pour orner la poignée de son épée.

Je lègue à M. Curtius cinquante louis pour faire la statue colossale de MM. d'Aligre, ancien premier président, & Dufour, son secrétaire. Je prie M. Curtius de les placer dans son salon des grands voleurs.

Item, à Jacques Maury, mon père, maître cordonnier à Péronne, quatre cents livres de cuir neuf pour remonter sa boutique.

Je lègue au plus habile graveur de Paris le produit de mon dernier libelle, pour graver les armes de ma famille.

Item, à M. le comte d'Artois toute la vaisselle déposée à la monnoie, laquelle sera incessamment convertie en espèces pour être ensuite distribuée par lui, savoir; un quart à M. le prince de Condé, un quart à M. le prince de Conti &

aimé se conformer au vœu de l'évangile que de le rendre à son adversaire, aussi le lendemain on lui envoya nne épée de bois à fourreau de carton, sur laquelle il écrivit de sa main : HOMICIDE POINT NE SERA : et puis qu'on dise aujourd'hui que le titre de modéré et d'amis de la paix n'est pas exclusivement celui qui lui convient.

l'autre moitié gardée par-devers ledit légataire pour en faire son profit.

Je donne & lègue à Guibert le Coupe-Jarret (1) un logement aux invalides & cinquante écus de rentes viagères pour le récompenser de sa nouvelle ordonnance militaire, à condition que l'article concernant les déserteurs sera exécuté contre lui selon sa forme & teneur.

Je veux qu'il soit pris 500 liv. sur les émolumens de M. Bailly, lesquelles seront appliquées à Pierre le Noir pour le récompenser des services importans qu'il a rendus au pouvoir exécutif, & notamment pour son insigne maquerillage dans tous les quartiers de Paris.

Je lègue au baron de Breteuil cent mille lettres de cachet qu'il pourra employer selon son bon plaisir en cas de contre-révolution.

Je lègue à Henry, conseiller du Roi, inspecteur de la librairie, vingt mille livres une fois payées pour l'engager à laisser circuler les libelles que j'ai fait imprimer contre l'Assemblée nationale.

(1) M. de Guibert avoit prétendu, dans la nouvelle ordonnance, que le ministère l'avoit chargé de rédiger qu'il falloit couper les jarrets aux déserteurs.

Item, au sieur Quidor, inspecteur des filles, douze mille livres de pension viagère, subrogeant à tous ses droits & actions messire Antoine Seguiet, Avocat général du ci-devant Parlement de Paris ; les connoissances profondes qu'il a manifestées en fréquentant les Bor...ls me font des garants certains de sa capacité à remplir dignement cette charge.

Pour donner à l'assemblée nationale une preuve de mon adhésion à ses décrets, je donne & lègue à MM. les Administrateurs de la Monnoie une copie fidèle du décret relatif à l'argenterie des églises, leur recommandant d'en donner incessamment connoissance audit Curé, avec injonction de se défaire sans délai du gros St. Sulpice & de la Vierge d'argent, proprement dite la vieille-vaisselle ; & en cas de résistance de sa part, j'invite le Commandant général de prêter main-forte pour l'y contraindre.

Comme une réconciliation avec les bons principes n'est pas douteuse, aujourd'hui je supplie les Patriotes d'exécuter la loi martiale contre les *soi-disans impartiaux*, la première fois qu'ils s'assembleront, soit aux Augustins, soit en d'autres lieux. Je laisse à MM. du Comité des recher-

ches le soin de dévoiler les manœuvres ténébreuses.

Je donne à M. *Pelletier*, auteur des *Actes des Apôtres*, une main de papier timbré, pour écrire son bilan & les revenus de mon Abbaye de la Frenade, pour l'aider à payer une partie des dettes qu'il a contractées à l'Orient (1).

Je donne à M. Baehois de Villefort une copie de la motion de l'abbé Fauchet, relative au décret lancé contre M. Danton, ancien président du district des Cordelliers.

Item, à MM. Necker, César & Félix le Leu, ses deux associés, cent mille sacs vuides qu'ils rempliront des grains de la dernière récolte qu'ils pourront, à leur gré, accaparer & exporter, recommandant aux Magistrats du Châtelet, à leurs égards, de leur indulgence ordinaire.

Je donne & lègue à nos chers & bien-aimés Monnier & Lally-Tolendal une place dans le sénat qu'ils doivent établir.

(1) M. Pelletier étoit à la tête d'un magasin à sucre à l'Orient, après avoir fait dans cette ville maintes escroqueries, que nous passerons ici sous silence, il couronna l'œuvre par une banqueroute frauduleuse.

Je veux que M. le comte d'Ogny soit maintenu dans le droit inhérent à ses fonctions d'administrateur de la poste *de lire toutes les lettres partant ou venant de la Province.* L'intelligence que M. le Comte a montré dans cette partie de son administration, me dispense d'en dire davantage.

Je donne & lègue à M. Messemy, directeur général de la librairie, vingt-quatre sous par jour jusqu'à ce qu'il soit réintégré dans l'exercice de ses fonctions inquisitoriales.

Je lègue à M. de Croshe, ex-lieutenant de police, une pension de 200 liv. sur la cassette du Roi, & à tous les limiers & tristes-à-pâtes que la révolution a laissés sans emploi, une retraite à bicêtre ou en tous autres lieux dignes de les recevoir.

Je donne & lègue à M. Bailly, successeur du susdit légataire une somme de 400 livres pour ajouter aux cent dix mille livres qu'il s'est appliquées à titre d'émolumens, voulant que lesdites 400 liv. soient employées à l'entérinement de ses lettres de noblesse (1).

(1) Dans l'origine de la révolution M. Bailly prétendait sans cesse l'égalité, et n'aguères il a eu la puérilité de demander au Roi des lettres de noblesse, qu'il a obtenues.

J'invite M. le comte de Rivarolles Bagnolle de se concerter avec M. Malet du Pan pour faire mon article de nécrologie.

Je nomme pour mon exécuteur testamentaire monseigneur l'Archevêque de Paris, le priant d'accepter pour diamant toute ma défrocc ecclésiastique, que je le prie d'accepter pour l'amour de moi.

REQUÊTE
DU
VICOMTE DE MIRABEAU
ET CONSORTS
A L'ASSEMBLÉE NATIONALE,
EN CASSATION
DU TESTAMENT
DE L'ABBÉ MAURY,
MORT CIVILEMENT.

Vulgare amici nomen, sed rara est fides.
Ph.

A P A R I S.

De l'Imprimerie des EX-CALOTINS,

1 7 9 0.

REQUÊTE

DU

VICOMTE DE MIRABEAU

ET CONSORTS

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

EN CASSEATION

DU TESTAMENT

DE L'ABBÉ MAURY

MORT CIVILEMENT

Vertrag, in welchem Namen, und wann und wo.

M A R I E

De l'Impression des EX-CALOTINS

1790

R E Q U Ê T E
D U
VICOMTE DE MIRABEAU
ET CONSORTS
A L'ASSEMBLÉE NATIONALE,
EN CASSATION
D U TESTAMENT
DE L'ABBÉ MAURY,
MORT CIVILEMENT.

MESSEIGNEURS,

SUPPLIE très-humblement le Vicomte de Mirabeau, aristocrate & buveur de profession, votre illustre aréopage, d'agréer la présente requête & d'y faire droit.

Se plaignant, avec titre, de la nullité du testament de feu M. l'Abbé Maury, son collègue & son confédéré dans votre auguste Assemblée, & disant, tant en son nom propre qu'au nom de tous les autres légataires couchés sur ledit testament & dont il a les procurations, que mal-à-propos & comme mal-avisé, ayant perdu sens & raison, le testateur auroit 10. légué à lui vicomte de Mirabeau les deux pistolets anglois qui lui servoient à aller en bonne fortune, lesquels se

trouveront sur sa table au jour de son décès ; plus cinquante bouteilles de vin pour rafraîchir son larynx , espérant qu'il n'en fera pas mauvais usage , &c. Pour lui donner encore une marque plus éclatante pour sa personne , je veux que dans le plus court délai possible , il lui soit délivré un sauf-conduit pour le mettre à l'abri des hostilités judiciaires de ses créanciers.

Considérant le sieur vicomte de Mirabeau que deux pistolets ne lui fussent pas pour coopérer à une anti-révolution prochaine en faveur des princes , du clergé , des parlements , des financiers & autres conforts ennemis de la liberté de la nation , que cinquante bouteilles de vin suffiroient à peine rafraîchir un jour les cabaleurs dans le synode des noirs tenu en l'église des capucins , rue Saint-Honoré , qu'il n'a pas en outre besoin d'un sauf-conduit pour éviter les poursuites de ses créanciers auxquels il sçaura se soustraire en allant rejoindre les illustres aristocrates , ses amis , en Angleterre , en Allemagne & en Italie.

Que ledit Abbé Maury auroit inconsidérément légué à la Thevenin , dite l'As de Pique , fille publique au Palais-Royal une année de dixmes de ses 800 fermes , tant pour l'indemniser du dîner qu'il convient lui avoir escroqué , que pour plusieurs manipulations dont il lui reste redevable.

Répondant la pucelle *Thevenin* que c'est insulter à sa générosité de lui vouloir payer son dîner, qu'elle eût été plus contente d'être payée en une monnoie connue dans les vergers de l'amour & les têtes à têtes de l'île de cythère.

Déclarant le sieur *Panckouke* rédacteur du mercure de France qu'il n'a pas besoin de deux rames de papier à lui léguées pour louer les aristocrates, qu'il en trouvera des millions dans les magasins, les manufactures qui ne lui coûteront rien, que l'archevêque d'Aix, les évêques de Nancy, de Clermont, les Foucault, les Vaudreuil, les abbés Syeyes, Déprade, les parlements, les fermiers généraux, les princes du sang & sur tout l'archevêque de Paris, s'empresseront à lui en envoyer de tous côtés pour travailler à leurs éloges.

Item, refusant le sieur *Mallet*, collaborateur du dit Panckouke le legs du lit du sieur *Desfrues* comme à lui inutile, ayant en possession celui de *Fayras*.

Item, refusant *Joseph Maury*, Me. perruquier à Paris, cousin germain du défunt testateur, la coupe des cheveux de M^{de}. Jules de Polignac & de la princesse d'Hénin, ayant à sa disposition la chevelure des plus célèbres messalines de la capitale.

Item, refusant le sieur *Duval d'Esprémefnil*,

un exemplaire de la liste des cocus comme certain d'y lire son nom.

Item, refusant son épouse un catalogue des pensions supprimées, comme désespérée d'avoir accordé ses faveurs, & prodigué ses charmes à ceux qui l'avoient faite inscrire sur le livre rouge.

Item, Calonne refusant la clef du trésor royal qu'il sçait avoir vuide.

Item, l'abbé de Vermond ne voulant point se charger de l'oraison funebre dudît feu testateur, dans la crainte de passer pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour aristocrate.

Item, Curtius ne se contentant point des cinquante louis à lui légués pour faire les statues colossales des sieurs d'Aligre, ancien premier président & Dufour, son secrétaire, les deux plus grands usuriers de Paris.

Item, refusant Jacques Maury, maître cordonnier à Péronne, père du défunt testateur, 400 livres de cuir neuf pour remonter sa boutique, & disant que l'ingratitude de son fils aristocrate l'avoir ruiné & contraint de prendre sous peu le chemin de l'hôpital; n'étant plus dans l'âge de travailler.

Item, refusant les princes d'Artois, de Condé, de Conti la vaisselle comportée à la monnoie, & dont ils ont déjà partagé la majeure partie

des especes qu'ils distribuent à leurs protégés.

Item, refusant Monsieur *Bailly*, maire de Paris une somme de 400 liv. à lui léguée comme la regardant très-disproportionnée, très-insuffisante à sa place & sur-tout à sa noblesse de fraîche date.

Item, l'archevêque de Paris se refusant à faire exécuter le testament du testateur susdit, en vertu qu'il est piqué, courroucé de n'avoir pour tout legs que la seule défroque du défunt.

A ces causes & pour ces raisons, le vicomte de Mirabeau supplie l'assemblée nationale qu'il lui plaise d'ordonner la cassation dudit testament de feu l'abbé Maury comme étant dérisoire, injuste & émané d'une tête picarde, fanatique & mal faite, comme un testament contraire aux principes de la législation aristocratique & aux décisions des grands législateurs de France, les archevêque d'*Aix*, les évêques de *Nancy*, de *Clermont*, des illustres abbés de *Prades*, de *Syeyes*, des *Foucault*, des *Vaudreuil*, des *Virioux*, & de tant d'autres généreux perturbateurs du repos de la nation française, & de partisans d'un code nouveau pour éterniser la dépendance & la servitude du peuple, & affermir la toute puissante domination des princes du sang, des *Lambesc*, des *Broglies*, des *Bezenval*, des *du Chatelet*, tous gens d'hon-

neur & amis des premières têtes du haut clergé, des magistrats, des cours souveraines, des financiers, des intendants & même protecteurs généralement des aristocrates de tous les genres, de tous les degrés, de toutes les conditions, tant dans la capitale que dans les villes de province, qui se réunissent tous à lui & l'ont revêtu de leurs pouvoirs pour qu'il plaise au sénat suprême d'ordonner que le testament de feu l'abbé *Maury* descendu aux enfers seroit cassé, infirmé, annullé, supprimé, anéanti d'après les motions des vénérables jurisconsultes les noirs assemblés en l'église des capucins pour opérer une contre-révolution, funeste à la liberté de tous les françois, & mémorable à jamais dans les fastes de ce superbe empire, pour étonner l'univers, intimider les peuples de la terre, les contenir dans l'esclavage, l'indigence & l'humiliation des anciens serfs, qui gémissaient sous l'intolérable & cruelle aristocratie des tyrans despotes qui se plaisaient à boire dans des coupes d'or les larmes de leurs sujets infortunés qu'ils conduisoient, qu'ils gouvernoient avec des verges de fer, & à qui ils faisoient mille fois éprouver les horreurs du supplice & de la mort avant de leur arracher la vie.

Sur cette requête, l'évêque de *Nancy* donna ses conclusions tendantes à la cassation dudit testament de l'abbé *Maury*, comme ayant oublié ses plus chers amis, tels que les prélats d'Aix, de Clermont & de tant d'autres fameux personnages, enragés persécuteurs du bonheur de la Nation françoise.

LA DESCENTE
DE L'ABBÉ MAURY
AUX ENFERS,
OU
SA LETTRE AU CLERGÉ
CHEZ PLUTON.

LA DESCENTE

DE LA VILLE MARY

AUX ANCIENS

100

SA LETTRE AU CLERGE

CHER SEIGNEUR

LA DESCENTE
DE L' ABBÉ MAURY
AUX ENFERS,
O U
SA LETTRE AU CLERGE¹
CHEZ PLUTON.

MON règne est passé, mes chers coopérateurs, qui vouliez vivre et mourir pour défendre nos brillans privilèges, et ces titres honorifiques que l'antique ignorance des peuples a soufferts pendant plus de dix siècles. Ces biens immenses, que nos prédécesseurs s'étoient appropriés par la crédulité de nos ancêtres, qui les leur avoient légués pour le soulagement des pauvres, vont passer dans des mains étrangères, chez des hérétiques. Nous pouvons nous écrier, dans ces momens d'amertume : ô mon Dieu, faites, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de nous!... *O fons sapientiæ!* souffrirez-vous ainsi que l'on dépouille vos enfans pour donner aux esclaves?...

O douleur profonde ! Oui, mes amis, les méchans s'enrichiront de nos pertes, ils se revêtiront de nos manteaux pompeux, ils mangeront sans rougir tous ces mets délicats qui n'étoient réservés qu'aux enfans du seigneur... Adieu tous ces brillans équipages ; adieu nos maîtresses ; adieu tous ces trains magnifiques et ces suites ruineuses qui nourrissoient notre orgueil... Adieu mitres éclatantes, croix et crosse si révérees ; allez, fuyez loin de nous, inutiles ornemens ; les peuples se prosternoient à votre aspect, ils s'agenouilloient avec un saint respect devant vous ; mais maintenant ils insultent à notre malheur, nous voyant ainsi ignominieusement traités... Non, jamais l'humble pauvreté n'inspirera du respect. Les ministres de Dieu, chassés de leurs riches héritages, serviront de risée aux impies. *O altitudo sapientiæ !* se pourra-t-il, grand Dieu ! qu'il nous faudra désormais marcher à pied, malgré les injures du tems, renoncer aux hommes, qui nous ont été si long-tems déferés ? Plus d'entrées triomphantes dans nos diocèses, hormis que nous ne les fassions comme celle que vous fites jadis à Jérusalem ; plus de ces superbes coursiers que nous ravissions à la culture ; seulement nous nous servirons quelquefois

de la modeste monture aux grandes oreilles,
symbole de notre nouvel état.

Quoi! mes amis, pourriez-vous souffrir tant
d'affronts? Pour moi, il ne m'est déjà plus pos-
sible de vivre; je me meurs en vous laissant sur
une mer orageuse, parmi nos ennemis; ils sont
indomptables: prenez courage. Adieu, puisque
mes talens, mes motions, mes cris redoublés
n'ont pu fléchir mes esprits rebelles.

Ainsi parla ce Bourdaloue de notre siècle,
qui mourut comme un pestiféré, ou plutôt
comme un enragé déchiré de remords, pronon-
çant jusqu'à la dernière extinction de sa voix;
maudite assemblée, tu ordonnes sans nulle con-
sidération, sans pitié, la vente de nos biens....
Plus d'honneurs.... plus d'estime.... Je me meurs
dans ma rage.... Ils l'emportent sur moi....

Quand on a tout perdu, quand on a plus d'espoir,
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

Nos jours passent comme l'ombre, et notre
gloire n'est qu'un souffle léger qu'un rien dé-
truit.

Le bonheur de l'impie est toujours agité.

Le voilà donc enfin terrassé, ce mortel que
l'on croyoit si redoutable; par son invincible

orgueil, son ame s'est séparée de son corps pour se précipiter aux enfers ; toutefois avant que d'y arriver, maître Caron le sermone, et de mille coups d'avirons sur le cul, lui fait quelques motions dont se seroit bien passé le zélé défenseur de ces grands orateurs de revenus ; mais il est bien juste d'être traité comme l'on a traité les autres. Passons et suivons le nouveau parvenu de l'empire de Pluton. Déjà Cerbère de sa gueule écumante présage au grand disciple que le globe affreux qu'il va habiter n'est pas l'asyle des plaisirs voluptueux qu'il savoura tant de fois dans les bras de ces divines maîtresses. Cependant les portes de l'abyme infernal s'ouvrent, tous les monstres de ces gouffres enflammés accourent à l'aspect de l'orateur subtil ; toutes les furies s'emparent de son être, et le déchirent en le conduisant dans ces antres creusés par la justice. Il révoit sans cesse ce cortège sinistre que compose ensemble la sombre envie, l'insolent orgueil, l'ambition dévorante et tous les crimes honteux qui le plongent dans des remords affreux, en déchirant son cœur ; c'est dans cet état qu'il est admis devant le dieu des divinités infernales, pour sa punition justement méritée ; il est réduit à confesser devant lui ces trames

odieuses, ces vols, ces rapt, toutes ces turpitudes, ces projets destructeurs, ces fourberies et tous les crimes de lèze-nation.

La vérité terrible enfin fait son supplice ;
Elle est devant ses yeux , elle éclaire ses vices :
Il revoit ses tyrans adorés dans leur vie.
Plus ils étoient puissans, plus Dieu les humilie ;
Il revoit leurs forfaits que leurs mains ont commis :
Ceux qu'ils n'ont point vengé, ceux qu'ils n'ont point permis.

La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercénaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
Et leurs yeux éblouis cachotent la vérité.
Maury voit près de lui ces insolens ministres ;
Il observe sur-tout leurs conseillers sinistres,
Qui des mœurs et des loix, avarés corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs.
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.

Voilà , sans doute , d'assez belles réflexions
pour un abbé Maury : mais écoutons-le encore.

Ainsi me voilà donc dans la foule englouti ;
Et mes jours passagers d'une si belle vie ,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour ,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Si du moins plus docile aux leçons de mes pères
J'eus servi mon pays parmi ces jours prospères.

J'aurois peut-être enfin expié des forfaits ;
 Evité des tourmens où je suis pour jamais ;
 Tandis que pour jamais je lui sers de risée.
 Ambition fatale , orgueilleuse pensée ,
 Vous me faites connoître , au fond de ces enfers ,
 Le prix de la vertu qu'ignore le pervers.
 Tous les honneurs mondains ne sont que bien stériles ,
 Des humains vertueux récompenses fragiles.
 Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit ,
 Que le trouble accompagne et que la mort détruit.

Ministres , jadis respectables , zélés comme
 moi pour laisser les peuples dans l'ignorance ,
 ne soyez jamais mes imitateurs , abandonnez
 tout , ne suivez pas mes exemples ; car ils vous
 conduiront infailliblement chez l' inexorable
 Pluton. Croyez-moi , il ne fait pas bon tomber
 entre les mains de Pharphadée , Belzebuth ,
 Asmodé ; ces argousins ne sont nullement polis :
 ils vous traitent d'une manière fort incivile ; il
 faut mieux encore être hué et dépouillé par l'au-
 guste assemblée , que de venir habiter ce séjour.

L E S

DELASSEMENS COMIQUES

DE L'ABBÉ MAURY AUX ENFERS,

OU SA DEUXIEME LETTRE AU CLERGÉ.

THE ASSOCIATED PRESS
- DELAWARE COUNTY AFFAIRS -
OF THE DELAWARE COUNTY AFFAIRS

L E S

DELASSEMENS COMIQUES

DE L'ABBÉ MAURY AUX ENFERS,
OU SA DEUXIEME LETTRE AU CLERGÉ.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur.

OUI c'est à vous mes chers amis, mes anciens collègues à qui s'adresse la présente. Depuis que je vous ai quitté pour aller jouir des douceurs du repos dans les Champs Elisées, l'asyle du bonheur ! que je croyois mérité par les tourmens affreux que j'ai enduré avec opiniâtreté, depuis ce jour fatal qui détruisit à jamais notre gloire, qui renversa l'édifice superbe de treize siècles d'ignorances. *O tempora ô mores !* Je mourus pour notre gloire, je me suis séparé de vous dans une perplexité qui fit trembler jusqu'à la mort 20000 prêtresses de Vénus, qui habitent pour notre bonheur commun, la superbe Capitale. Ces modestes beautés jadis si touchantes lorsqu'elles habitoient le chaume rustique et

qu'elles se nourrissoient des fruits délicieux de quelques rians vergers, n'ont pu voir, sans une douleur amere, la mort d'un célèbre défenseur, qui combattit long-tems, mais vainement, pour défendre ces riches possessions que nous partageons avec elles. Dans ces épanchemens voluptueux qui comblerent réciproquement nos desirs, et qui favorisoient nos innocens plaisirs.

Ah ! mes fideles amis ! disciples du Seigneur, qui firent trembler tant de fois ces brebis égarées par vos sages leçons, vos saintes bénédiction, et vos pieux exemples, comme ils sont rebelles à la voix de leur Pasteur ; les éclats de leurs ris insultans viennent jusque dans ce séjour frapper mes oreilles. Ce n'est plus qu'à vous respectables Ministres, que ma mémoire sera toujours chere. Je vous entretiendrai toujours de mes peines, vous ne serez pas, je l'espere, insensible aux accens de l'amitié ; venez et rassemblez-vous autour de moi, écoutez le récit fidele, que le plus grand silence regne autour de nous ; ne m'interrompez pas comme je fis tant de fois dans l'auguste Assemblée, par mes questions captieuses et embarrassantes, que je faisois sans cesse pour confondre, par mes raisonnement subtils, les véritables soutiens du peuple.

Le tems qui corrompt tout changea bientôt nos
mœurs ,

Et Dieu pour nous punir nous donna des grandeurs.

Les honneurs , les dignités m'ont été long-tems déferées ; j'ai joui des faveurs de la fortune , j'ai savouré à longs traits les plaisirs de l'amour , j'ai acquis de la gloire par mes recherches pénibles ; la renommée a publié mes exploits ; j'ai fais trembler beaucoup de sots , j'ai quitté ce beau monde au milieu de ma gloire , j'ai cru en passant dans l'autre sphere recevoir le prix de mes vertus , et de mes sacrifices offert tant de fois à Vénus ; j'ai cru que j'allois goûter des douceurs inépuisables. Mais hélas ! combien mon attente fut trompée. J'arrive sur les bords de l'onde noire , je demande au Nocher à passer la barque fatale que nul mortel ne peut éviter. Caron approche , fronce les sourcils , je lui demande à passer dans l'Elisien.

Mais ce maudit plaisant , répondit de la maniere la plus incivile qu'il soit possible à ma juste prétention , ce vieux Batelier ressemble fort pour le ton , le port et le geste à ces Messieurs aux grands feutres fasciés. Par-tout il se manifeste

de nouvelles révolutions. Les peuples de tous les empires possibles n'ont plus de respect pour les robes noires, ni aucun égard pour les personnes distinguées, le rang ni la naissance ne font plus rien sur ces esprits brutaux. Ce passage mes chers amis ne ressemble guere à ceux que je fis avec ma chere M***. et ma belle A. R. le souvenir délicieux de mes charmantes parties ne m'a donné nullement du courage pour faire celui que je fis, il y a quinze jours. J'ai arrivé enfin sur les bords du Stix, ma précédente lettre vous a suffisamment instruit de ma déplorable réception. Ah! Craignez qu'il ne vous en arrive autant, évitez de venir vous ennuyer ici, quoique la compagnie y soit la plus distinguée, et du meilleur ton qu'il soit possible pour composer un cercle brillant, nous ne pourrons nous exprimer librement, ni rien dire contre tout ce qui se passe à Paris, sans que ces B.... de valets portant la coefferure si commune à Messieurs les badauds, ne nous traitent en paroles et en gestes, d'une certaine maniere à nous faire perdre la parole. En revanche, quelquefois nous nous dérobons aux yeux de ces vils artisans, pour goûter encore de ces certains plaisirs que vous mettez

si souvent en pratique avec ces Sybilles, dans vos joyeuses orgies; je trouve encore quelquefois de nos belles Nymphes avec lesquelles j'ai partagé de ces doux épanchemens, de ces jouissances que la charmante A. d'A.... a goûté si souvent avec le beau C.... dans le mystérieux parc aux cerfs de Versailles. Que ne suis-je encore près de vous, mes séduisantes amies, dans ces bosquets merveilleux que fit faire notre auguste Déesse..... Ah! où êtes-vous ma belle P.... mon aimable C. D. et vous trop charmante M. R. vous languissez sans doute dans quelque triste séjour. Regrettant sans cesse le divin instrument qui vous fait mourir mille fois de plaisir. Nous nous reverrons, je l'espère, pour jouir de nouveaux, et offrir des sacrifices à l'amour, et des libations aux joyeux Bacchus.

Oui, chers compagnons d'infortunes, l'inexorable Pluton se laisse quelquefois toucher par les prières et les desirs de sa furieuse moitié: Proserpine est femme, elle sait gagner le cœur de son chaste époux pour faire.... Vous m'entendez: je vous ai fait part de mes plaisirs, mes peines; envoyez-moi un de nos fidèles agents pour m'instruire de vos nouvelles découvertes,

et si j'avois la satisfaction d'apprendre le projet d'une nouvelle contre-révolution , que votre messager soit accompagné , au moins de vingt Conseillers au Parlement , de six Maîtres des Enquêtes , et de cinq cens Huissiers à verge. C'est une précaution utile pour me faire parvenir en main propre toutes vos nouvelles découvertes , peut-être que ce cortége sinistre effrayera le maudit Cerbere ; et qu'à l'aide de cette peur ils pourront me parler ; c'est ce que j'attens de votre fraternité pour prix de mon zèle pour la cause commune , le plus fidèle au traité que nous fîmes dans le J. A. V. A. V. L'ABBÉ MAURY.

VISIONS ET RÉCEPTION

DE L'ABBÉ MAURY,

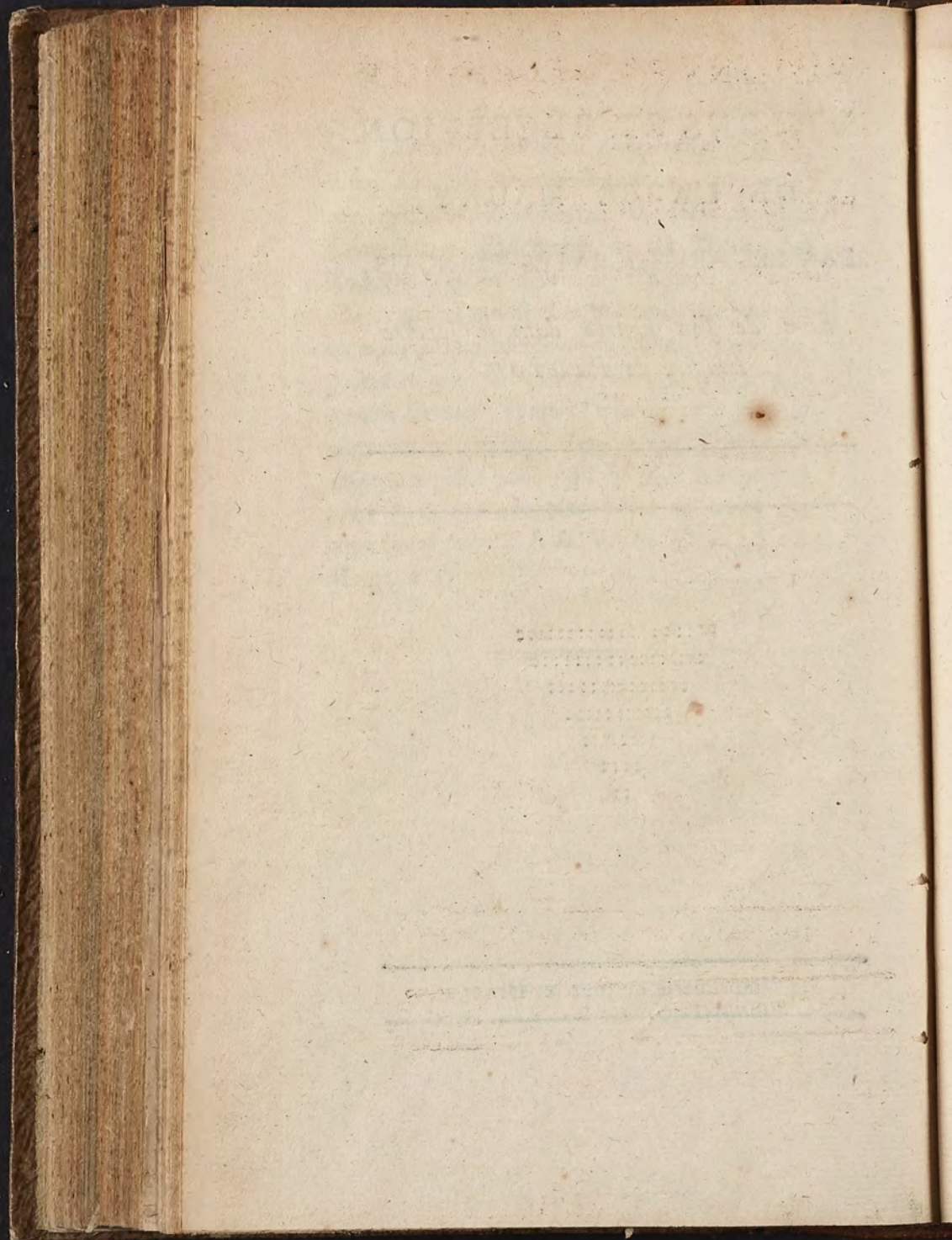
PAR LES ARISTOCRATES FRANÇAIS,

*Lors de son Entrée dans le sombre
Empire de PLUTON.*

N°. I.



De l'imprimerie de tous les DIABLES.



VISIONS ET RÉCEPTION

DE L'ABBÉ MAURY,

Par les Aristocrates Français, lors de son entrée
dans le sombre Empire de PLUTON.

LORSQUE L'abbé MAURY se vit confondu par les bons patriotes du suprême aréopage de la nation françoise, quand ses complots, ses projets, ses systèmes, ses motions aristocratiques ne lui attirèrent que l'indignation des fideles patriciens de l'assemblée nationale, que tous ses efforts pour la conservation des biens du clergé revoltèrent contre lui, que le peuple instruit de ses perfidies, de son ambition, de son avilissement & de sa criminelle symonnie, s'empressoit d'accourir aux portes du palais qui avoisine la chambre nationale, pour lui témoigner sa gratitude en l'exhaussant à une lanterne, cet infernal député de PÉRONNE sentit enfin qu'il étoit l'objet du mépris & de l'exécration des bons parisiens ; il prit le parti, se voyant mort civilement, de ne pas attendre le sort des DELAUVRE.

NAY, des FLESSELLES, des FOULONS & des BERTHIER, à l'exemple d'ENÉE qui descendit aux enfers, & d'ORPHÉE qui alla demander sa chere EURIDICE, il se détermina au même voyage; il eût bientôt traversé les ondes noires du STIX, du PHÉGÉTON, de l'ÉREBE, du PALUS, des MOÉTIDES: il avoit fait provision d'argent pour acquitter CARON, le nocher infernal.

Arrivé à la porte des enfers, il se vit environné des ombres épaisses & humides; ses sens se glacèrent, les cheveux se hérissèrent, tout son corps frémit aux hurlemens du chien CERBERE & au bruit épouvantable des cent portes de fer qui rouloient sur des gonds d'airain & faisoient un fracas horrible.

Celui qui lui apparut le premier fut ce célèbre MINOS, suivi d'ANDROGÉE, & qui lui demanda avec une voix sépulchrale & ténébreuse, son nom, ses qualités, son pays & le sujet de son audace.

A ces questions effrayantes, l'abbé MAURY qui n'avoit ni la bravoure intrépide du héros

phrygien, ni les accens mélodieux de la flûte attendrissante du sensible époux d'EURIDICE, resta tout stupé-fait; ses jambes le soutenoient à peine. Cela n'est pas étonnant, les prêtres sont des poltrons, ils ne sont braves qu'aux bords; L'abbé Maury qui connoît, qui hante assidument le bousins, les taudions de la capitale, qui a, par habitude comme par inclination, sacrifié dans tous les lieux de débauche & les réduits des sales voluptés, qui a tant de fois marchandé & ravalé au plus bas prix, les faveurs des vestales des corps-de-garde. Cet abbé Maury, à la fois ivrogne & libertin dégoutant, faillit de tomber par terre, mais enfin se voyant engagé dans un mauvais pas dont il sentoit la nécessité de se retirer, aidé des vapeurs bachiques qui lui montoient au cerveau, il reprit ses sens & répondit avec la craintive humilité, la perfide bassesse d'un hypocrite aristocrate, qu'il desiroit d'être introduit devant la divine majesté du TARTARE à qui il rendroit ses hommages.

Il est intéressant d'observer que l'abbé MAURY croyant qu'il seroit plus favorablement accueilli revêtu d'un uniforme gerrier & des dé-

corations militaires, avoit endossé l'habit national.

C'étoit une erreur grossière, les introduceurs infernaux s'apercevant de son costume patriotique, lui dirent impérieusement qu'on entroit point dans le sombre manoir avec la casaque nationale, que les enfans du patriotisme & de la liberté, passoient après la mort dans les Champs-Élysées, mais qu'ils ne pénétreroient point l'affreux séjour de PLUTON & de PROSERPINE, où il n'y avoit que des furies & des serpens venimeux, qu'il falloit qu'il reprit sa jacquette sacerdotale, son rabat noir, sa calotte reluisante, son manteau lévitique, ses gants blancs & son manchon de louvier, qu'alors il seroit introduit & qu'il seroit accueilli, flatté de tous les cardinaux, archevêques évêques, abbés, prieurs, moines de tous les ordres, & des cures, vicaires de tous les diocèses, qu'il seroit même admis à baiser la mule des papes qui reconnoitroient en lui le digne fils de leur église & l'élève des jésuites qui sont honorés dans les ténébreux appartemens de l'inférieure divinité, que ce ne seroit que par suite qu'il seroit admis à la présentation devant les illustres scélérats qui ont trahi leur patrie, qui ont foulé,

vexé, assujetti, asservi, volé, pillé les peuples ; tels que les mauvais rois, les tyrans cruels, les despotes impérieux & sanguinaires ; leurs ministres barbares & concussionnaires, les intendants avides, les magistrats iniques & partiaux, les insatiables financiers, les riches monopoleurs, les abominables usuriers, les prêteurs à la petite semaine, les juifs de tous les pays, les baroques jurisconsultes, les ignorants & fripons praticiens, que d'ailleurs parviendroient à l'honneur de faire sa révérence à tous les princes aristocrates & persécuteurs de leurs vasseaux opprimés & dépouillés, & qu'il entreroit dans les boudoirs hideux des messaïnes, des monarques, des princes, des grands seigneurs qu'elles ont tour-à-tour & de mille manières trompés, ruinés, à qui elles ont fait commettre mille injustices, mille barbaries pour satisfaire à leur amour-propre, à leur vanité, à leurs fantaisies, à leur ambition, à leur avidité & à leurs plaisirs libidineux.

L'abbé MAURY flatté de cette douce entrevue, s'applaudissoit des jouissances qu'on lui promettoit, dans son imagination libertine, comparant déjà les plaisirs lascifs qu'il avoit goûtés entre les bras des syrènes enchanteresses de la

terre ; il se disoit , que je vais donc être heureux ! grand Dieu ! rendez-moi donc les forces de mon printems , que je me baigne dans les bassins des créatures infernales ! O puissant ESCULAPE ! guérissez les maux que j'ai pompés dans les réservoirs des filles de VÉNUS. Vous savez avec quelle ardeur , quelle fureur j'ai sacrifié dans les boudoirs & sur les sophas de la volupté. Faites , ô Dieu des plaisirs , que je renaisse encore pour jouir.

Ces expressions prononcées avec feu , ces exclamations retentissantes , ces desirs violents énoncés avec des attitudes , des gestes d'un émule de PRIAPE , ses yeux flamboyans , firent connoître à ses introducteurs qu'il brûloit encore des flammes de la plus impudique concupiscence.

Consolez-vous , lui dit MINOS , vous retrouverez ici les maîtresses à qui vos plaisirs ont donné la mort ; elles reparoîtront à vos yeux pour vous enflammer & couronner vos desirs.

La suite au N^o. prochain.

N°. II.

SUITE DES VISIONS

ET DE LA RÉCEPTION

DE L'ABBÉ MAURY,

Par les Aristocrates François, dans le sombre
Empire de PLUTON.

A ces consolantes promesses des princes infernaux, l'abbé MAURY reconnut son illusion, il quitta l'uniforme des vengeurs de la liberté, du patriotisme & de la raison; ne se possédant pas d'aise & du plaisir de revoir tous ses conjurés, ses confédérés, ses confières en irréligion, en libertinage, en usure, en hypocrisie, en scélératesse, & sur-tout, ses maîtresses vénales & impudiques; il en lâssa précipitamment sa soutane, il placa avec dextérité sa calotte & rejeta avec dédain l'habit natio-

nal qu'il voulut fouler sous ses pieds, pour faire éclater évidemment sa haine & son mépris pour tous les fidèles restaurateurs de la liberté, qui se font honneur & gloire de la porter.

Alors il fut introduit dans l'humide séjour. En traversant les sombres manoirs, il s'avisa de demander à ses conducteurs, s'ils avoient entendu parler de la révolution françoise, & s'il étoit mention dans le ténébreux empire & sur les rives du COCITE, des grands hommes morts généreusement pour le soutien du despotisme des rois de France & l'affermissement de l'aristocratie françoise.

Votre question téméraire, lui répartit MINOS, ne sied point à un mortel; sachez que nous n'ignorons rien de ce qui se passe sur la terre. Tous les scélérats à qui nos sœurs les Parques tranchent le fil de la vie, en arrivant ici ont ordre de nous instruire de leurs exploits. Chaque jour il débarque sur les rives du Phlégéon, des milliers de ROUES, à qui on a fait grâce sur votre continent, & qui sont placés ici à côté des RAVAILLACS, des DAMIENS & des DESRUES. Ces scélérats jouis-

soient pùrtant dans votre capitale , de la meilleure odeur ; leur honneur , leur probité passoient en proverbe à l'instant même que mille voix plaintives feroient retentir les échos du TÈNARE, de leurs rapines & de leurs vexations : vos honnêtes gens ne sont ici que des scélérats que nos furies traitent comme ils l'ont mérité. Vous serez étonné de rencontrer ici de vos hommes que votre pontife , que le sacré collége a inscrits au nombre de vos saints , dans le calendrier romain.

Il est vrai , répondit l'abbé MAURY , qu'un de nos grands apôtres nous dit expressément ,
QUE L'ENFER EST PAVÉ DES TÊTES DES PRÊTRES.

Vous serez bien étonné (riposta durement MINOS), d'appercevoir ici vos premiers apôtres & ceux que vous appelez les peres de votre église , les colonnes de votre religion , les anges de vos écoles théologiques ; vous verrez ici vos saints Bernard , Benoît , Bruno , Célestin , François , & tant d'autres fripons hypocrites qui ont eu le talent de vous séduire , de vous détromper & de s'emparer des biens de vos ayeux , en leur prêchant la fin du monde

& en leur promettant dans le ciel autant d'arpens de terre qu'ils en donneroient dans le monde à vos cénobites. Cette escroquerie étoit subtile & a réussi au point que les enfans de vos plus riches familles se sont trouvés à la merci des ames charitables & bienfaisantes. Sans ces filouteries pieuse; vous - même, l'abbé MAURY, vous n'auriez pas peut-être sur la terre, pour pere, un suzerain infortuné (car je vous le répète , je suis tout) & vous n'auriez pas tant commis de bassesses pour avoir votre part dans les biens que votre clergé a nsurpés.

L'abbé MAURY ne savoit que répondre: Il sentoît la vérité de cette réflexion; il ne s'avisa pas cette fois de heurter une motion; ce n'étoit, ni le lieu, ni le moment; il se tût, & bientôt MINOS qui le précédoit, lui annonça le sombre portail du palais de Pluton; sa voix se fit entendre, les portes fermées s'ouvrirent, il entra suivi d'ANDROGÉE & présenta l'abbé MAURY au Dieu des sombres bords.

PLUTON assis sur son trône d'évê, à côté de sa fidelle PROSERPINE, entouré des anges rebelles & des archanges infernaux, donnoit ses ordres à tous les diables de son empire.

Dans un parquet noir & profond en opofite à fa majesté infernale, étoient assis sur de lugubres sellettes, plus de soixante papes & cent cardinaux ornés de leurs thiares & de leurs chapeaux. Sur une banquette inférieure, étoient placés des milliers d'archevêques & évêques ; & des millions d'abbés & de moines, des prêtres de tous les pays.

L'abbé MAURY se prosterna humblement & adressa en tremblant, ce discours bas & rampant, au Dieu des morts.

SOUVERAINE DIVINITÉ DES ENFERS.

Pardon, si un chetif mortel, si un ARISTOCRATE déterminé ose se présenter devant vous ; le désir brulant de rendre mon hommage au plus puissant Dieu de l'univers, a dirigé mes pas jusques à votre trône infernal. Qu'il me soit permis de vous annoncer que j'ai tout fait sur la terre pour mériter la faveur d'être admis au nombre de vos fideles adorateurs, & d'être un jour assis auprès des scélérats que j'apperois, & dont j'ai surpassé les abominables forfaits. Je suis l'abbé MAURY, vicaire général d'un diocèse de France, prêtre & prédicateur de

l'église catholique, j'ai prêché la vertu, je n'ai commis que des crimes, j'ai affecté dans mes discours, dans ma conduite, la bienfaisance, la générosité; je n'ai jamais été qu'un usurier, un usurpateur; j'ai vanté l'humilité, la charité; je suis un modèle accompli d'orgueil & de cruauté, mon pere s'est ruiné pour me donner de l'éducation, je ne lui ai jamais rendu un verre d'eau & n'ai jamais voulu le recevoir chez moi; je me suis contenté de répondre lorsqu'on me faisoit un tableau désastreux de sa misère, que je voulois bien m'intéresser pour le faire entrer à Bicêtre, en qualité de pauvre; je me suis en tous les temps opposé au bonheur du peuple & à la révolution qui assure à la France une heureuse liberté; j'ai cabalé, intrigué pour arrêter la confiscation des biens du clergé; biens que je savois avoir été usurpés. Il est vrai que j'avois mes raisons. Possesseur de plusieurs abbayes, de bénéfices que j'ai obtenus aux dépens de ma santé que j'ai fatiguée avec des femmes galantes que j'ai rendu fécondes; j'avois le plus grand intérêt à les conserver; j'ai débauché, j'ai perdu vingt demoiselles de qualité, j'ai dans ma maison un sérail dont le grand Sultan seroit jaloux; j'ai pour principe de ne payer personne & de me faire payer sans miséricorde de tous ceux qui

me doivent; en un mot, je suis le plus mauvais fils, le plus mauvais frere, le plus inexorable créancier, le débiteur le plus infidèle, l'amant le plus perfide, le pere le plus dénaturé, le parent le plus froid, l'ami le plus dangereux, l'ennemi le plus implacable, l'usurier le plus infâme, le courtisan le plus faux, le citoyen le plus pervers, le plus ambitieux; enfin l'aristocrate le plus ardent; j'ai cathéchisé, j'ai prêché la foi catholique & je n'ai jamais cru en Dieu; je ne crois qu'à l'argent & aux plaisirs; rien n'egale mon orgueil & ma vanité; ivrogne & menteur de profession, la tempérance & la vérité m'affligent; j'ai commis plus d'un meurtre; le vol est pour moi un jeu qui m'amuse. Avec ces titres, GRAND DIEU du TENARE, je crois être digne de figurer avec tout les scélérats druides dont je vois votre divine majesté environnée.

A ces mots, PLUTON lui ordonna de prendre place. L'abbé MAURY s'inclina & alla s'asseoir entre le pere GIRARD le directeur de la CADIERE & MALAGRIDA, qui lui firent l'accueil le plus distingué. Aussitôt sa majesté infernal, lui parla en ces termes:

* Vous méritez assurément une place dis-

ringu'e dans mon empire , je vous réserve mes plus g andes faveurs ; vous jouirez com ne les jésuites célèbres que vous avez à vos côtés , de toutes mes prédilections ; vous ferez honoré comme le sont ici les TELLIER , les LACHAISE , les BUSAMBAUM , les RICCI , les AGUAVIVA , RODRIGUIS , les SANCHES , les BUËLARMIN , les ESCOBAR , les GRIFFET , les GUIGNARD , les TOURNEMINE & le SEG-AUDS ; mais après que vous aurez visité tous les manoirs de mon empire , vous retournerez sur la terre achever vos exploits abominables , & machiner des projets exécrables contre l'indépendance & la prospérité de voire pays ; vous hurlerez contre le pouvoir démocratique en faveur des aristocrates ambitieux ; vous y formerez des élèves dignes de vous , capables de vous succéder & de vous remplacer quand il me plaira d'ordonner aux Parques , mes filles de trancher le fil de vos jours ».

Ces promesses flatterent infiniment l'abbé MAURY , il s'inclina d'un air satisfait & ne put s'empêcher de foutire.

La suite au N°. prochain.

De l'Imprimerie de tous les DIABLES.

LE MARIAGE

DE M. L'ABBÉ MAURI.



Et Il aura des cornes de Licorne.

LE sage CAZALÈS ayant représenté au fougueux Abbé MAURI, combien son excessive vigueur, ferait de tort à sa réputation de chasteté, s'il continuait à rester célibataire, le terrible Abbé se laissa persuader. Il résolut de se marier, pour faire taire les Langues. Et ne voulant pas tenir sa liberté d'un Decret de l'Assemblée-Nationale, il lui a paru convenable de la prévenir.

N° 2.

Consultation des Amis & Familiars.

*A*YANT CONSULTÉ ses Amis, MM. Kazalès, Vicomte de Mirabeau, Comte de Virieu, Archevêque d'Aix, Evêque de Nancy, Malouet, Evêque de Clermont, Foucaud, Juigné, la Luzerne, (& quelques-autres, en petit nombre, attendu que notre Héros est dans la très-grande minorité) : Ayant (disions-nous) ; consulté ses Amis & ses Connaissances, pour savoir quelle Femme il prendrait ? L'Un voulait, que ce fût une Abbessé bien aristocrate, l'Autre, une simple Religieuse, mais jeune & fraîche; un Troisième a proposé la Supérieure de la Salpêtrière. L'Abbé MAURI a pensé se fâcher, contre m. Foucaud, qui venait d'ouvrir l'avis d'imiter le Prophète Ezechiel, lequel épousa une Katin, &

mangea de la merde, avec appétit, pour rendre le signe plus frappant !... Bref, on ne s'est pas accordé, parce que l'Evêque de Clermont a entièrement désapprouvé le projet de mariage.

L'Abbé MAURI, qui tenait à son projet, à juré fort ! Il a protesté, qu'il se moquait des scrupules de l'Evêque, & qu'il se marierait à sa guise.

Le lendemain, 7 Avril, en sortant de l'Assemblée-Nationale, au lieu d'aller au Sabbat aristocratique, il s'est rendu dans la célèbre Jardin du Palais-royal. Là, une idée lumineuse s'est présentée : C'a été d'essayer toutes les FILLES, & de s'en tenir à Celle qui lui paraîtrait la plus digne de lui. Il a commencé sur le champ.

Nous ne rapporterons pas ici les

nomms de Celles qu'il a scrutées, pendant quinze jonsrs: Ceux qui les voudront connaître, trouveront leur histoire, dans la I Partie d'un Livre très-veridique, intitulé, le PALAIS-ROYAL, lequel se vend chez Guillot, libraire de Monsieur, rne des Bernardins.

Presque toutes lui convenaient assés: mais comme la Dernière l'emportait toujours sur les Autres, il poussait sa pointe, sans pouvoir s'arrêter. Cette vie devait paraître un peu libertine; les apparences étaient contre m. l'Abbé, quoique le fond fût pour lui. Mais comment choisir entre tant de Beauées? On en compte au moins cinq mille. Lorsqu'il revenait, pour s'arrêter à Celle qui lui avait plu davantage la veille, il en trouvait toujours une plus jolie. Semblable à l'Ane de Buridan, il ne pouvait choisir: mais plus sage que

*cet Ane célèbre , qui mourut de faim ,
faute de pouvoir faire un choix ,
l'Abbé Maurj fut en danger de sa vie ,
& qui pis est de sa santé , pour en
faire trop. Heureusement , il va se dé-
terminer !*

*DES bords du Senegal , était venue
en Amerique , une Jeune Princeſſe volée
à ſes illuſtres Parens , ou vendue par
le Roi ſon Frère , après la mort du Père
commun , en échange d'un chapeau bor-
dé & d'un manteau rouge : Un Créole
de St. Domengue , inſtruit de la noble
origine de la Noite & belle ZILIA , en
fit ſa concubine. De cette union , na-
quit une Jolie Negriffe , qu'on nomma
Eſther. Comme elle était libre , on
l'envoya en Europe. Elle fut debau-
chée à Bordeaux , par un Pretre des
Miſſions-étrangeres. Elle vint à Paris ,
ét fut amenée au Palais-Royal , où elle
tra dans le monde.*

Esther a une taille parfaite , & dans les sens , rout le feu de son climat brûlé ; elle possède , au degré suprême , tous les détails voluptueux : Elle est , ou elle était courue de tous les Libertins.

M. l'Abbé Mauri , las d'essayer les FILLES , alait au-hazard épouser une Paillardie blanche , lorsque le 7 Mai , il rencontra Esther , dans une des alées du Club. La marche lascive de la Jeune Nègrisse le frappa : Il ne fut pas rebuté par la couleur ; au contraire , elle ranima son goût. Il l'aborde : — Sui-moi (dit-il brusquement). — Ah mais , à moi , on ne parle pas si rudement. — Sui-moi... ou... — Ce chien l'Abbé , qui fait le Grenadier.. Moi , veux pas. — Marche (l'empoignant) : Je suis membre de l'Assemblée nationale , & je t'épouse , ou je te viole. — A , bon , bon : moi fort aimer qu'on me viole... Viens vite , l'Abbé nation-

nal-! Cette dernière réponse plut si fort au Possesseur des 8 cent fermes, qu'il s'humanisa. — Marche vite... cours (s'écrie-t-il.). Ils entrèrent dans un appartement des Arcades.

Ce fue-là, que l'Abbé trouva des charmes, dont il n'avait pas d'idée, quoiqu'il en ait tant palpés. Esther était une Fée; c'était la Volupté même... Après le viol (car l'Abbé la viola; il viole toujours), on prit des arrangemens. La Nègrisse crut qu'elle allait être entretenue. Point du tout: dès le 10, trois jours après, elle fut épousée. Les bans, les dispenses par un Eveque présent, la bénédiction, la consommation, tout eut lieu au même instant... de sorte qu'aujourd'hui 12, Esther la Mulâtre est Madame Maurj...

O Vous-tous, dont il a violé les Femmes, prenez votre revenge: Esther ne sera pas difficile...

*Voici la clef de la scène scandaleuse
donnée à l'Assemblée-Nationale: L'Ab-
bé, n'avait pas encore trouvé Esther,
& il avait dîné au B. chés la ***, que
nous ne voulons pas deshonor, en la
nommant. Il vint à la Séance ivre &
comme enragé, contre une Nymphe,
qui lui avait refusé le plaisir italique..
..... Il faut espérer que l'amour
qu'inspire Madame MAURI, adouci-
ra le caractère de son fougueux Epoux.*

*Nota. On vient de publier une ca-
lomie atroce, une Allusion deshono-
rante, sur le compte du Deputé de Pé-
rone: On a prétendu, qu'il avait épou-
sé, sous le nom de Proserpine, une
celèbre Maquas, riche de 12 mille liv.
de rentes. Le fait est faux, controu-
vé. On a pris, mal-à-propos, la Nè-
grisse Esther, pour Proserpine.*

F I N.

De la 60^e Imprimerie de la Liberté.

LE T T R E
DE L' A B B É M A U R Y
AU VICOMTE DE MIRABEAU,
A SON RÉGIMENT.

MON CHER COLONEL,

LES choses vont au mieux depuis votre départ ; la division de nos enrégés augmente de jour en jour. J'espère que nous aurons le bonheur de voir s'accomplir cette fameuse devise royale de Mazarin : *Divide & impera*. L'abbé Sieyès est un maître homme ; il a bien conduit sa barque : il a su , avant l'assemblée des états-généraux , se faire payer grassement son tiers - état , ses essais sur les privilèges , ses instructions par Philippe-le-Rouge. Aujourd'hui qu'il voit qu'il n'y a plus rien à gagner avec lui , il s'est retourné d'un autre côté : il feint d'être modéré ; il se fait payer par le ministère. Sa ligue est redoutable ; elle fait pâlir Robespierre & l'intrépide Charles de Lameth. Son zèle pour la cour vient de lui mériter les honneurs de la présidence. Il étoit en concurrence avec le républicain Saint - Fargeau ; il l'a emporté de beaucoup , parce que nous lui avons donné nos voix. Nous commençons à l'admettre parmi nous. Il a dîné dimanche dernier chez le duc du Châleir ; il étoit pimpant : j'ai failli lui rire au nez , en me rappelant qu'avant l'époque des états-généraux , il avoit l'air d'un porte-croix de paroisse. D'Esprémefnil y étoit ; il nous a beaucoup amusés , ainsi que Cazalès , qui commence à ne pas vous le céder pour soutenir son vin : il a bu quatre bou-

teilles de Bordeaux, deux de Grave & une de Champagne; sans compter les vins de liqueurs. Le comte de Custine y étoit aussi; mais il étoit triste: il a beaucoup causé avec l'abbé Sieyès, qui nous a promis de nous amener son petit élève Mathieu, qui n'ose pas broncher.

Encore une bonne nouvelle à vous apprendre: Ce la Fayette, que nous avons failli faire périr mille fois, sert aujourd'hui notre cause à merveille. Je crois qu'avant votre départ il étoit déjà retiré des jacobins: c'est lui qui conduit aujourd'hui toute l'intrigue ministérielle; il s'y prend bien adroitement. Les Parisiens ne s'en doutent pas, à l'exception de quelques Argus, qui passent heureusement pour des écervelés. Je ne puis mieux le comparer qu'à Ulysse; il en a toute l'adresse, tout le sang-froid & toute la fourberie. Ma foi, s'il continue, il pourra bien être connétable. Si nous venions à avoir, comme je l'espère, une belle & bonne guerre, soit avec l'Angleterre, soit avec l'Allemagne, la garde nationale est tellement engouée de lui, sur-tout depuis qu'il lui a fait part des éloges du roi, qu'elle se feroit hacher pour le défendre. Vous savez sûrement que c'est à son instigation que le châtelet poursuit l'affaire des 5 & 6 octobre, malgré l'opinion publique; jugez de l'ascendant qu'il a su prendre! C'est lui qui a engagé le roi à passer en revue la garde nationale, afin de ne laisser en apparence aucun doute sur le desir qu'il avoit de voir la révolution s'opérer. On le dit aussi l'auteur de la proclamation, dont Foucaud m'a dit vous avoir fait passer une copie. C'est un chef-d'œuvre en politique: elle a produit son effet.

Foucaud vous a sûrement mandé le départ de notre bonhomme de roi pour Saint-Cloud: je crois que c'est encore un tour que la Fayette veut jouer aux jacobins. Le roi est gardé par les Suisses au-dedans du château; les pauvres gardes-nationales sont postées dans les cours & dans les avenues, & par-dessus le marché, elles couchent sur la paille. Il y a déjà eu quelques petits différends entre les officiers de la garde nationale & ceux des suisses: cela pourroit bien amener quelque événement tragique. Le duc du Châtelet m'a dit hier, à son retour de la cour, que le bruit couroit foudrement d'un voyage du roi à Com-

piegne. S'il va jusques-là, ma foi, il pourroit bien aller jusqu'à Metz; & une fois là, au diable la constitution. Le marquis de Bouillé est parti exprès de Metz avec plusieurs régimens, afin d'avoir un prétexte pour faire venir des troupes étrangères, qui ne connoissent pas de révolution; ils ne connoissent que leur roi. Mais non, mon cher colonel, le sort nous a trop maltraités, pour que nous puissions espérer un semblable bonheur. Cependant il faut convenir que depuis environ un mois, la rigueur est bien adoucie; tout semble nous favoriser. Depuis l'excellent décret sur la paix & la guerre, Robespierre a perdu la tête. Ma foi, il y a de quoi la perdre. Cela avoit été si bien jusqu'à cette époque, à l'exception du veto, qui les tient toujours en bride; du marc d'argent, qui assure à nous & nos descendans les suffrages exclusifs du peuple; du décret qui accorde au roi la nomination à toutes les places du ministère public, qui ne seront données, je l'espère, qu'à ceux qui auront soutenu les intérêts de la couronne: mais aujourd'hui ils sont désorientés.

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je me rappelle la scène plaisante qui s'est passée aux Tuileries, le jour où le décret de M. abeau sur la paix & la guerre a été adopté. Un tas de nigauds de Parisiens se sont usés les mains à applaudir leurs enragés; Robespierre a été porté en triomphe; il faisoit la moue: on croyoit que c'étoit modestie de sa part; on l'applaudissoit encore davantage. A la fin, pour se débarrasser de cette foule importune, il lui a dit: *On vous a trompés; le décret est plus que royaliste; la constitution est perdue.* Il savoit bien ce qu'il disoit: en effet les enragés se sont pris comme au trébuchet. Par ce décret, ils ont accordé au roi une autorité qui, dans quelques années d'ici, sera bien redoutable. Ce décret-là seul lui donne la nomination à plus de dix mille places, avec lesquelles il se fera des appuis de son autorité. Le peuple ne sera pas toujours dans l'effervescence; il reprendra son sang-froid; il ne s'agira que de savoir saisir adroitement l'instant où il faudra l'enchaîner. Alors, quand on est maître de lui, on mine petit à petit la constitution; on s'empare pour cela de tous les suffrages du peuple dans les districts & les départemens, puis dans l'Assemblée nationale, en répandant

de l'or à pleines mains, qu'on a l'art de se procurer en nécessitant des besoins pour l'utilité de l'état : ensuite on se rend maître de l'Assemblée nationale, comme le roi d'Angleterre du parlement. Le peuple est content, il croit qu'on fait ses volontés, tandis qu'on ne fait que celles du roi.

Au reste le roi a beau jeu ; ils viennent de décréter, dans un saint enthousiasme, que sa majesté seroit suppliée de fixer elle-même les dépenses de sa maison d'une manière digne de soutenir l'éclat du trône français. Si j'étois à la place du roi, je demanderois cinquante millions. J'ai vu le garde-des-sceaux depuis ; il m'a dit qu'il paroïsoit disoit à n'en demander que trente. C'est encore fort honnête, avec le tour du bâton : il y a encore de quoi acheter bien des voix. Les frères du roi seront bien traités aussi, à ce qu'il paroît. Le comité des finances, qui est aussi des nôtres, depuis la cabale de votre frère, de l'abbé Sieyès, de la Fayette, de Chapelier, a proposé de donner à Monsieur, à M. d'Artois & à ses enfans, une somme de quatre millions sept cents mille livres, ce qui est très-joli, avec ce que le roi pourra leur donner ; car ils auront beau faire, il y aura toujours quelque chose à donner à la cour.

J'oubliois de vous dire qu'on avoit décrété le traitement des ministres. Ils ont encore donné dans le panneau : ils n'ont pas vu qu'étant les ministres du roi, & non ceux de la nation, c'étoit au roi à les payer sur les trente millions qu'ils lui accorderont ; & même à la rigueur, ils auroient pu comprendre dans la liste civile du roi, la reine, le dauphin, ses frères, ses sœurs, sa sœur, tous ses parens & ses ministres. Heureusement qu'ils n'y ont pas réfléchi. D'ailleurs c'est toujours la suite de l'heureuse division dont je vous ai parlé au commencement de ma lettre. Chaque ministre avec département aura cent mille livres, & chaque ministre sans département, composant le conseil de sa majesté, quatre vingt mille livres. Il paroît que ce traitement a été fixé amiablement entre les ministres, qui se sont trouvés quelques jours avant chez M. Necker, avec le comité des finances. Il y a de quoi avoir une bonne table, de jolies maitresses, avec une pareille somme.

Il ne m'en restera pas autant, à beaucoup près, mes bénéfices vendus; cependant j'espère n'être pas obligé de mettre à bas mon train: l'archevêque de Bordeaux m'a fait espérer que le roi me feroit une pension de cinquante mille livres de rentes viagères sur sa cassette, pour récompenser mon zèle.

A propos du garde des sceaux, j'ai la chose là plus importante à vous communiquer, & je crois que je peux le faire sans danger; car ma lettre n'a été remise qu'à un courrier fidele, qui partoît pour une terre du marquis de Sinetti, & qui ne doit la remettre qu'à vous-même. Il m'a dit vous connoître pour vous avoir servi chez son maître à diner, le jour où il vous est arrivé cette aventure plaisante que vous savez bien. Ce secret important est relatif à la démarche que le garde des sceaux a faite au palais avec le procureur-général, le jour de la Pentecôte. Avant de me le communiquer, il m'a fait jurer *sur mon honneur*, de ne jamais le révéler, à moins que nous ne nous trouvions dans des circonstances plus heureuses. Après la cérémonie faite, il m'a dit: Vous allez voir comme j'ai servi le roi & votre parti. J'ai fait signer au roi votre protestation sur la religion, qui a été publique; celle sur tous les décrets en général, qui a été secrète: j'en ai déposé une copie dans les archives du parlement; d'Eprémefnil & l'abbé de Barmond se sont chargés de la faire signer à tout le parlement, ensuite d'en faire passer des copies aux douze autres cours supérieures, & à tous les tribunaux qui sont restés fideles à SaMajesté: j'en déposerai une copie dans les archives du conseil en cas de besoin, le tout le plus secrètement possible. J'ai mis au bas, « Sa Majesté proteste contre » tout ce qui a été fait depuis le 4 mai 1789, comme n'é- » tant que les résultats d'une violence des sujets contre leur » roi; déclare en outre Sa Majesté qu'elle n'a donné son » consentement à tout ce qui s'est fait, que comme forcée » & contrainte, & que si elle peut recouvrer sa liberté, » elle déclare d'avance nuls & comme non avenus tous les » décrets d'une prétendue Assemblée nationale, usurpatrice » de son autorité souveraine, qu'elle ne tient que de Dieu » seul ». Jugez, d'après cela, du zèle qu'il a mis pour nous servir. C'est un homme bien adroit, il a bien joué le patriote pendant que nous étions à Versailles, pour par-

venir au ministère. Je savois à cette époque sa façon de penser : je crois vous l'avoir dit dans le temps : ce te protestation est d'autant plus nécessaire, qu'il y a tout à parier que nos enragés une fois divisés, vont détruire tout leur ouvrage. Joignez à cela la guerre dont nous sommes heureusement menacés, l'indiscipline de toute l'armée. Comment feront-ils pour s'en tirer, avec leurs gardes nationales, que le premier coup de canon fera toutes enfuir ?

A propos de guerre, j'ai reçu avant hier une lettre du cardinal de Rohan, qui est présentement à sa principauté de Saverne : il me mande qu'il a eu plusieurs conférences avec les princes allemands, qu'il les a engagé à faire des incursions dans l'Alsace. Ils y paroissent disposés, & si une fois ils commencent, Léopold les soutiendra, n'en doutez pas. Il me demande de vos nouvelles ; il ignore sûrement votre départ pour votre régiment, que vous êtes allé endoctriner. Il me témoigne toutes les espérances qu'il conçoit de la division du club des jacobins. Il m'engage à faire amitié à Mirabeau, à le voir souvent, à lui offrir de l'argent à prendre sur votre bourse commune. Il est sur-tout bien content que nous ayons l'abbé Sieyès dans notre parti : comme il jouit d'une grande réputation, il a entraîné dans son parti plus des deux tiers des enragés, qui réunis à nous, forment une majorité absolue contre le parti de Robespierre, Barnave, Pethion, les deux Lameth, d'Aiguillon, Duport, Menou, qui font aujourd'hui de grandes mines allongées, après s'être tant moqué de nous. Quant à Chapelier, il nous a fait tant de mal, qu'en vérité je ne crois pas son retour sincère. Cependant le garde des sceaux m'a dit qu'il croyoit que Saint-Pris lui avoit donné une somme de 100 mille livres pour payer ses dettes, depuis qu'il a équipage, maîtresses, & qu'il passe les nuits dans les académies. Je savois bien qu'à le prendre par son côté foible, on en viendrait à bout.

Tout le comité de constitution est à nous, & ce n'est pas peu dire. Thouret, Target, Desmeuniers, Emery, l'évêque d'Autun, le comité des finances aussi, cela va sans dire ; le comité militaire, à l'exception du vicomte de Noailles & de Lameth, qui tiennent bon. Enfin nous avons la majorité dans presque tous les comités, & les deux tiers dans l'Assemblée nationale ; aussi nous sommes

si sûrs de notre victoire, que nous sommes convenus dans notre assemblée, que nous avons tenu chez Juigné, quai des Théatins, de ne plus rien dire : c'est le moyen de hâter leur ruine. Ils vont se perdre eux-mêmes. Hélas ! si le bon archevêque de Paris étoit ici ; il me semble lui entendre dire, Réjouissons-nous, messieurs, *Regnum inter se divisum desolat ur*. Je crois, en effet, que tout ce qui concerne le roi & la noblesse ne souffrira aucune atteinte ; mais je crois appercevoir au train des choses, que le clergé seul en souffrira, qu'il payera les pots cassés. Ce sera bien le cas de dire que les battus payent l'amende. Cependant le petit abbé Montesquiou, qui est comme vous savez, membre du comité ecclésiastique, m'a dit que depuis la désunion des patriotes, le comité paroïsoit desirer augmenter les pensions des évêques ; que le moindre évêque aura trente mille livres, les archevêques quarante. On pourra encore vivre splendidement avec cette somme en province ; car il paroît que la résidence sera exigée. Les évêques de Nancy & Clermont seroient contents à ce prix. L'archevêque d'Aix ne l'est pas, à beaucoup près. Il avoit au moins six cent mille livres de rentes, & c'est une grande différence. Pour S. E. le cardinal de la Rochefoucauld, il en pleure nuit & jour : je crois qu'il retombe dans l'enfance.

Quant à la haute noblesse, la noblesse riche, elle se moque bien de la constitution ! Elle aura toujours les places de ministres, d'ambassadeurs, de chefs de l'armée, de la magistrature, les dignités de la couronne. Ils auront beau faire, nos enragés, avec leur chimérique égalité ; ils ne feront pas que le roi puisse jamais faire sa société avec un roturier, qu'il l'admette à sa table, à ses plaisirs, & vous verrez, dans cinq ou six ans, la noblesse redevenir plus brillante : ils n'ont pas coupé l'arbre jusque dans ses racines ; il poussera encore de superbes rejettons, qui les commanderont malgré eux.

L'évêque de Châlons-sur-Marne a reçu une lettre d'un de ses grands-vicaires, qui lui mande que le département de la Marne n'est composé que de subdélégués, de gentilshommes, de gens du fisc ; qu'il n'y a pas un seul avocat, dont nous avons été inondés malheureusement dans

l'Assemblée nationale. Le département de Caen est aussi bien formé. Les gens comme il faut de ce pays portent la cocarde noire. Il y a du tapage en Provence, où ils sont tous républicains. Ils commencent à se plaindre de l'Assemblée nationale, malgré laquelle ils ont démoli les forts St Jean & St Nicolas. C'est bien le cas de s'emparer de la ville, à présent qu'elle est demantelée. On vous attribue ici les troubles qui ont eu lieu dans le Bourbonnois. Tâchez d'en exciter le plus que vous pourrez, mais prenez bien garde de donner prise sur vous. Soyez aussi adroit que Cazalès, qui déguise supérieurement son écriture. Il a écrit plus de 1200 lettres dans toute la France, pour empêcher qu'on ne paye la contribution patriotique. Il n'est pas encore découvert. Montlaugier travaille beaucoup avec Bergasse pour faire tomber les assignats. Nous en sommes quittes pour quelque pamphlet & quelques gravures; mais nous sommes au-dessus de cela. Nous avons l'estime, j'ose m'en flatter, de ce qu'il y a d'honnêtes gens en France. Je vous engage de tout mon pouvoir d'en augmenter le nombre par-tout où vous passerez: répandez l'alarme; dites que les patriotes sont divisés, qu'ils jettent feu & flamme les uns contre les autres. Donnez-moi de vos nouvelles aussi-tôt la présente reçue; accusez-moi la réception de ma lettre; mettez-la en lieu de sûreté. Ces messieurs m'ont chargé de vous dire mille choses agréables.

Je suis, mon cher colonel, jusqu'à la mort, votre bon ami. L'abbé MAURY.

P. S. Comme je cachetois ma lettre, je viens de recevoir deux lettres, l'une de M. de Breteuil, qui me mande qu'il fait tous ses efforts pour engager le roi d'Espagne à faire la guerre, & qu'il croit qu'il y réussira. L'autre est de M. de Calonne, qui me mande qu'il intrigue sourdement dans la chambre des Lords & celle des Communes, pour les déterminer à mettre à la voile. Oh! pour le coup, je crois la guerre au dehors certaine. Quant à la guerre civile, elle se prépare, le feu commence à s'allumer, nous le soufflons de toutes nos forces. Adieu, le temps me presse, le courier va partir; je ne veux pas en manquer l'occasion.

LES MIRACLES

DE

L'ABBÉ MAURY,

ET LA

RÉSURRECTION

D'U

VICOMTE DE MIRABEAU.

L'ANNÉE 1789, la plus remarquable pour ceux qui sont fidèles observateurs des grands événemens. Depuis 422, lors de l'établissement de la Monarchie Françoisé, par Pharamond, celle dont l'époque attachera les regards des générations futures, qui fit naître tant de merveilles en tous genres, qui opéra des prodiges, est bien digne de faire une histoire particulière, pour rappeler à nos neveux les actions à jamais mémorables, dont 14 siècles ne nous avoient pas encore donné d'exemples. Cette fameuse révolution qui nous rendit égaux en apparence ;

A

& non pas en effet, parce qu'il est impossible, & même hors de toutes nécessités, que tous les individus le fussent, tant en pouvoir qu'en richesse. Cette révolution, dis-je, mérite une attention toute particulière, de tout citoyen François.

Oui, mes chers compatriotes, nous sommes encore dans le siècle des miracles; la source qui les produisit, en tous temps, est toujours la même: notre célèbre révolution en enfanta quelques milliers; mais celui qui doit le plus vous émerveiller, ceux qui fixeront les regards des générations futures, qui seront les plus admis de nos descendans, ce sont les miracles que le prophète Maury opère journellement, d'un bout du monde à l'autre; son nom retentit & fait crier au prodige: il guérit les boiteux, rend la lumière aux aveugles, il redresse les bossus, & fait quelques fois venir de jolies bosses au bas ventre, à des charmantes personnes, il s'y prend d'une manière tout-à-fait plaisante: enfin ce ne sont que miracles sur miracles, prodiges sur prodiges: son nom seul fait quelque fois jusqu'à mille guérisons par jour, c'est comme Jean de Palabos, qui baptisoit jusqu'à cinq mille indiens d'un coup d'asperges: souvent même il

à le pouvoir de rescuser : témoin la résurrection du très-haut & très-puissant seigneur Hercule Achille de Riquetti ; vicomte de Mirabeau , grand généralissime du ban & de l'arrière ban de la noblesse Française , chevalier , grande-croix de l'ordre aristocratique grand conservateur honoraire du pouvoir législatif & de la féodalité , illustre défenseur du pouvoir ministériel , lieutenant-général dans les armées de la contre-révolution chimérique , royaliste jusqu'à sa seconde mort , qui peut-être arrivera de consommation.

Nous n'entreprendrons pas de faire l'éloge du grand prophète , nos expressions seroient trop foibles en comparaison de celles que le célèbre membre du comité Autrichien lui adressa à la tête de douze députés , que l'illustre clergé lui envoya conjointement avec le corps respectable de l'antique souveraine noblesse de France & d'Espagne. Réjouissez-vous peuples noirs , votre fauteur forge quelques miracles pour votre prochaine délivrance. Le succès en est aussi infailible que les décisions que vous avez prises entre vous dans les assemblées nocturnes. Le grand Maury porte sa gloire jusque dans le nouveau monde. Le Scioto ralentit déjà de ces fameux exploits.

Réjouissez-vous cour des parlemens jadis si célèbres , ranimez votre espoir ignorans conseillers , seigneurs hauts-justiciers & riches bénéficiers de France. Riquetti cadet vous est rendu , par l'opération du fils du cordonnier.

Nous espérons faire plaisir à nos lecteurs en leur détaillant les particularités de la résurrection de l'illustre enfant , fils des abus & de la discorde , messire Achille Riquetti , héritier présomptif , du très-haut & jadis infiniment puissant , le cardinal de Richelieu.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée , nous dit le proverbe , souvent il a dit la vérité. Ceci n'est point applicable à l'abbé Maury , ceux qui le connoissent sont obligés d'avouer ses talens. Ecoutons le , s'adressant au peuple noir , à la noblesse qui assistoit aux miracles sans pareils, Il fit comme le prophète Elie , il rechauffa les membres du cher vicomte , que le Champagne & le Bordeaux avoient rendu perclus ; il ranima son cœur glacé à l'instant de sa mort , par le mot liberté , qu'il jettoit dans des convulsions effrayantes , enfin , Maury fit tant qu'il fit ouvrir les yeux au gros poupon . déjà il se met sur son séant , & ne sachant où il étoit , il eut une peur effroyable , il crut que les spectateurs étoient

autant de diables. Cependant revenant de son
 erreur & reconnoissant l'abbé Maury, il se
 leva brusquement & s'écria.

Quel astre à mes yeux vient de luire ?

Cher Maury ! prophète merveilleux ,

Ne me laisse point séduire !

Par des traits périlleux.

O bienheureux mille fois !

Celui que ton cœur aime ;

O bonheur suprême !

Maury je vous revois.

Combien de tems , amis , combien de tems
 encore ,

Verrons-nous contre nous les méchans s'élever ?

Jusques dans nos malheurs, ils viennent nous braver.

Et traitent d'insensé ce peuple qui m'honore.

Combien de tems, amis combien de temps encore,

Verrons-nous contre nous les méchans s'élever ?

Et les auditeurs d'applaudir ; jamais ivresse ne
 fut égale à la leur ; rout-à-coup il se fit un grand
 silence , pour entendre le prophète.

Amis , illustres compagnons , Néophytes ,

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge ,

Que leur restera-t-il ? ce qui reste d'un songe ,

Dont on a reconnu l'erreur.

A leur réveil , ô réveil plein d'horreur !

Pendant que nous à table ,
 Gouterons de la paix la douceur ineffable ,
 Ils boiront dans la coupe affreuse , inépuisable ,
 Que je présenterai au jour de ma fureur ,
 A toute la race coupable.

Aussitôt les noirs , la noblesse , le comité au-
 trichien leverent les mains & crieront.

O jour plein de bonheur ,
 O jour désirable ?

Après que le calme fut rétabli, le résuscité prit
 la parole :

Hélas ! de tant d'amour & de tant de bienfaits ,
 Cher Maury , quel moyen de m'acquitter jamais ?

Maury répliquant vivement :

Gardez pour d'autres tems cette reconnoissance.

Amis , travaillons à notre délivrance ;

Mirabeau vous est conservé ;

Ministres du Seigneur , c'est à vous d'achever.

Bientôt tous les districts , la race meurtrière ,

Instruit que Mirabeau , voit encore la lumière ,

Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger ,

Sans vouloir nous entendre ils voudront l'égorger.

Prêtres saints , c'est à nous de prévenir leur rage ,

Il faut finir des noirs le honteux esclavage.

Venger nos amis morts , relever notre loi ,

Et mettre toute la France au dernier des abois,
 L'entreprise, sans doute, est grande & périlleuse;
 Attaquer une race insolente, orgueilleuse,
 Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp
 nombrenx,

D'insolens citoyens, de françois séditieux.
 Mais la force est un Dieu, dont l'intérêt nous guide,
 Songez que c'est le seul où le bonheur réside.
 Déjà ce Dieu vengeur commence à les troubler.
 Déjà trompant leurs soins, j'ai su vous rassembler.
 Ils nous croyent ici, sans armes, sans défense,
 Couronnons nos projets en toute diligence.

Allons intrépides soldats,
 Marchons en invoquant l'arbitre des combats,
 Et réveillant la foi dans les cœurs endormis,
 Jusques dans les districts cherchons notre ennemi,
 Et que ce noble exploit vous acquière l'honneur
 D'être seul employé aux autels du seigneur?
 Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre,
 Jurez donc avant tout, sur cet auguste livre
 Et celui que le ciel vous redonne aujourd'hui,
 De vivre, de combattre & de mourir pour lui.

Tous les confédérés, animés par un saint enthousiasme, se levent, en regardant le grand homme, le célèbre Riquetti mettant la main sur une épée nue.

Où , vous jurons ici pour nous , pour tous nos
frères ,

De nous rétablir tous aux pouvoirs de nos pères ,

De ne poser le fer entre nos mains commis ,

Qu'après avoir détruit nos derniers ennemis.

Si quelque transgresseur enfraint cette promesse ,

Qu'il éprouve , grand Dieu , ta fureur vengeresse :

Qu'avec lui ses enfans de son partage exclus ,

Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

Ensuite ce grand Achille sonne une forte son-
nette , pour que l'on apportât , à l'auguste as-
semblée , du Bordeaux , du Champagne , pour
célébrer sa résurrection , & prendre des forces
pour exécuter leurs rêveries.

LE T T R E
DE M. L'ABBÉ MAURY

A M. DE ROBERSPIERRE,
Défenseur du prince de Condé, & des Ministres,
à la séance de l'assemblée nationale, du 28
Juillet 1790.

Vous voilà donc, enfin, mon cher Robers-
pierre, rendu au bon parti ; j'avois cru jusqu'à
présent, que moi seul, dans l'assemblée, pouvois
prendre la défense des causes insoutenables ou
désespérées, mais vous avez aujourd'hui parlé en
faveur du comte de Saint-Priest & du prince de
Condé, avec une adresse, qui me permet en-
fin de me reposer sur un second, pour parta-
ger mes pénibles travaux.

Que je vous félicite sur-tout de la tournure oratoire que vous avez su prendre dans la défense du comte de S.-Priest ! en vérité , moi qui m'en pique , je ne suis qu'un écolier près de vous. Le fleur de S.-Priest , (répétiez-vous sans cesse , à la fin de longues phrases , que probablement vous entortilliez exprès , pour qu'on ne s'entendit plus) ne doit pas être l'objet inique de nos recherches : & comme vous l'aviez prévu , soutenu par vos bruyans amis , on a fini par ne plus s'entendre & ne rien décréter contre le ministre , dont la conduite coupable ou innocente va être oubliée au moins jusqu'au moment où le peuple sera réveillé par les troupes Autrichiennes.

J'avoue que , contre la motion de Mirabeau qui vouloit qu'on décrêtât que sous quinzain le prince de Condé seroit tenu de déclarer si là , ou non trempé dans les complots des puissances voisines , sinon ses revenus acquis à ses créanciers , vos moyens ont été moins brillans ; mais pour votre coup d'essai aristocratique , il faut bien vous passer quelque chose , & vous nous avez fait assez gagner aujourd'hui pour que nous ni regardions pas de si près , car entre nous je crois

que si la motion de cet enragé Mirabeau eut passé , nous eussions vu bientôt de retour nos Princes fugitifs , & la révolution consolidée , ce qui ne fait ni nôtre compte , ni celui de vos amis les Lameth & Barnave , désormais les nôtres.

Voyez combien , vous sur-tout , mon cher Roberspierre , en vous rangeant parmi nous , vous allez gagner ! vous n'étiez , disoit-on , dans le parti révolutionnaire , que très-diffus parleur , & vous deviendrez je vous le promets , dans le parti aristocratique , un de des plus aimables , comme un des plus spirituels orateurs.

Adieu ,

Tout à vous , votre collègue , l'Abbé MAURR.

A PARIS , de l'Imprimerie DE CHAMPIGNY
Lib. rue Hautefeuille. N°. 36.

que si la motion de cet ouvrage Marseillais est
bonne, nous enlions un grand de retour nos
frères, et la révolution consolide, ce
qui ne fait ni notre compte, ni celui de vos
amis les Lameth & Barnave, désormais les
nôtres.

Voilà combien, vous en tout, mon cher
Robespierre, en vous engageant parmi nous,
vous allez gagner ! vous n'êtes, dit-on, dans
le parti révolutionnaire, que des-diffus parlent,
et vous devenez le parti le plus, dans
le parti aristocratique, un de des plus aimables,
comme un des plus spirituels orateurs.

Adieu.

Tout à vous, votre collègue, L. Abbé Marseillais.

A PARIS, de l'imprimerie de CHAMBERLAIN
Lib. rue Harcourt, N. 36.

LES SOULIERS

DE

L'ABBÉ MAURY,

UN soir, J. F. MAURY étoit chez le comte de pressé de se retirer, il demandoit ses gens qui n'arrivoient point. Le comte lui offre sa voiture, il l'accepte. Où va, Monsieur, dit le cocher! -- à l'hôtel -- Monsieur, quelle rue? quel hôtel? -- Je vous avertirai quand vous serez devant.

Ces mots, *quel hôtel*, avoient piqué J. F. Maury. Chemin faisant, il songe aux moyens d'acheter une maison & de l'intituler : *hôtel Maury*. Cependant certains retours sur lui-même viennent le troubler. Arrivé, non pas à l'*hôtel Maury*, ce n'étoit encore qu'un château en Espagne; il recommande à ses gens de le laisser seul, sans même donner le tems d'attiser son feu. Il paroît, comme on va le voir, que ces *retours* de J. F. Maury étoient salutaires.

Tout-à-coup, il s'écrie, « ô mon pere, Jacques Maury, quand, émerveillé de mon *génie* naissant, vous me conduisiez hors du Comtat (Avignon, lieu de la naissance de J. F. Maury) avec notre maître d'école qui vous enivroit d'espérances, vous sou-

venez-vous de cette auberge, dans le premier village de France, où nous mangions ensemble une dernière omelette, où vous me chaussiez cette paire de *souliers* que vous avez faits vous-même, (le pere de J. F. Maury est cordonnier, d'autres disent savetier à Avignon) dont la solidité faisoit l'admiration de toute la famille & qui m'auroit mené jusqu'au bout du monde». (Extrait des révolutions de France, & de Brabant N°. 10, pag. 439 & 440.

Il n'étoit pas tard. On annonce J. F. Maury, un ecclésiastique, véritablement pieux, son ami. Nos amis ne nous ressemblent pas toujours. Aux premiers mots de la conversation, celui-ci est tout surpris, édifié d'un changement heureux dans J. F. Maury. L'occasion d'une pareille conversation n'est pas à négliger. Il la saisit.

O J. F. Maury! de l'anti-chambre où j'attendois quelqu'un pour me faire annoncer chez toi, je n'ai rien perdu de ton monologue vraiment édifiant. Pardonne à l'exhortation religieuse & amicale qu'il m'a suggéré.

Oui, J. F. Maury, ton pere se souvient de ces bons & gros *souliers* de sa façon. Ceux qui t'ont vu arriver à Paris avec cette chaussure simple & solide s'en souviennent aussi. Toi seul l'avois trop longtemps oubliée. Ton pere, armé du mémorable *tirepied* (1), auroit donc eu raison

[1] Voyez l'estampe à la tête du N°. 10 des révolutions de France & de Brabant.

de t'adresser, en se préparant à te fustiger ; ces paroles menaçantes : *Infâme aristocrate..... tu renies le tiers-état*(1) ! Et toi , humblement agenouillé devant le président de l'auguste assemblée , que ton insolence (2) a outragée , n'aurois-tu pas dû recevoir , avec une sincère résignation , la trop douce punition (3) qui te fut infligée ? Peux-tu te dissimuler que c'est l'oubli des derniers *souliers* que t'avois fait lui-même ton bon pere *Jacques Maury* qui t'a déshonoré ?

Tu ne les as plus , J. F. Maury , ces *souliers* précieux , gages de la tendresse paternelle , symbole de l'humilité chrétienne & ecclésiastique ? Ils ne pouvoient , à la vérité , te servir toujours ; mais ne falloit-il les garder que pour la commodité de tes larges pieds ? Combien de motifs puissans & louables devoient te porter à en conserver jusqu'aux derniers restes.

Relis , si toutefois tu l'a lue précédemment , la vie de nos plus grands saints , de nos plus saintes femmes ; ils gardoient bien quelque chose de plus triste que des

[1] Voyez l'inscription de l'estampe.

[2] Allusion à la séance du 22 Janvier , pendant laquelle J. F. Maury manqua de respect à l'assemblée nationale.

[3] Plusieurs députés avoient demandé à grands cris que J. F. Maury fût chassé de l'assemblée. Graces à l'opposition de quelques malheureux de sa clique infernale , on décida seulement qu'il seroit *censuré* & que sa *censure* seroit portée sur le procès verbal. Le surlendemain , il entendit à la barre la lecture de son décret , qui lui fut faite par le président.

vieux *souliers*. Une tête de mort ne les effrayoit point. Ils ne voyoient en elle qu'un exemple frappant du néant des grandeurs humaines , & de l'état dans lequel ils tomberoient un jour. Encore ne pouvoient-ils espérer qu'après leur mort leurs têtes décharnées seroient lavées , blanchies & employées au digne usage de la piété contemplative. Vois le chartreux , le trapiste , les autres religieux & religieuses, le laïque , la femme pieuse , tous, les yeux fixés sur cette image salulaire de l'une des quatre fins de l'homme , se confondent matin & soir dans le recueillement d'une sainte méditation.

Tu sais, ou tu ne sais pas, *J. F. Maury*, le cérémonial de l'exaltation de notre saint pere le pape , ce jour qui , pour une ame mondaine , seroit un jour de triomphe, ne doit être pour le vicaire de J. C. qu'un jour d'abaissement & de confusion devant la majesté suprême du Très-Haut.

On fait asséoir le saint-pere sur une chaise percée , pour lui rappeler que son corps deviendra aussi puant que les sales excréments qu'il renferme pendant sa vie ; la religion veut que , par cette image sensible , le serviteur des serviteurs apprenne à purifier son ame préféablement à son corps.

Puis on brûle des étoupes devant le nouveau pape, en lui disant à haute & intelligible voix : *sic transit gloria mundi* , ainsi passe la gloire du monde.

Et cette cérémonie annuelle de l'église , qui suit immédiatement le mardi de nos

baccanales, est-elle moins utile ? en faisant avec une pincée de cendre un signe de croix sur le front des fidèles, le prêtre leur prononce ces paroles de deuil & d'humilité : *memento homo quia pulvis es & in pulverem reverteris. O homme, souviens-toi que tu es poussière & que tu retourneras en poussière.*

On ne peut disconvenir que tout cela n'a rien de gai, mais la religion n'est point une affaire de gaité ; mais l'homme est-il né pour la gaité ? ce n'est pas sans raison que l'un de nos plus grands poètes s'est écrié dans le transport d'un saint enthousiasme :

Que l'homme est bien durant sa vie,
Un parfait miroir de douleur !

O j. f. *Maury*, tu vas m'alléguer qu'acoutumé depuis long-tems à ne te reposer que sur des objets de luxe, de vanité, peut-être de volupté, à ne chérir que les trésors, que les joies de la terre, il t'en coûte de passer rapidement à la contemplation de pareilles images ; mais le joug du seigneur est doux & léger.

Dieu n'exige point que tout le monde se fasse, pour le servir, une rude & prompte violence : il veut qu'on amène par degrés le pécheur, à la conversion ; il dispose tout avec douceur, en daignant s'accorder à notre foiblesse. Aussi, n'est-ce point une tête de mort que j'aurois voulu te faire contempler. Aussi, n'aurois-je point voulu te faire asseoir publiquement sur une chaise percée comme le saint-pere,

ni brûler devant toi des étoupes, comme le saint-jour de son exaltation. La providence t'offroit un objet de contemplation moins fastidieux & peut-être aussi utile pour toi que les têtes de mort, la chaise percée, les étoupes & la cendre. Que ne gardois-tu les derniers *souliers* que t'avois faits & chaussés lui-même ton bon-homme de pere, Jacques Maury !

Ces *souliers* t'eussent rappelé le néant de ton origine ; dans le cuir auparavant corrompu & infect qui les compose, n'aurois-tu pas remarqué le germe corrompu qui te forma, & la tache originelle que nous apportons tous en naissant ? comme la tête de mort, leur desséchement & leur délabrement eût été au moins une foible image de ce que ton cadavre osseux deviendra un jour.

Je conviens avec toi, J. F. Maury, que tu n'as quitté ces *souliers* d'heureuse mémoire, qu'au moment où ils te refusoient absolument le service. Sans doute, ils étoient troués, déchirés, & faisoient eau de toutes parts. Je sais que tu les as portés dans ce triste état, même assez long-tems, faute de pouvoir t'en procurer d'autres ; mais, encore une fois, il falloit les garder, non par reconnoissance seulement de leur service ; mais par respect pour ton cher pere, Jacques Maury, qui les avoit travaillés avec soin de ses propres mains ; mais pour entretenir dans ton ame, en les voyant sans cesse, les sentimens & le souvenir de ton premier état. Sentimens de modestie, d'humilité, de patience, de résignation ; sou-

venir de la pauvreté qui ajoute au bonheur de la richesse , & apprend à n'en faire qu'un bon usage. Comme la chaise percée , il s'en auroient rappelé le souvenir de l'ordure qui salissait tes larges pieds , lorsque tu portois encore ces *souliers* délabrés ; au lieu de ces pantoufles cardinales, dont je vois tes larges pieds parés tous les matins , tu te serois fait un devoir de les chausser , sur-tout dans les matinées délicieuses où tu donnes ces déjeuners charmans aux petits maîtres, aux petites maitresses de ta société. Du moins on eût quelquefois loué en toi l'honnête simplicité originelle.

Qu'il eût été glorieux pour *J. F. Maury*, de montrer , sans rougir & sans affectation , ces pauvres *souliers* en disant à l'aimable compagnie : tel que vous me voyez , Messieurs & Mesdames , je me prive de belles pantoufles pour avoir le plaisir d'acheter à un pauvre une paire de sabots toutes les fois qu'il en a besoin. Les *souliers* qui me servent aujourd'hui de pantoufles , sont précisément les derniers que mon cher père *Jacques Maury* m'a faits & chaussés lui-même. Je les garde par respect pour ce digne père , & par plusieurs autres motifs aussi louables qu'utiles à mon salut. En me rappelant ce que j'ai été , ils m'apprennent à ne point m'enorgueillir de ce que je suis maintenant.

Le saint père ne s'assied sur la chaise percée que dans le plus beau moment de sa vie , & dans la plus solennelle cérémonie. Tu n'aurois porté , *J. F. Maury* ,

tes pauvres *souliers* que chez toi , dans quelques circonstances où il est bon de montrer l'humilité de son état ; l'instant d'après, tu les aurois quitté, de crainte d'en user trop tôt les derniers restes , & ils subsisteroient encore , ces *souliers* mémorables.

Leur desséchement & leur délabrement , outre qu'ils t'auroient représenté , comme je viens de le dire , ce que deviendra ton cadavre osseux , lorsque ton ame sera séparée de ton corps , eussent encore figuré à tes yeux la sécheresse des étoupes , & de leur desséchement : bientôt ton souvenir eût atteint l'idée de la cendre ou poussière , dans laquelle ton misérable corps doit un jour se résoudre.

Ces *souliers* , ô J. F. Maury ! ô mon cher ami ! fournissent une grande matière à réflexions. J'en ai pris le texte de mon exhortation ; tu me l'as toi-même suggéré ; ils seront celui des suivantes que je me propose de te faire.

Il est tard ; le moment de coucher approche. J'ai lieu d'espérer que tu vas t'endormir dans mes salutaires réflexions , & que ton reveil sera celui de la plus sincère contrition , & de la ferme résolution de renoncer à satan , à ses pompes & à ses œuvres , dans laquelle doit vivre & mourir le vrai chrétien. Ainsi soit-il.

Table des matieres

Vie de l'abbé Maury écrite sur des mémoires
fournis par lui même en 2 parties, Paris 1790.

Son petit carême, ou sermons prêchés
dans l'assemblée des Enragés 10. N^{os}. - - - 1790.

Grand messe solennelle célébrée
en l'Eglise Notre-Dame le jour de Pâques 1790.

Messe à minuit, célébrée en l'Eglise des
capucins St. Honoré la nuit du 22 au 23.
avril 1790. - - - - - 1790.

Messe du 14 Juillet célébrée par
l'abbé Maury - - - - - 1790.

Messe du St. Esprit à l'occasion du pacte
fédératif, par l'archevêque d'aris et chantée
par l'abbé Maury - - - - - 1790.

Le Nouveau préambule à l'usage de
l'ancien clergé par l'abbé Maury Rome. 1790.

Lettre du pape Pie vi à l'abbé Maury an. 3.

Les adieux de l'abbé Maury à ses huit
cents fermes, sans date - - - - - 1790.

Testament de Jean St. Maury Paris. - - - 1790.

Requête en cassation du testament
de l'abbé Maury. Paris - - - - - 1790.

La descente de l'abbé Maury aux Enfers.

Les délassemens comiques de l'abbé Maury
aux Enfers - - - - - 1790.

Les visions de l'abbé Maury 2. N^{os} - - - - - 1790.

Son mariage - - - - - 1790.

Sa lettre au St. de Mirabeau - - - - - 1790.

Ses miracles - - - - - 1790.

Sa lettre à Robespierre 23. Juillet - - - 1790.

Les soutiens de l'abbé Maury - - - - - 1790.

1771. 1772. 1773. 1774. 1775.
 1776. 1777. 1778. 1779. 1780.
 1781. 1782. 1783. 1784. 1785.
 1786. 1787. 1788. 1789. 1790.
 1791. 1792. 1793. 1794. 1795.
 1796. 1797. 1798. 1799. 1800.
 1801. 1802. 1803. 1804. 1805.
 1806. 1807. 1808. 1809. 1810.
 1811. 1812. 1813. 1814. 1815.
 1816. 1817. 1818. 1819. 1820.
 1821. 1822. 1823. 1824. 1825.
 1826. 1827. 1828. 1829. 1830.
 1831. 1832. 1833. 1834. 1835.
 1836. 1837. 1838. 1839. 1840.
 1841. 1842. 1843. 1844. 1845.
 1846. 1847. 1848. 1849. 1850.
 1851. 1852. 1853. 1854. 1855.
 1856. 1857. 1858. 1859. 1860.
 1861. 1862. 1863. 1864. 1865.
 1866. 1867. 1868. 1869. 1870.
 1871. 1872. 1873. 1874. 1875.
 1876. 1877. 1878. 1879. 1880.
 1881. 1882. 1883. 1884. 1885.
 1886. 1887. 1888. 1889. 1890.
 1891. 1892. 1893. 1894. 1895.
 1896. 1897. 1898. 1899. 1900.
 1901. 1902. 1903. 1904. 1905.
 1906. 1907. 1908. 1909. 1910.
 1911. 1912. 1913. 1914. 1915.
 1916. 1917. 1918. 1919. 1920.
 1921. 1922. 1923. 1924. 1925.
 1926. 1927. 1928. 1929. 1930.
 1931. 1932. 1933. 1934. 1935.
 1936. 1937. 1938. 1939. 1940.
 1941. 1942. 1943. 1944. 1945.
 1946. 1947. 1948. 1949. 1950.
 1951. 1952. 1953. 1954. 1955.
 1956. 1957. 1958. 1959. 1960.
 1961. 1962. 1963. 1964. 1965.
 1966. 1967. 1968. 1969. 1970.
 1971. 1972. 1973. 1974. 1975.
 1976. 1977. 1978. 1979. 1980.
 1981. 1982. 1983. 1984. 1985.
 1986. 1987. 1988. 1989. 1990.
 1991. 1992. 1993. 1994. 1995.
 1996. 1997. 1998. 1999. 2000.

